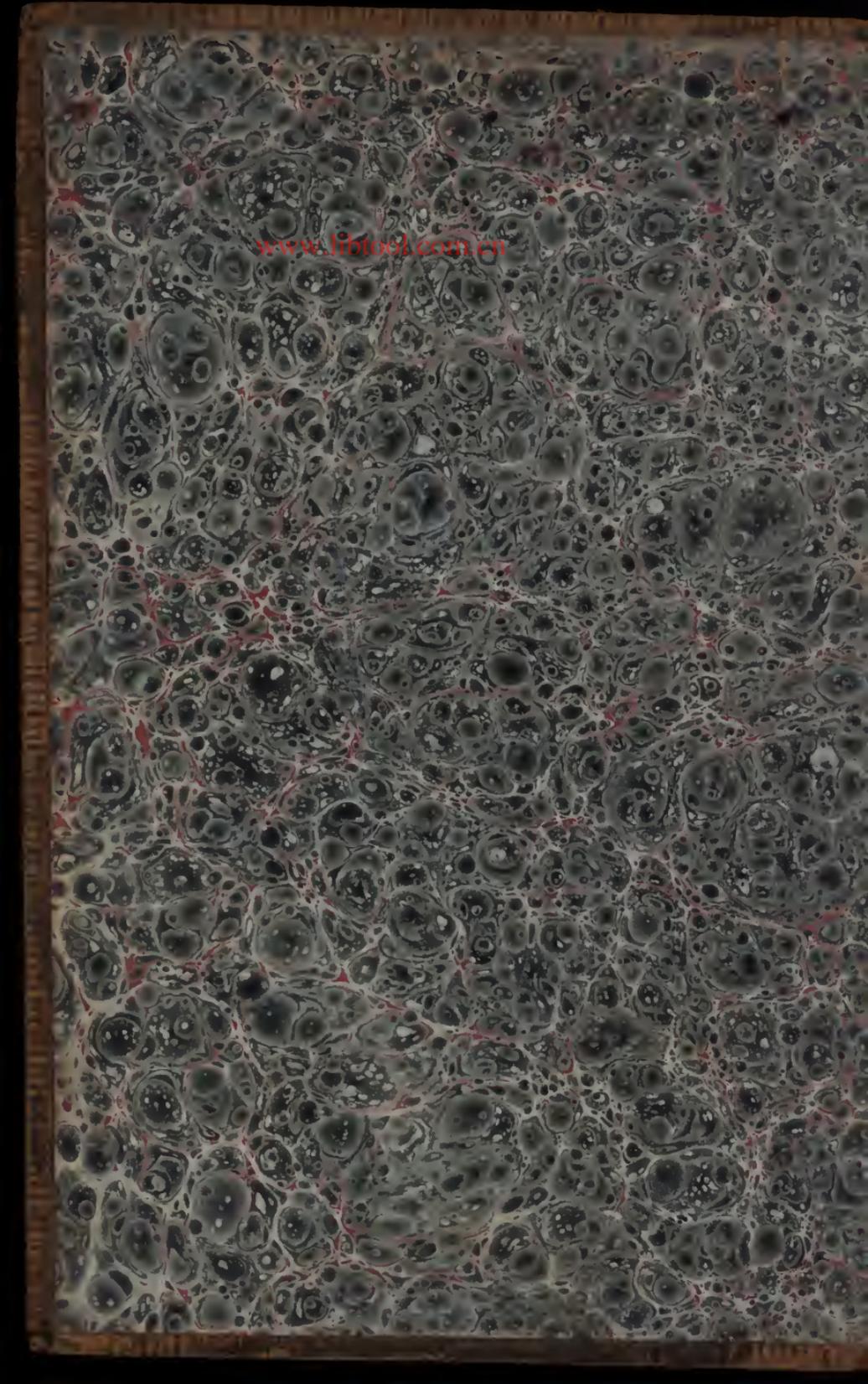
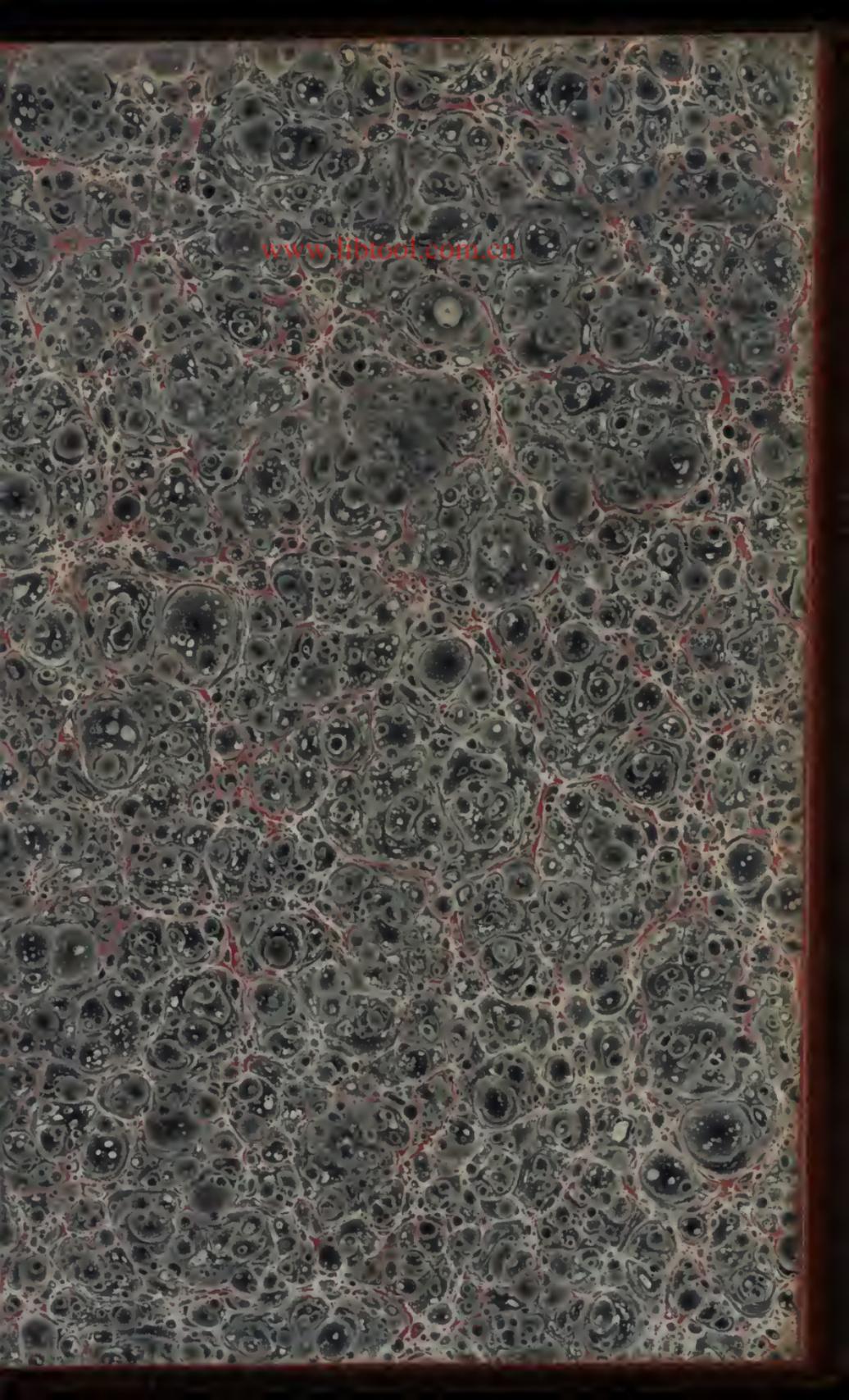


www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn





www.libuol.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

Marie Terezyan 1783

T A B L E A U

www.libtool.com.cn

D E

P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Variété , mon sujet t'appartient.

T O M E V.



A A M S T E R D A M.

1 7 8 3.

www.libtool.com.cn



T A B L E A U

D E P A R I S .

C H A P I T R E C C C L V I I I .

Petit Préliminaire.

P O S O N S un fanal sur chaque abus ; marquons les écueils afin qu'on les évite ; multiplions les clartés : que les défauts du corps politique qui s'opposent à la félicité nationale , soient représentés dans l'esquisse que nous traçons. Ce n'est pas que j'aie voulu m'ériger en réformateur de ce siècle ; non : mais je me suis promis de dire ce que j'avois vu , d'exprimer ce que j'avois senti. Jamais

ma main n'a offert l'encens de la flatterie à aucun homme en place, & je suis tout aussi loin de vouloir les bleffer; mais quand je n'aurois accoutumé les yeux de mes compatriotes qu'à se fixer sur les principaux abus qui les environnent, ces détails qui paroissent minutieux, sont ceux néanmoins qui peuvent amener les avantages réels de la société; car la politique en grand est ordinairement contentieuse, destructive; ce n'est qu'en petit & du côté des loix de police qu'elle devient douce, utile & bienfaisante. Les ministres des cabinets font que les empires se heurtent & se déchirent; les officiers municipaux établissent la tranquillité, & il faut les honorer.

Le philosophe respecte donc ces magistrats chargés de l'administration civile, dès qu'ils font leur devoir. C'est à eux qu'il doit sa tranquillité. Quand il voit la sûreté publique bien établie, peut-il s'empêcher de remercier l'auteur de son bien-être, & de le regarder comme son propre bienfaiteur? C'est

lui qui se charge de la reconnoissance générale pour les biens qu'il reçoit, quoiqu'ils soient communs à tout le monde. S'il blâme ceux qui attirent ces guerres inutiles & sanglantes, qui soulevent les états pour des chimères diplomatiques; ces magistrats populaires, qui dans l'enceinte des villes veillent au repos & à la subsistance des citoyens, lui paroissent bien préférables; car les conquérans armés du fer & de la flamme, arriveroient maîtres & victorieux, que pour leurs propres intérêts ils laisseroient subsister de tels magistrats. Ce sont eux enfin qui sont le fondement & le ciment des sociétés.

Le philosophe qui est juste, regarde comme une vraie propriété la jouissance des choses publiques. Bien différent de certains hommes avarés, qui ne regardent point comme à eux ce qu'ils sont obligés de partager avec d'autres, ainsi les fontaines, les promenades, les spectacles, les voitures publiques & toujours prêtes, les postes, les bureaux, &c. sont autant d'objets de sa reconnoissance,

parce qu'il sent que les grandes & véritables commodités sont celles qui appartiennent à tout le monde ; il en jouit en entier , & elles ont beau se diviser , elles satisfont autant le particulier que le public.

A l'instant du désastre épouvantable de Lisbonne , lorsque les maisons s'écrouloient & que tout s'abymoît , on vit une infinité de brigands se répandre de tous côtés , & s'adonnant au pillage , dépouiller les malheureux à moitié écrasés sous les ruines. Ces gens sans aveu , ces fainéans ne songerent qu'à profiter du désordre de cette ville infortunée ; ils augmentèrent le trouble & la désolation en joignant leurs violences aux ravages du feu. Les temples , les maisons royales , les édifices particuliers furent spoliés par ces hommes effrénés qui , sur les débris même de la ville , attentoient à la dernière propriété des citoyens. Il fallut élever de hautes potences dans plusieurs endroits de la ville , pour maintenir ces hordes vagabondes ; & l'on vit alors ce que l'interruption de la police ordinaire

peut entraîner de funeste, puisque tous les plus forts liens de la société alloient être rompus.

Si le frein de la police se brisoit à Paris pendant trois jours, on verroit renaître les mêmes attentats. Quel seroit le moyen d'arrêter le crime? Un seul moment de licence produiroit des désordres infinis.

Mais tout écrivain qui veut dire la vérité ne fauroit remuer la plume sans blesser nécessairement quelque corps. Il y a tant d'hommes intéressés à la prolongation de certains abus, tant de droits usurpés, tant de vieilles erreurs qui rapportent, tant de simulacres imposteurs qu'encense le préjugé, qu'on se fait même à son insu des ennemis cruels, qui vous haïssent toute votre vie, s'ils ne peuvent vous persécuter personnellement. Il faudroit qu'un écrivain fût impassible, pour pouvoir donner un libre cours à son ame. Il lui faut du moins le courage le plus soutenu; car il doit savoir d'avance que certains hommes ne lui pardonneront point tout ce qui

choquera leurs prétentions, leur orgueil & même leurs caprices. C'est donc à lui de se tenir préparé à toutes les vengeances que les ennemis de la vérité exercent contre ceux qui font valoir ses droits.

CHAPITRE CCCLIX.

Le nouveau Débarqué.

RIEN n'est plus plaisant à voir pour le malin Parisien qu'un jeune homme échappé de la province arrivé *par le coche*, comme l'on dit. Tout lui paroît nouveau; il va frapper à une maison pour laquelle il a une lettre de recommandation; il dit au portier que *son cousin* l'attend; il salue profondément les domestiques, & pense en entrant culbuter la dame qui le reçoit: s'il s'affied, c'est de côté & sur l'encoignure d'une chaise. Vous le distinguerez à son air étonné de tous les objets; il craint qu'on ne soupe point, parce qu'il est neuf heures & demie; & quand

l'homme au triple menton & à panse large vient annoncer qu'on a servi, il ne fait ce que cela veut dire.

A table il ne reconnoît plus les mets, ils ont changé de noms. Ce n'est plus du veau, du mouton, du bœuf; quand le dessert paroît, il s'imagine que c'est un projet de décoration; s'il touche un fromage glassé, il fait cinq ou six grimaces plaisantes, croyant qu'on ne pouvoit jamais en mangeant courir d'autres risques que de se brûler. Si une dame bienveillante lui marche sur le pied, il jette un cri, en disant : *eh, madame, vous m'estropiez!*

Quel passage, en effet, de la triste maison de province à l'hôtel de son cousin le financier! La femme-de-chambre est mieux mise que la dame du lieu qu'il quitte.

Quelle est sa surprise lorsqu'il voit arriver un tailleur, un chapelier qui vont le dégrasser! Le chapelier, le fourbisseur, le perruquier lui donnent une nouvelle existence, & sous cette décoration qui ne riroit de l'étonnement que lui cause sa métamorphose? Il a grand

soin d'aller se montrer aux Tuileries, la lame de l'épée battant le molet. Comme il ne fait pas encore marcher, il reçoit deux cents coups de coude qui lui font faire autant de pirouettes.

Voulez-vous jouir ? menez-le à l'opéra sans qu'il s'en doute. La voiture dorée s'offre ; à peine osera-t-il y monter : examinez son visage avant que la toile soit levée : comme il est émerveillé de la confusion d'âges, d'états, de figures ! Observez-le encore quand la toile est levée : il laisse échapper une exclamation qui fait rire ses voisins ; les yeux ouverts, la bouche béante, il n'entend pas un mot de ce qu'on chante ; mais il est stupéfait, avide, & la diversité des tableaux le plonge dans une forte d'ivresse.

A la sortie du spectacle il se perdra, ou bien il donnera dans les flambeaux des laquais, & son habit sera couvert de cire.

Rentré à la maison, il s'agira le lendemain de se promener à cheval. On lui amène la bête la plus douce ; à peine est-il en selle qu'il

trébuche , & tous les valets de rire. Il ne le trouve pas mauvais ; il est dans cette maison sans en connoître les ressorts ; il ne connoît rien aux tracasseries régnautes ; il n'a aucune idée des caractères. Si l'on parle de chevaux , de chiens , de bals , de spectacles , il est muet ; il faut qu'il entre dans le service militaire pour perdre son air gauche & son maintien niais.

Au bout de six mois qu'il est au régiment , il est déjà tout autre. Après avoir ferraillé deux ou trois fois , il prend un maintien assuré , de sorte que son pere , son oncle , ne le reconnoitroient pas.

Une femme acheve de le former ; il prend l'esprit du corps , & ce même jeune homme qui ne savoit ni entrer , ni marcher , ni saluer , porte la tête haute , sourit aux femmes , prend le ton décidé , & cette étrange métamorphose a été l'ouvrage de dix-huit mois.



CHAPITRE CCCLX.

Auvergnats.

LES Auvergnats font à Paris le métier de chaudronnier , de raccommodeur de faïance , de paraffols , de rémouleurs. L'enfant dès l'âge de huit ans fuit fon pere qui , quoiqu'il traverse toute la France , s'arrête plus volontiers dans la capitale. Semblables aux oifeaux que le froid chasse dans une plus douce contrée , ce peuple fuit la neige qui couvre huit mois de l'année ses montagnes. Il y retourne tous les ans , fait un enfant à fa femme , la laisse entre les mains des vieilles & du curé , & parcourt ensuite le royaume fans avoir un domicile fixe.

Chaque Auvergnat , l'un portant l'autre , rapporte quatre ou cinq louis d'or dans sa triste patrie. L'enfant de dix ans en a gagné deux ; ils les cousent dans la ceinture de leurs culottes , & les enfans mendient le long des chemins.

Ces hordes voyagent ainsi depuis Jules-César & plus anciennement encore.

Les Savoyards font décrotteurs, frotteurs & scieurs de bois ; les Auvergnats font presque tous porteurs d'eau ; les Limousins maçons ; les Lyonnais font ordinairement crocheteurs & porteurs de chaisés ; les Normands tailleurs de pierres, paveurs & marchands de fil.

CHAPITRE CCCLXI.

Étameurs.

CES Auvergnats, étameurs ambulans, suivent bien peu les sages ordonnances qu'on a publiées pour bannir le plomb, si dangereux dans l'étamage de nos ustensiles de cuisine. Leur but principal est de soustraire l'étain pur qu'ils rencontrent dans leurs caravanes, & ils y substituent ce qu'ils appellent *de l'étoffe*, c'est-à-dire, du plomb à peine amélioré par un peu d'étain.

Ces Auvergnats savent bien qu'ils volent ; mais ils ne se doutent pas qu'ils empoisonnent leurs concitoyens. Toutes les casseroles des auberges recellent ce malheureux & grossier étamage ; & il seroit tems que le gouvernement le proscrivit entièrement, pour ordonner le nouvel étamage d'étain & d'argent qui , ne prêtant pas à la dissolution, deviendrait un préservatif sûr contre une foule de maladies qui nous accablent, & dont l'origine inconnue prend sa source dans ce dangereux métal.

L'homme instruit frémit en voyant la main des Auvergnats s'étendre dans tous les vases qui servent à la nourriture de l'homme ; mais ils sont les premiers à y manger ; & l'aubergiste & eux rient grossièrement des craintes salutaires qu'on voudroit leur communiquer, tant l'erreur est le grand fléau de l'espece humaine.

L'alliage de l'étain avec de l'argent est une découverte récente , & cet étamage est revêtu de lettres-patentes. Mais ce qui vaut

mieux encore, les chymistes en ont approuvé l'usage. www.libtool.com.cn

CHAPITRE CCCLXII.

Pâtissiers, Rôtisseurs.

LES boutiques de pâtissiers ; de charcutiers, de rôtisseurs, frappent la vue dans tous les carrefours. L'enseigne est la chose même ; on voit des langues fourrées, des jambons couronnés de laurier, de grasses poulardes, des pâtés vermeils, des gâteaux tout sucrés qui sont sur le devant : on diroit qu'il n'y a qu'à y porter la main ; & celui qui n'a pas d'appétit peut en prendre, s'il est vrai, (comme dit Boërhaave) que la présence des mets peut influencer sur les fibres de l'estomac.

Si à dix - sept ans on regarde de préférence la boutique d'une marchande de modes, peuplée de jolies personnes, à huit & à dix on fixe l'œil sur ces pâtisseries.

Saint Louis, en donnant des statuts aux pâtissiers au mois de mai 1270, confirma d'anciens usages dont ils étoient en possession, de travailler tous les jours de fêtes sans aucune distinction; les festins, les repas, se faisant ordinairement les dimanches & les fêtes; car on célèbre de tems immémorial la Saint-Martin, les Rois & plusieurs patrons, par différens banquets.

C'est ce qui se voit encore aujourd'hui: les pâtissiers sont plus occupés les dimanches & fêtes que les autres jours. Le four brûle du matin au soir ces jours-là; & les marmittes sont plus excédés en se couchant, que tout autre jour de la semaine.

Les rôtitseurs vident leurs boutiques, & il ne leur reste pas un poulet.

Les petits ménages qui n'ont guere qu'unâtre, envoient aux fours des pâtissiers la viande pour la faire cuire. Une cinquantaine de soupers cuisent dans le même four. Le pâtissier avec une lardoire exprime le jus du gigot, de l'éclanche, de l'alloyau; mais il

n'est pas perdu ; il vous le revend dans de petits pâtés qui en font plus succulens.

On donne *deux sols* pour la cuisson de ces pieces ; le petit bourgeois épargne pour *dix sols* de bois ; mais son rôti est sec, noir & presque toujours brûlé.

Sur les neuf heures du soir on voit, ou plutôt l'on sent les rôtis qui circulent dans les terrines. Des marmitons crasseux reposent le souper sur le coin de la borne, répandent un peu la sauce, & la piece brûlante arrive refroidie.

Il est toujours agréable d'avoir à sa porte une bonne poularde, un excellent chapon, qui n'attendent que votre signal pour passer à la broche & de là sur votre table. Par ce moyen l'ami qui vient vous visiter ne vous gêne jamais ; vous l'accueillez sans embarras. Il y a de maudits pays où avec de l'or vous n'avez ni volailles, ni pâtés succulens ; mais à Paris, douze cents cuisiniers font du matin au soir à vos ordres ; en un clin d'œil vous êtes servi ; rien de plus commode, rien de

plus propre à ferer les deux liens de la confraternité ; la table est aussi-tôt garnie qu'elle est dressée , & l'appétit fourit à l'amitié.

CHAPITRE CCCLXIII.

Du Fouet du Charretier.

QUI n'a pas reçu du bout du fouet d'un charretier , au risque de perdre un œil ?

Une charrette tient toute la rue barrée par les deux énormes effieux qui faillent grossièrement du milieu de chaque roue : il est impossible qu'ils n'accrochent les ventres ou les poitrines des infortunés piétons selon leur hauteur. En Angleterre , l'effieu au lieu d'être faillant est creux ; deux roues peuvent se toucher & se frotter sans s'accrocher : les charrettes à Paris s'accrochent éternellement , & malheur à qui marche devant ou derriere. Si le cheval fait aussi parmi nous un écart , le charretier le redresse à grands coups de fouet , & il frappe tout ce qui se trouve dans la ligne circulaire que décrit son aveugle & impitoyable bras.

Ce

Ce fouet va chercher l'homme le plus éloigné, qui, distrait ou pensif s'avance dans la rue, & lui emporte une oreille ou lui coupe le visage. Le charretier jure toujours comme un enragé quoique le sang coule, & le pauvre blessé qui voit couper & fangler les chevaux, n'ose encore parler à ce diable furieux, & se fauve chez le chirurgien du quartier.

Les chevaux en Angleterre vont sans qu'on les frappe. Pourquoi? C'est qu'on ne les gâte pas jusqu'à ce point, & qu'on ne les fait pas périr de bonne heure sous le poids de la surcharge.

Des loix en faveur des chevaux honoroient un législateur en France, & rendroient le peuple meilleur. Rien de plus hideux & de plus féroce que nos charretiers; mais tout dépend des maîtres. Les subalternes sont matés par les gros directeurs des roulages & messageries, fiers de leurs privilèges. Tous ces subalternes matent leurs valets; & le lourd charretier maté par la misère, mate aussi ses chevaux. Tout dépend des maîtres; qu'on y réfléchisse bien.

Il n'est pas vrai que le despotisme d'un seul (ainfi que l'avoit voulu Linguet , aujourd'hui bien détrompé) détruise le despotisme de plusieurs ; au contraire , il l'établit. Ne voit-il pas une assez bonne réflexion à l'occasion du *fouet du charretier*? Comme tout s'engrene !

CHAPITRE CCCLXIV.

Brouillards.

ILS font fréquens , la ville étant coupée par une rivière qui a plusieurs bras. J'ai vu des brouillards si épais que les flambeaux ne se distinguoient plus ; les cochers descendoient de leurs sieges & tâtoient le coin des rues pour avancer ou pour reculer. On se heurtoit dans les ténèbres sans s'appercevoir ; on entroit chez son voisin au lieu d'entrer chez soi.

Dans une année les brouillards furent si denses , qu'on s'avisa de louer à l'heure des

quinze-vingts, qui vous guidoient en plein midi dans tous les quartiers. On leur donna jusqu'à cinq louis par jour, ces aveugles connoissant mieux la topographie de Paris que ceux qui en avoient gravé ou dessiné le plan ; or voici comme on voyageoit dans ces brumes qui déroboient la vue des rues & carrefours. On tenoit le quinze-vingt par un pan de sa robe, & d'une marche plus sûre que celle des clair-voyans, l'aveugle vous traînoit dans les quartiers où vous aviez affaire.

Les quinze-vingts font dans toutes les églises, & se font place en interrogeant vos jambes avec leur bâton. Ils nasillent une prière monotone ; vous vous dérangez en leur faveur ; vous mettez un liard dans leur raffe ; ils vous heurtent sans miséricorde, parce qu'ils savent bien que vous ne ferez que murmurer contre leur importunité.

Le poète *La Motte*, l'auteur d'*Inès*, n'étoit pas du nombre des quinze-vingts ; mais jeune encore, il avoit perdu la vue. Entrant au jardin des Tuileries, il marcha sur le pied

d'un homme qui se retournant lui appliqua un grand soufflet. *La Motte*, avec son ton doux, repartit: *ah ! monsieur, vous allez être bien fâché ; je suis aveugle.*

CHAPITRE CCCLXV.

Mesquinerie.

DANS une aussi grande ville que la capitale d'un grand royaume, il faudroit que les principaux objets d'utilité première fussent toujours traités en grand. On a calculé l'illumination de Paris par minute, au degré de la lune ; & souvent la lune est obscurcie de nuages au point qu'il fait pleine nuit. N'importe, on n'éclaire point, & il a été décidé que le public devoit y voir. Et pour une misérable économie, dont profitent les entrepreneurs, toutes les rues étroites ou détournées sont plongées dans une obscurité profonde. On allume à minuit, quand il n'y a presque plus personne dans les rues.

A Londres, on tombe dans un excès contraire, & une bonne heure avant que le jour tombe, on voit des quartiers éclairés. Cette pompeuse prodigalité prouve la vigilance du service public.

CHAPITRE CCCLXVI.

Entrepreneurs.

TOUT se fait aujourd'hui par *entrepreneurs*. Les vivres, les bâtimens, les fournitures de toute espece; c'est toujours une compagnie exclusive qui s'offre, qui donne préalablement de l'argent au roi, & qui ensuite travaille à son profit.

De là sont nés cette foule de privileges qui corrompent & alterent toutes les sources de l'industrie. Vous avez une idée heureuse, payez encore si vous voulez la mettre à exécution.

On use tellement de ce terme, que dans l'ordonnance qui veille à la propreté des Tui-

leries, il étoit dit littéralement : *Sa Majesté* ayant permis à des entrepreneurs d'établir des petits cabinets d'aisance, pour la commodité du public, veut, &c. (1) On donne deux sols à ces entrepreneurs, & l'on se débarrasse dans le jardin royal du superflu de son dîner. Si le Suisse vous surprenoit voulant frauder les droits de l'entreprise, il prendroit votre canne & votre chapeau, & vous conduiroit chez le gouverneur.

On a abattu tous les ifs qui bordoient les terrasses & servoient de cabinets, parce que leur ombrage cachoit & protégeoit le soir des vices honteux qu'il importoit à la police de déraciner de tout son pouvoir. Voilà pourquoi ceux qui ne soupçonnent même pas ces vices, sont obligés d'avoir deux sols en poche pour faire mentir ce vieil adage : *nécessité n'a point de loi.*

(1) On a senti le ridicule de cette expression, & on l'a effacée ; mais elle a subsisté imprimée plusieurs mois. Je l'ai lue & l'ai fait remarquer à plusieurs,

Enfin, on a vu le sieur Pankouke se nommer publiquement *entrepreneur de l'Encyclopédie méthodique* ; & de fait, il a payé les matériaux & les manœuvres à tant la feuille, à peu près comme un entrepreneur de bâtimens soude à la toise maçons & hommes de peine. Le libraire est encore beaucoup moins architecte que l'entrepreneur qui régit & donne des gages à une nombreuse horde de Limoufins, pour qu'on lui bâtisse un palais ou une église. Ainsi le produit des œuvres du génie, & du résultat des connoissances humaines, va encore à celui qui a de l'argent pour payer les auteurs & les ouvriers à la case. Revenez au monde, Socrate, Aristote, Platon, Hippocrate ; auriez-vous jamais imaginé qu'il existeroit un jour un aussi gros livre, & que son matériel exigeroit une forte somme pécuniaire avant qu'on pût lire *la science*? Vous la réduisiez en peu de mots, nous l'avons étendue, & à le bien examiner chacun a raison. Les maximes de Socrate sont bonnes ; mais je ne hais point à tenir dans

mon cabinet ce fatras intitulé : Bibliothèque complete de toutes les connoissances humaines ; c'est un océan où j'aime à puiser. Laifons donc Pankouke gagner de l'argent comme *entrepreneur* de cette massive Encyclopédie , qu'il ne lira point.

Un homme, jadis maçon, s'est rendu *entrepreneur* de l'édition finale de Voltaire. Des murailles de papiers remplacent à ses yeux les moëllons, & les mains de ses ouvriers sont noires d'encre , au lieu d'être blanches de plâtre. Chemin faisant, le même homme fait bâtir une gazette⁹ que des compagnons travaillent , & dont le profit est pour le maître.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.



CHAPITRE CCCLXVII.

Abat-jour chez les Marchands de draps.

QUE des frippiers aient des ressources menfongeres pour en imposer à la crédulité du passant, qui entre & se laisse tromper par un *abat-jour* inventé pour cacher les défauts de l'habit qu'il marchande ; on doit s'y attendre. L'avilissement où est tombée cette race judaïque, à raison de ses fripponneries journalieres, avertit assez l'acheteur pour qu'il ne soit pas dupe. Mais que des marchands, futurs échevins, sous prétexte d'avoir un jour plus vrai, se servent de ces moyens trompeurs ; qu'en penser & qu'en dire ?

Quoi ! chez un juge consul, bientôt chevalier & membre de l'hôtel-de-ville, un *abat-jour* comme chez le frippier des piliers des Halles ! Non, cela ne durera point, j'en répons ; je vois l'ennobli en herbe faire enlever de son magasin cette fenêtre

perfide qui faisoit entrer un faux jour trop favorable au débit de ses marchandises ; il songe à la gloire de l'échevinage , & laisse au quartenier obscur cette croisée infidieuse, qui désormais ne déshonorerà plus le quartier Saint-Honoré.

CHAPITRE CCCLXVIII.

Coueurs , Chiens-coueurs.

LA mode des coueurs étoit autrefois à Paris beaucoup plus en usage qu'à présent. On voyoit deux hommes lestement vêtus, devancer deux courriers fougueux, & courir dans les rues de Paris en fouliers plats & en bas blancs qu'ils ne salissoient point tout en courant sur le bord des ruisseaux ; c'étoit sans doute une curiosité. Mais faire courir ainsi des hommes, étoit-ce humanité, décence, honnêteté ?

Un gros homme opulent, gonflé de son or, tapis dans sa voiture, attachoit ainsi deux esclaves, deux de ses semblables, qu'un faux pas pouvoit faire rouer.

Les gens à équipages ont renoncé à ce luxe impertinent & dangereux ; mais au lieu d'avoir un cavalier, ils font courir des lévriers qui ne semblent précéder la voiture que pour renverser les gens & les exposer à être foulés aux pieds des chevaux, ou brisés sous les roues. Les fantassins dans des rues étroites avoient déjà à se garantir des pesantes charrettes, des carrosses, des cabriolets ; ils voient aujourd'hui de gros chiens qui s'élancent contr'eux en aboyant ; ils caracolent, ils bondissent au milieu de la rue ; ils font si bien qu'on n'entend plus le pas des chevaux ni la voix du cocher.

On diroit que les riches se croient propriétaires absolus des passages publics, tant ils multiplient les incommodités désagréables & les dangers imminens pour satisfaire quelques fantaisies frivoles.



CHAPITRE CCCLXIX.

Tueries.

QUOI de plus révoltant & de plus dégoûtant que d'égorger les bestiaux & de les dépecer publiquement ? On marche dans le sang caillé. Il y a des boucheries où l'on fait passer le bœuf sous l'étalage des viandes : l'animal voit, flaire, recule ; on le tire, on l'entraîne ; il mugit, les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l'affomment pour le faire entrer au lieu fatal.

Un mouton meurtri de coups succomboit au milieu de la rue Dauphine à la fatigue ; le sang lui ruisseloit par les yeux ; tout-à-coup une jeune fille en pleurs se précipite sur lui, soutient sa tête, qu'elle essuie d'une main avec son tablier, & de l'autre un genou en terre, supplie le boucher, dont le bras étoit déjà levé pour frapper encore. Cela n'est-il pas à peindre ? Quand

verrai - je ce petit tableau au fallon du Louvre ?

En traversant les rues de Paris, regardant & écoutant tout , selon ma coutume , j'ai entendu un mot sublime d'une femme du peuple. Un garçon boucher , armé de son bâton noueux , vouloit accélérer la marche tardive d'un veau qui , arraché à la mamelle de sa mere , foible , ne pouvoit avancer ; la femme lui cria : *tue - le , barbare , mais ne le frappe point.*

Lorsqu'on rapproche ces images de sang & de carnage des mœurs des *Gentoux* ; quand on lit qu'un *Gentou* , à qui on avoit fait avaler de force une cuillerée de bouillon de bœuf , fut déshonoré , anathématisé , banni de la société , abandonné de sa femme & de sa fille , qui refuserent de communiquer avec lui , parce que sa langue avoit goûté involontairement du jus d'un animal brouyant , on observe avec surprise la différence qui se trouve entre l'habitant du Bengale & l'habitant de la rue des Boucheries.

CHAPITRE CCCLXX.

Portiers.

TOUTE porte-cochere a son *portier* bien ou mal foudoyé. Dans les maisons particulières le portier est cordonnier, tailleur ou écrivain ; il travaille à son métier sédentaire & n'a que le *cordon* à tirer. (1) Dans les grosses maisons, le portier n'a rien à faire ; oisif, il boit & se chauffe toute la journée dans sa loge.

Portiers & *Suisses* sont devenus synonymes en France. Les Suisses ont le privilège de garder les portes des édifices publics, des jardins royaux, du chœur des églises, de devenir sentinelles sous le vestibule des palais, & d'être comme inhérens aux hôtels

(1) Le plus souvent le portier est invisible, & il faut crier : *le cordon* ; il le tire & la porte s'ouvre. En sortant, on la referme.

de la capitale. Le baudrier est une prérogative dont ils font si jaloux, qu'ils l'arracheroient de dessus le corps de celui qui oseroit garder une porte principale sans être des treize cantons, ou du moins de leurs alliés.

• Ce large Suisse à cheveux blancs
Qui ment sans cesse à votre porte,

a dit Voltaire.

Les Suisses, en qualité de portiers, assistent aux assemblées publiques, aux séances académiques, aux concerts, aux salons de peinture, aux sermons courrus, aux solennités de toute espece; mais ils sont insensibles à la musique, aux vers, aux discours, aux tableaux. Leur lourde physionomie ne paroît s'animer un peu qu'aux bals, lorsque le buffet est copieusement garni. Ils semblent tous porter écrit sur leurs fronts : *nous n'aimons qu'à boire.*

Dans les assemblées publiques, ils se rangent en haie, gardent les entrées & font sonner la hallebarde; deux suffisent pour boucher la porte la plus large, & il n'est

plus besoin de grilles. Ils examinent & reçoivent les billets ; & tour - à - tour sont faciles ou récalcitrans , selon l'habit qui se présente.

Quand les flots du peuple les pressent , ils n'ont qu'à réagir un peu pour écarter la foule la plus nombreuse. Leurs têtes carrées & leurs hallebardes pointues dominent la multitude. Celui qui essayeroit de se glisser courroit risque d'être comprimé & étouffé entre deux masses helvétiques. J'ai vu un pauvre abbé mignon criant miséricorde , qu'il fallut dégager comme si l'éléphant de la ménagerie l'eût pressé contre la muraille. Quand ces valets ont gagné quelque argent , ils reviennent chez eux faire les républicains.

Ces Suisses conservent leurs mœurs étrangères au milieu de Paris ; ils boivent & mangent comme s'ils vivoient encore dans l'air pur de leurs rochers ; leurs manieres sont toujours un peu brutales ; mais le Suisse le plus grossier devient poli vers le tems des étrennes. Ceux qui sont placés à la

porte

porte des ministres font caressés, & jouissent même de quelque crédit. On tremble d'entendre sortir de leur bouche le *oui* ou le *non*; on ne les brusque jamais, & l'ambitieux commence dès leur loge à fourire & à flatter.

Dans les anti-chambres de Versailles, on les voit le plus souvent bâiller, étendus sur des banquettes. L'inaction semble leur peser, & l'ennui se peint dans tous leurs mouvemens.

Aux portes des jardins royaux, les Suisses ne laissent passer ni domestique, ni servante, ni soldat, ni ouvrier, & les livrées de l'indigence sont repoussées avec dédain. Le Suisse, sans se déranger, crie: *on ne passe pas*; & le pauvre tourne les talons & s'en va tout honteux. J'éprouve toujours un mal-aise intérieur quand je vois un homme chassé de cette manière.

Les filles de joie qui à l'entrée de la nuit se glissent dans les jardins, sont renvoyées par les Suisses, ou même arrêtées quand il y a

du scandale ; mais plusieurs obtiennent grace & vaguent librement , quand elles ont su partager avec le portier du lieu leur bénéfice nocturne.

CHAPITRE CCCLXXI.

Audiences.

S'IL est curieux, en traversant les rues toujours remplies d'un peuple en mouvement, de lire sur les physionomies les passions qui les agitent ; d'exercer sa pénétration sur l'état & le rang de tous ceux qui y circulent ; de se former à la science de deviner du premier coup-d'œil l'ame abjecte ou grande, éclairée ou stupide ; il l'est encore plus de voir de près ces groupes de demandeurs, qui vont caresser le ministre puissant par le crédit du moment, & de les voir (après avoir salué jusqu'au Suisse) se presser, se coudoyer, se porter en foule dans les anti-chambres qui précèdent le sanc-

tuaire où monseigneur repose & prend son
chocolat. (1)

C'est un jour d'audience ; jour d'inspection philosophique ; ne le manquons pas. Voyons l'esprit d'esclavage & la bassesse de la cupidité, sous l'air de la présomption, & de la hauteur. Voyons ces hommes qui la veille parloient avec tant d'orgueil, & jugeoient si impérieusement le ministre, composer leurs visages & leur maintien, fendre avec effort une presse incommode, & ne parvenir qu'à faire une humble & oisive révérence devant le personnage qui distingue à peine ce salut à travers la multitude d'hommages de la même espece.

Si l'homme en place daigne récompenser d'un coup-d'œil cette pratique servile, le pro-

(1) Quatre valets sont alors employés au service de la tasse de chocolat ; l'un tient la cafetiere, l'autre le fait mousser avec le trémouffoir ; celui-ci étend la serviette, & le maître-d'hôtel verse. La composition du dessert est bien une autre chose ; mais cela tient à l'histoire importante de l'office.

tégé l'interprète comme le gage non équivoque du succès. Il aura peine le lendemain à s'imaginer que le ministre a bien voulu le payer de cette monnoie stérile, qu'il distribue gratuitement & dont il n'est pas avare.

Que de mouvemens de tête entre l'auguste personnage & ceux qui le sollicitent ! Que de gestes des bras & des épaules ! Que de mensonges dans ces yeux tantôt baissés, tantôt caressans, & qui regardent tous de côté *monseigneur*, pour lire ce qu'il a dans l'ame ! Combien de fois le corps se penche, se releve, se repenche, se redresse encore ! Quelle souplesse dans ces attitudes suppliantes ! Combien la langue prodigue-elle de soumissions, de flatteries, d'adulations ! Les placets & les mémoires surchargent les mains de l'immobile secrétaire, beau mannequin ambulante, l'ombre de *monseigneur*, & qui semble n'avoir ni yeux ni oreilles.

Considérez comme celui-ci se glisse pour arriver sous l'œil protecteur ; comme celui-là marche à reculons ; comme cet autre courbe

l'épine du dos; comme ce dernier qui semble admirer réellement monseigneur, invite & appelle son regard.

Mais que pense-t-il de tant d'éloges, de tant de flatteries, de tous ces complimens apprêtés avec art? Peut-il ajouter foi à cette affommante répétition, à toutes ces louanges banales? Dans ce moment n'aperçoit-il pas les hommes sous un jour humiliant, & n'est-il pas étonné lui-même de leur extrême dépendance?

Mais comment ce mortel qui fait paroître tous ses semblables, & qui, moteur de leurs destinées, les subjugué par l'étalage de sa puissance & l'ostentation de sa place; comment fait-il pour écouter & pour répondre, pour adresser une phrase distincte à cent personnes différentes, pour les congédier avec une adroite précision, pour les renvoyer tous à peu près contents, avec le grand ressort du cardinal Mazarin, des espérances & des promesses?

Quel profond génie, quelle présence d'es-

prit, quelle justesse merveilleuse ne faut-il pas, s'écriera un nouveau débarqué! Il ne connoît pas le protocole; il ne fait pas que toutes les réponses sont préparées dès la veille; que *monseigneur* n'aura besoin que d'un peu de mémoire; qu'en paroissant débrouiller ce chaos d'affaires, il n'aura que des notes superficielles dans la tête, & que le reste sera rempli par ces monosyllabes ministériels, auxquels l'aisance & la dignité donnent une incroyable profondeur.

- Mais que fais-je ici à côté de ces nombreux sollicitateurs, moi qui n'ai rien à dire à son excellence? C'est assez, sortons. . . Mais *Monseigneur* fait un pas en-avant; tout s'ouvre sur son passage. Je vois deux haies de corps inclinés & de bouches béantes. Sa grandeur gagne le centre de l'assemblée; le voilà environné de tous les humbles cliens qui demandent faveur ou protection. Par quel art nouveau répondroit-il à tous? C'est le moment de généraliser son attention; son œil embrasse le cercle; c'est alors qu'il distribue le sourire

gracieux & marqué ; qu'il adresse des paroles entendues qui enflent de joie & de contentement ceux qui les reçoivent : le petit mot à l'oreille devient le comble de la faveur suprême , & l'on considère avec envie celui qui vient d'en être honoré.

Les postulans qui sont derrière le cercle se dressent sur la pointe du pied pour être aperçus ; il en est qui ont beau faire , on ne les envisagera point ; jamais le coup-d'œil ne s'arrêtera sur eux ; plus ils se fatiguent à interroger la bienveillance du ministre , plus elle s'éloigne. Ce demandeur répudié piétone , grimace , s'étonne de mon calme ; & me voyant dompter avec peine un imperceptible sourire , il s'éloigne avec une humeur caractérisée ; car il est fort surpris de ne me pas voir dans les tranfes qui l'agitent. Il ne devine pas ce qui m'a amené parmi ces flots de solliciteurs ; je n'en porte pas la physiologie ; cela le fâche & l'intrigue.

Monseigneur continue le dialogue intéressant , coupé par une infinité de coups-d'œil

particuliers , pourfuit ce jeu encore une demi-heure , fait définitivement le tour du cercle , tourne négligemment la tête vers fon cabinet ; voilà le dernier coup de théâtre. Le cercle s'ouvre avec docilité ; c'est une adrefse que d'avoir fu s'emparer du côté de la porte ; mais monfeigneur plus fin adrefse la dernière parole à celui qu'il apperçoit dans un coin , comme dernière preuve d'une attention univerfelle. A un certain gefte fon cabinet s'ouvre ; il rentre : le voilà éclipfé ; la porte fe ferme , & la répétition de cette comédie ne fe fera que dans quinze jours , au même lieu & à la même heure. O Moliere ! Moliere !

.C'est un vrai fpectacle ; car cette audience fi augufte , fi prolongée , ne détermine pas l'expédition d'une feule affaire. Le miniftre a représenté ; mais il n'a rien fait , rien décidé : & quand il fembloit vous écouter & ramaffer fon attention , il occupoit fes regards à deviner un autre , & méditoit fa réponfe pour celui qui fe trouvoit placé loin de vous.

Quelques particuliers donnent des audiences quand ils jouissent d'un certain crédit. Ils fingent le ministre à peu près comme un prince dans son château singe le monarque de toutes ses forces: sa messe, sa chasse, son souper; il voudroit imiter tout cela. Le prince ne parvient qu'à rappeler à la mémoire le palais du monarque.

CHAPITRE CCCLXXII.

Les petits Soupers.

AH! ah! mes grands hommes d'état, mes graves plénipotentiaires, mes fameux ministres, je vous tiens; mais je ferai discret. Êtes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin? Quelle différence de l'homme en place & de l'homme qui soupe avec Fathmé! Cette bouche d'où sortoit le bruit du canon, qui ordonnoit les guerres & les manifestes, murmure agréablement de petits mots doux. Le ministre a raison; & pourquoy se

fatigueroit-il tant la tête, si ce n'étoit pour
jouir à son tour ?

Vous vous adressez à sa personne, à ses commis hautains, à ses alentours, à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh! non: allez droit à sa maîtresse; c'est elle qui dans un souper, sous l'air de l'ingénuité, lui fera promettre ou figner tout ce qu'elle voudra.

Depuis le ministre qui arrange la perte de telle puissance, jusqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le soir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits soupers !

Un Anglois, possesseur d'une immense fortune, voulant en jouir selon son goût, avoit acquis une petite maison magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaisirs des sens, se trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un de ses compatriotes qui avoit été témoin de son genre de vie.

« M. B. s'étoit fait une règle de satisfaire

» chaque jour ses cinq sens, jusqu'au plus
 » haut degré de jouissance dont ils étoient
 » susceptibles. Une table exquise, des par-
 » fums, les charmes de la musique & de la
 » peinture ; enfin tout ce que l'art, aidé de
 » la nature, peut créer d'enchanteur, flat-
 » toit successivement son goût, son odorat,
 » ses oreilles & ses yeux. Quelque recher-
 » chés que fussent ces plaisirs, ceux du sixieme
 » sens les surpassoient encore davantage.
 » Dans un salon superbe où il me conduisit,
 » étoient six jeunes beautés, habillées d'une
 » maniere extraordinaire, dont au premier
 » coup-d'œil la figure ne me parut pas étran-
 » gere ; il me sembloit avoir déjà vu ces phy-
 » sionomies-là plus d'une fois, & j'allois les
 » aborder en conséquence, lorsque M. B.
 » fouriant de mon erreur, m'en expliqua la
 » cause. J'ai dans mes amours, me dit-il, un
 » goût particulier ; la plus rare beauté de
 » Circassie n'a aucun prix à mes yeux, si
 » elle ne ressemble au portrait de quelque
 » femme célèbre des siècles passés ; & tandis

» que les amans font cas d'une miniature qui
 » rend fidèlement les traits de leur maîtresse,
 » je n'estime les miennes qu'autant qu'elles
 » sont ressemblantes à d'anciens portraits.

» D'après cette idée, j'ai fait voyager l'in-
 » tendant de mes plaisirs par toute l'Europe,
 » avec des portraits choisis, ou des gravures
 » copiées d'après les originaux. Il a réussi dans
 » ses recherches comme vous le voyez, puis-
 » que vous avez cru reconnoître ces dames
 » que vous n'avez jamais vues, mais dont
 » vous aurez sans doute rencontré les figures.
 » Leur habillement doit avoir contribué à
 » votre méprise : elles ont toutes le costume
 » du personnage qu'elles représentent ; car je
 » veux que toute leur personne soit pitto-
 » resque ; par ce moyen j'ai regagné plusieurs
 » siècles & je suis en possession des beautés
 » que le tems avoit placées bien loin de moi.

» On servit le souper. M. B. s'assit entre
 » la *reine d'Ecosse* & *Anne de Boulen* ; je
 » me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés *Ninon*
 » *de Lenclos* & *Gabrielle d'Estrées* ; plus bas

» étoient *Rosamonde & Nelly Gwinn*; (1)
 » il y avoit au haut de la table un fauteuil
 » vuide, surmonté d'un dais, & destiné à
 » *Cléopatre* qui venoit d'Égypte, & dont on
 » attendoit l'arrivée au premier jour. »

Les grands dans leurs petites maisons ou petits appartemens ne sont pas si originaux dans leurs plaisirs: des *priapées* sont bientôt faites & bientôt entendues. Il semble néanmoins qu'on pardonneroit plus volontiers à un homme en place toutes les recherches de la volupté, lorsqu'il y mettroit quelque chose d'ingénieux, de neuf, ou du moins de singulier. Comment l'opulence n'a-t-elle pas su encore diversifier ses jouissances au milieu de tant d'arts qui ne demandent qu'à se perfectionner, en lui payant le tribut renaissant de leurs rares découvertes? Quoi! nous serons encore imitateurs jusques dans nos plaisirs?

(1) Maîtresse de Charles II.



C H A P I T R E CCCLXXIII.

Devinez.

L'EMPIRE qu'une femme a sur un homme est toujours flatteur pour son amour-propre ; mais quelle gloire & quel avantage pour celle qui , à l'orgueil de son sexe , joint l'orgueil de voir un ministre à ses genoux ; un ministre aimable encore & puissant , & qui doit chaque jour reporter à ses pieds le crédit qu'il va puiser dans le conseil des rois ! Comment le feu de ses yeux , la vivacité de son esprit ne s'animeroient-ils pas lorsqu'ils se voient portés dans le tourbillon des affaires , & mêlés aux intrigues de l'état ? Ses graces ont plus de noblesse , son caractère devient élevé ; & comme dans la domination une femme est dans son élément , elle semble née dans ce palais dont elle étoit éloignée : on diroit qu'elle connoît tous ces hommes qu'elle n'a jamais vus ; & l'esprit de cour ne semble

qu'une nuance, non encore apperçue, & qui tenoit à son caractère. Ses protégés semblent ses sujets, & ne font point avilis. Peut-être dans ce haut rang est-elle plus fidelle à l'amitié & à l'amour, que lorsque loin de la grande route elle jetoit indistinctement ses filets sur les pas de tous ceux qui l'environnoient.

Si le champ à Paris est ouvert à la fortune pour les hommes, les femmes n'en font pas de moins brillantes, & exercent le pouvoir de leurs charmes sur un plus grand nombre de cœurs. Elles frappent sur plusieurs à la fois; les traits que la beauté lance trouvent toujours quelques ames sensibles; la beauté solitaire, dans une ville de province, n'a que peu de rapports, & son triomphe est incomplet. Ici, quelle que soit sa naissance, si la nature l'a pourvue de ces attraits qui subjuguent, elle enflamme le duc, le président, le maréchal de France, l'ambassadeur, le ministre, le monarque. L'amour se plait à confondre les rangs, à faire mouvoir la roue de

fortune, & place la fille d'une cuisiniere au-
près du trône.

Sans obtenir un rang si élevé, la beauté indigente rencontre la fortune. A peine une robe couvroit ses attraits, bientôt pour quelques complaisances un équipage est à ses ordres. Le millionnaire la supplie à genoux d'accepter son or, veut enrichir sa famille; & son vieux pere, sous ses cheveux blancs, plein de son antique probité, voit l'abondance refluer vers son obscure chaumiere. Il craint d'accepter; il ne fait s'il commet un crime; mais la voix de la misere plus forte, l'oblige à répandre sur de petits enfans à demi-nus les secours qui lui sont offerts. Il est peut-être plongé dans l'erreur; mais quand il n'y feroit pas, il regarde ces bienfaits, arrivés d'un pays lointain, comme un présent que le ciel lui accorde dans sa vieillesse. Soixante années de travaux ne lui ont pas apporté ce qu'il obtient dans un jour; & de peur d'être obligé de s'y refuser, il n'arrête pas sa pensée sur ces dons de l'amour filial. Ainsi l'or extorqué

qué aux cultivateurs par les formes oppressives, en passant par les mains du vice, retourne du moins abreuver quelques fillons de la campagne. L'amour de la volupté lui donne une issue, & la beauté pauvre, sortie d'un village, reprend tout ce que le subdélégué & l'intendant ont enlevé à son territoire. Elle est foible ; mais elle n'a pas le cœur endurci : elle semble restituer à sa famille ce que le poids des impôts a dérobé à ses tristes & malheureux ancêtres.

Tels sont les jeux de la fortune & de l'amour ; si prompts, si bizarres dans le sein de la capitale que l'œil doute de ce qu'il voit, & que cette métamorphose journaliere étonne ceux même qui sont le plus accoutumés à ces spectacles occasionés par les passions des riches & la détresse des pauvres.



 CH A P I T R E CCCLXXIV.

Monsieur.

TITRE du frere du roi. Les étrangers ne conçoivent pas comment ce mot peut former de nos jours un titre distinctif, lorsque tout homme en France a droit par l'usage de faire précéder son nom du *monsieur*. Ciel, que d'usurpateurs de ce titre exclusif ! Cependant quand on parle à *Monsieur*, frere du roi, on l'appelle *Monseigneur*. Un poète moderne, M. Ducis, lui dédiant une tragédie, finit son épître dédicatoire par ces mots remarquables :

Je suis, Monseigneur, de Monsieur, le très-humble & très-obéissant serviteur, &c. ; & les étrangers ont beaucoup ri de cette singularité.

J'ai vu au théâtre François qu'on n'avoit pas voulu passer à l'auteur des *Arfacides* (M. Peyraud de Beaujol) le mot *madame*, mot usité sur la scene depuis Garnier, & dont il

est l'inventeur dans notre tragédie ; car Corneille & Racine doivent plus à Garnier qu'on ne pense. Nous avons qualifié à Paris de *madame* les princesses des quatre parties du monde ; *Chinoises*, *Américaines*, *Africaines* & *Hongroises*. Dans le *Bajazet* de Racine (qui ne s'est guere mis au fait du costume du ferrail) ce mot est répété soixante-neuf fois, & il n'y a dans la piece que deux femmes. Cette rime, il est vrai, est fort commode, & aide merveilleusement à la terminaison du vers dans une piece racinienne où il est toujours question de flamme. On ne trouve le mot *madame* que trente-huit fois dans les *Artacides* de M. Peyraud de Beaufol, & il faut remarquer qu'il s'y rencontre trois princesses, dont deux sont amoureuses, & que cette tragédie a quarante-quatre scenes. Nous ne savons guere, nous l'avouons, comment on appelloit la *reine des Parthes*, la *reine d'Arménie*, & cette *Glaphire*, citoyenne Romaine, qui se trouvoit alors à Artaxate: mais nous savons que *madame Andromaque*, ma-

dame ~~Wocastie, madame. Phedre~~, font d'un ridicule achevé. Il est vrai qu'en revanche la femme d'un procureur se nomme aussi *madame*, même dans notre comédie.

Si dans un fallon on annonçoit monsieur *** & que l'introducteur faute de mémoire restât court, un provincial nouvellement arrivé & mal-endoctriné, pourroit s'attendre à voir subitement entrer *le frere du roi*. Point du tout ; ce seroit *monsieur Gorgibus* avec son habit de velours noir, sa perruque ronde, son épée au côté, & ses quatre cents mille livres de rente.

J'ai eu beau dire, je n'ai jamais pu faire entendre à certains Suiffes que le frere du roi s'appelloit *Monsieur* tout court, & que moi je m'appellois aussi monsieur ***. Comment, me disoient-ils, ose-t-on mettre sur l'adresse de vos lettres à monsieur ***. Et si *Monsieur, frere du roi*, vous faisoit la grace de vous adresser la parole, comment vous appelleroit-il? Tout comme il lui plairoit ; mais en sortant de chez lui, je reprendrois mon

titre de *monsieur* que personne dans la société ne me dispute & ne me disputera.

Les cours souveraines retranchent le *mon* dans leurs arrêts, & vous traitent de *seigneur*.

La gazette de France depuis quelques années, dans l'annonce des livres, a retranché le *mon* à tout le monde; mais c'est une innovation. J'ai été appelé *monsieur* dans la gazette de France.

Le nommé est une expression dédaigneuse que certains tribunaux se permettent, quoique chacun doive être appelé par ses noms de baptême & de famille ni plus ni moins. Jean-Jacques Rousseau se signoit à la tête de ses livres, *Jean-Jacques Rousseau*; mais il trouvoit mauvais que l'on prononçât son nom sans y ajouter le mot *monsieur*.



C H A P I T R E C C C L X X V .

Sages-femmes.

Q U A N D une fille est devenue mere , elle n'avertit personne malgré l'édit de Henri II. Elle dit qu'elle va à la campagne ; mais elle n'a pas besoin de fortir de la ville , même du quartier pour se cacher & faire ses couches. Chaque rue offre une *sage-femme* qui reçoit les filles grosses. Un même appartement est divisé en quatre chambres égales au moyen de cloisons , & chacune habite sa cellule , & n'est point vue de sa voisine. L'appartement est distribué de maniere qu'elles demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois ; elles se parlent sans se voir.

On ne peut forcer la porte d'une sage-femme que par des ordres supérieurs. La fille attend là le moment de sa délivrance ; un mois ou six semaines , selon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle sort après la quinzaine &

rentre dans sa famille & dans la société. Elle a pu accoucher dans une rue voisine, voyant de sa fenêtre celles de son pere sans que celui-ci s'en doute; & voilà ce que la province ne sauroit concevoir.

La sage-femme se charge de tout, présente l'enfant au baptême, le met en nourrice, ou aux *Enfans-trouvés*, selon la fortune du pere ou les craintes de la mere.

Combien ces réduits secrets ont - ils vu de malheureuses & tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, & mouillant de leurs larmes tardives leur couche solitaire! Quelle situation affreuse que celle de la jeune beauté qui, pressée entre le remord, le désespoir & la honte, paie avec usure un moment de foiblesse! Elle ne peut nommer ni son amant ni son fils en les chérissant tous deux; fugitive de la maison paternelle, elle se trouve isolée dans cette immense ville, & obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit où elle déposera le fruit de ses amours.

On la cherche de tous côtés ; elle ne sortira de cette prison clandestine que quand elle pourra reparoître. La faute sera oubliée & même pardonnée , pourvu qu'il n'y ait point de publicité.

Ces sages-femmes tirent le plus d'argent qu'elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs secours ; ils ne sont pas défin-téressés ; il n'en coûte guere moins de douze livres par jour.

On a vu plusieurs filles assez habiles pour cacher leur grossesse jusqu'au dernier instant , assez heureuses pour accoucher promptement , assez intrépides pour revenir dans leur foyer domestique sans éveiller les soupçons de leurs pere , mere , frere & sœur. Quel inconcevable chef-d'œuvre d'habileté , de présence d'esprit & de courage ! Ainsi les sages-femmes sauvent la réputation des amantes infortunées , elles sont vouées à la discrétion ; le plus souvent , il est vrai , elles ne connoissent pas les personnes qu'elles accouchent. L'enseigne d'une sage-femme est parlante ; elle.

offre une femme ~~portant un non~~ nouveau - né. Sans décrier une maison, cette enseigne empêche que des demoiselles bien nées y viennent demeurer, parce que ce voisinage paroît trop commode aux yeux de la malignité. La fille prend la peine, quand l'accident lui arrive, de traverser la rue, & alors tout est dans l'ordre.

Le prêtre qui baptise est accoutumé à voir arriver la *sage-femme*, & il distingue ainsi du premier coup-d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hymen. Les droits du prêtre ayant été fraudés, il punit le fils de l'infraacteur dans l'extrait baptistaire, & le déclare enfant naturel, c'est-à-dire, *bâtard*. Qui voudra écrire des anecdotes singulieres, intéressantes, piquantes, favoir & le bien & le mal que l'amour fait dans ce monde, toutes les ruses qu'il invente, toute la force & tout le courage dont il est susceptible, qu'il fasse la connoissance de quatre ou cinq *sages-femmes*; il apprendra des aventures uniques presque incroyables, & les noms des personnages y

manquant, le lecteur sera intéressé sans que les acteurs soient trahis. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est de voir quelquefois la fille d'une sage-femme servir sa mere dans des fonctions qui réveillent certaines idées, & au milieu de tant d'exemples de foibleffes, conserver sa chasteté intacte. Si elle tombe dans le piège, ce ne sera pas faute d'avoir eu sous ses yeux des motifs propres à la retenir sur le bord du précipice.

Plusieurs filles qui ont visité une ou deux fois l'appartement obscur & impénétrable de la *sage-femme*, n'en trouvent pas moins un époux, en jouant le rôle d'Agnès, rôle que presque toutes les filles & même les plus sottés possèdent par instinct. Puis dans cette ville immense qui peut conter l'histoire de tel ou tel individu? Le changement de quartier suffit pour dérouter le plus habile, le plus curieux investigateur.

Les filles pauvres & sans ressources vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu; on les y reçoit dès le sixième mois. Cette partie de

l'adminiftration est très-bien foignée ; rien ne manque à ces femmes de ce qu'exige leur état. Les maîtres de l'art y inspectent journellement la manière dont elles font traitées jusqu'à leur parfait rétablissement. La chose vue en grand me paroît exempte de reproches.

Ces sages-femmes qui reçoivent toutes celles qui se présentent, fans s'enquérir de leurs nom & qualité, & l'hôpital *des Enfans-trouvés* font que l'infanticide est un crime inoui dans la capitale. Ce forfait n'étoit pas rare avant ce sage établissement ; & voyez s'il n'est pas plus commun en Suisse que dans toute la France.

L'édit de Henri II est tombé en désuétude ; & sur cent filles qui accouchent clandestinement, à peine il y en a-t-il une seule qui fache qu'une vieille loi la condamne à la mort pour n'avoir pas révélé sa grossesse.

On compte à Paris deux cents maîtresses sages-femmes ; il y naît environ vingt mille enfans : divifez.

CHAPITRE CCCLXXVI.

De Blunet.

C'ÉTOIT un petit bourgeois de Paris, sans rang, sans fortune, sans crédit, sans talens spirituels. Eh! pourquoi en parlez-vous, me dira-t-on? Attendez, vous saurez pourquoi. C'est que ce *Blunet* fit à sa femme vingt-un enfans en sept fois de suite; or il n'y eut peut-être pas dans toute l'antiquité un exemple d'une fécondité si prodigieuse. C'est l'Hercule Parisien que ce *Blunet*.

Ces enfans tri-jumaux furent baptisés, vécurent les uns plusieurs jours, les autres plusieurs mois; & il en resta douze des plus forts, tous grands, & en bonne fanté.

Comme le public émerveillé ne savoit à qui attribuer cette espece de prodige, & qu'on disputoit à qui de sa femme ou de lui on en attribueroit l'honneur, *Blunet* coucha avec une servante qu'il avoit, & au bout de

neuf mois, la fille accoucha de trois enfans mâles. *Blunet* mourut en 1685. C'est dommage qu'on n'ait pas suivi l'histoire de ses descendans ; mais alors on avoit l'esprit moins porté à l'observation des phénomènes qui tiennent à l'histoire naturelle.

Qu'on se moque encore chez l'étranger de la mollesse des Parisiens ! Ils n'auront qu'à répondre, & *Blunet* ! où est parmi vous son pareil ?

CHAPITRE CCCLXXVII.

Loueur de Livres.

USÉS, sales, déchirés, ces livres en cet état attestent qu'ils sont les meilleurs de tous ; & le critique hautain qui s'épuise en réflexions superflues, devrait aller chez le *loueur de livres*, & là voir les brochures que l'on demande, que l'on emporte, & auxquelles on revient de préférence. Il s'instruiroit beaucoup mieux dans cette étroite boutique que

dans les poétiques inutiles dont il était ses
fréles conceptions.

Les ouvrages qui peignent les mœurs, qui sont simples, naïfs ou touchans, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville, & de tous les étages des maisons. Mais dites à ce loueur de livres : *donnez-moi en lecture les œuvres de M. de la Harpe*; il se fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de musique, confondant (sous le vestibule même de l'académie) l'auteur & l'instrument.

Grands auteurs! allez examiner furtivement si vos ouvrages ont été bien salis par les mains avides de la multitude; si vous ne vous trouvez pas sur les ais de la boutique du *loueur de livres*; ou si vous y trouvant, vous êtes encore bien propres, bien reliés, bien intacts, faits pour figurer dans une bibliothèque vierge; dites-vous à vous-même : *j'ai trop de génie, ou je n'en ai pas assez.*

Il y a des ouvrages qui excitent une telle

fermentation, que le bouquiniste est obligé de couper le volume en trois parts, afin de pouvoir fournir à l'empressement des nombreux lecteurs ; alors vous payez non par jour, mais par heure. A qui appartiennent de tels succès ? Ce n'est guère aux gens tenant le fauteuil académique.

Ces loueurs de livres n'en connoissent que les *dos*, & ils ressemblent en cela à plusieurs bibliothécaires & à quelques princes qui ont une bibliothèque ordinairement assez utile aux autres.

Une mere dit à sa fille, je ne veux point que vous lisiez. Le desir de la lecture augmente en elle : son imagination dévore toutes les brochures qu'on lui dérobe ; elle sort furtivement, entre chez un libraire, lui demande la nouvelle Héloïse, dont elle a entendu prononcer le nom ; le garçon fourrit ; elle paie & va s'enfermer dans sa chambre.

Quel est le résultat de cette jouissance clandestine ? Je dois mon cœur à mon amant ;

quand je ferai mariée, je ferai toute à mon
 époux.

C H A P I T R E C C C L X X V I I I .

Le Cathéchiste de Paroisse.

JE traverse une église ; j'apperçois un homme en surplis , le bonnet carré en tête ; une foixantaine de petites filles , assises sur des bancs , l'entourent. Il parle , & c'est comme s'il ne parloit pas ; un petit caquet aigre , sourd & continu , m'annonce sans le voir quel est le sexe qui est là. Je m'approche & j'entends ce qui suit.

L E C A T É C H I S T E .

Levez-vous , Javotte ; dites-moi quelle est la fin du sacrement de mariage ?

J A V O T T E .

La fin du sacrement de mariage est la naissance des enfans qui renaissent spirituellement par le baptême , pour remplir l'église & le ciel.

L E

LE CATECHISTE.

Et vous, Manon : qu'est-ce que Dieu défend par le fixieme commandement : *luxurieux point ne seras , de corps ni de consentement ?*

M A N O N.

Le fixieme commandement nous défend toutes fortes d'impuretés dans les actions & les paroles.

LE CATECHISTE.

Pourquoi dites-vous, toutes fortes d'impuretés ?

M A N O N.

Je dis toutes fortes d'impuretés, parce que ce péché se divise en plusieurs especes, selon la diversité des manieres ou la différence des personnes avec lesquelles on le peut commettre.

LE CATECHISTE.

A votre tour, Babet. Quest-ce que Dieu
Tome V. E

défend par le neuvieme commandement :
*l'œuvre de chair ne desireras qu'en mariage
 seulement ?*

B A B E T.

Dieu , après avoir défendu par le fixieme commandement toutes les actions extérieures de l'impureté , en défend par le neuvieme , tous les desirs & les pensées.

Heureusement que les réponses de ces petites filles sont obscures , qu'elles ne savent point elles-mêmes ce qu'elles disent , & qu'elles ont toute autre chose en tête ; mais enfin , pourquoi de telles interrogations ?

Mais qui nous fera donc un cathéchisme de morale ? Il est vrai qu'il est plus difficile à faire que le Dictionnaire encyclopédique , & que l'entrepreneur n'auroit pas tant à gagner sur ce petit livre utile & à la portée des premières années de la vie. O instruction publique ! instruction ! tu es encore à naître parmi nous !



CHAPITRE CCCLXXIX.

Cris de Paris.

NON, il n'y a point de ville au monde où les crieurs & les crieuses des rues aient une voix plus aigre & plus perçante. Il faut les entendre élançer leur voix par-dessus les toits ; leur gosier surmonte le bruit & le tapage des carrefours. Il est impossible à l'étranger de pouvoir comprendre la chose ; le Parisien lui-même ne la distingue jamais que par routine. Le porteur-d'eau, la crieuse de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuse de marée, c'est à qui chantera sa marchandise sur un mode haut & déchirant. Tous ces cris discordans forment un ensemble, dont on n'a point d'idée lorsqu'on ne l'a point entendu. L'idiôme de ces crieurs ambulans est tel, qu'il faut en faire une étude pour bien distinguer ce qu'il signifie. Les servantes ont l'oreille

beaucoup plus exercée que l'académicien ; elles descendent l'escalier pour le dîner de l'académicien , parce qu'elles savent distinguer du quatrieme étage , & d'un bout de la rue à l'autre , si l'on crie des *maquereaux* ou des *harrengs frais* , des *laitues* ou des *betteraves*. Comme les finales sont à peu près du même ton , il n'y a que l'usage qui enseigne aux doctes servantes à ne point se tromper , & c'est une inexplicable cacophonie pour tout autre.

C H A P I T R E C C C L X X X .

Musique ambulante.

MAIS voici un dédommagement. Qui n'a pas senti un vif plaisir en entendant le soir du fond de son lit le son mélodieux de ces orgues nocturnes , qui égaient les ténèbres & abregent les longues heures de l'hiver. C'est une vraie jouissance pour l'étranger. Emerveillé , bien clos & bien couvert , il entend

Les plus jolis morceaux de musique, exécutés sous ses fenêtres, comme pour le disposer doucement au sommeil ; il prête l'oreille à ces sons qui s'éloignent, & qui dans le lointain ont encore plus de charmes. Il s'endort voluptueusement, en répétant l'air chéri qui a parlé à son ame.

Je pense que rien ne seroit plus propre à entretenir la bonne humeur parmi le peuple, que d'étendre & de perfectionner cette récréation innocente & publique, cette douce Euphonie.

Quel agrément, si chaque soirée, si après le souper chaque rue avoit sa musique particulière ! L'humeur & la fatigue de la journée disparoïtroient soudain, & l'homme de peine en se couchant craindroit moins le jour suivant embelli à son déclin.

Qui a entendu le jeu de ces orgues, & qui a pu refuser sa piece de deux sols à l'orphée qui porte sur son dos cette machine harmonieuse ? Certes il doit être regardé comme un homme ingrat. Il me semble, si j'étois en

place, que j'emploierois cette musique ambulante & délicate, prolongée & diversifiée, comme un moyen pour changer en grande partie les mœurs du peuple & l'attacher encore plus à son gouvernement ; mais on m'appellerait le *rêveur*, & cela m'avertit de clore le chapitre.

C H A P I T R E C C C L X X X I .

Accoucheurs.

AU commencement du dix-septieme siècle, les *accoucheurs* étoient presqu'inconnus. Pendant plus de soixante ans, les têtes couronnées, toujours supérieures aux regles, osèrent seules donner l'exemple d'un usage que le laps des tems, que les mœurs anciennes, que le préjugé peut-être, que la pudeur enfin sembloient à jamais devoir proscrire.

L'ignorance & l'inattention des sages femmes firent périr quelques fruits, en firent avorter d'autres ; & par leur faute, quelques

membres furent luxés, quelques têtes applaties, (de li des fots, des imbécilles) alors le grand intérêt des mœurs céda à un intérêt plus cher encore, & bientôt aux sages-femmes succéderent les *accoucheurs*.

Les femmes en couche regretterent pendant quelques tems les mains douces, délicates & souples des accoucheuses; mais par des huiles, par des oins préparés, les accoucheurs y suppléerent bientôt.

La science des accouchemens se perfectionna; on acquit des notions plus certaines sur les signes caractéristiques d'un accouchement prochain, d'un accouchement heureux, d'un accouchement pénible. On apporta des remedes efficaces aux douleurs aiguës de l'enfantement; on diminua le nombre des fœtus morts; on calma les inquiétudes des femmes enceintes; de jour en jour l'opération césarienne devint plus rare, & jusqu'à la petite bourgeoise pudibonde, toutes les femmes cessèrent enfin de redouter la main des accoucheurs.

Les peuples du midi, les Espagnols sur-tout, moins philosophes que les maris François, plus jaloux ou moins attachés à leurs femmes, conservent encore pour les accoucheurs une répugnance invincible. L'idée de livrer aux attouchemens d'un autre homme des charmes, des formes qu'eux seuls veulent voir & palper, est pour eux l'idée la plus désespérante. Ils ne réfléchissent pas que quelque séduisantes que soient la pâleur, la langueur d'une femme en couche, quelque attendrissans que soient ses cris, ces formes, toutes défigurées alors, ont perdu tout leur charme. D'ailleurs cette fonction sérieuse devient, pour ainsi dire, sacrée, & inspire aux accoucheurs une circonspection religieuse, qui les rend insensibles, aveugles & muets.

La pudeur n'est donc jamais violée; & malgré le livre intitulé *de l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes* (1) par le

(1) Ce livre a été imprimé à Paris en 1708, in-12, chez Etienne.

avant Hequet , les femmes , six semaines après leurs couches , dînent gaiement avec leur médecin-accoucheur , qui s'assied à côté du mari ; elles ne rougissent point de sa présence.

La section de la symphyse , cette opération hardie & récente , n'est pas pleinement accréditée. Il paroît que , malgré les éloges que l'on doit à l'auteur de cette découverte , l'art peut recourir à des moyens moins extrêmes. Le *forceps* , tout terrible qu'il est , semble moins effrayant ; & comme on peut perfectionner sa structure & son jeu , il paroît plus convenable de l'employer que de scier une femme en deux.

La pratique des accouchemens a des cours publics , & tandis que les campagnes & les petites villes sont privées des personnes parfaitement versées dans cet art , elles abondent dans la capitale ; & l'on y trouve autant de facilité à mettre un enfant au monde qu'à le procréer.



C H A P I T R E C C C L X X I I .

Dentifles.

LA plus belle bouche n'est plus belle si les dents lui manquent. Otez une dent à la belle Hélène, la guerre de Troyes n'a plus lieu, & la divine Illiade rentre dans le néant.

Les dents fraîches annoncent la santé, & c'est un charme préférable à tout autre. Les dents & les levres ! Les voluptueux seront de mon avis.

La femme à qui les dents manquent fait mille grimaces pour voiler ce défaut ; elle n'ose rire que sous sa main ou sous l'éventail.

Si les dents contribuent autant à la santé qu'à l'agrément de la figure, il ne faut pas les négliger.

Les habiles dentifles s'attachent plus à conserver les dents qu'à les extirper. Ils n'arment plus si fréquemment leurs mains de l'acier douloureux. Le plus étonnant dans

son art se nomme *Catalan*, rue Dauphine. A la légèreté de la main il a réuni les observations les plus judicieuses & les plus fines; enfin il est créateur d'une espèce de merveille. Il vous fera tant en cette partie ses connoissances anatomiques sont étendues,) il vous fera, dis-je, un râtelier complet avec lequel vous broyerez tous les alimens sans gêne & sans efforts. Il a su deviner le jeu de la mastication; il a su l'imiter à un tel point de perfection, | que cela m'a paru d'un mérite trop rare & de trop grande utilité pour qu'il me fût permis de taire ici & le nom & l'éloge de l'artiste.

Si une rage de dent vous saisit dans la rue, vous n'avez qu'à lever les yeux. Une enseigne qui représente une dent molaire, grosse comme un boisseau, vous dit *montez*. Le dentiste vous fait asseoir, relève sa manchette de dentelle, tire votre dent d'une main lestée, & vous offre ensuite un gargarisme; vous le payez & vous continuez votre chemin sans douleur. Cela n'est-il pas commode?

CHAPITRE CCCLXXXIII.

Cuisiniers.

ET tout pour la tripe , a dit Rabelais. Le délicat parasite , sybarite efféminé , si voluptueux , si sensuel , dont la table est chargée des productions de tous les climats & les plus propres à flatter & réveiller le goût , qui va au-devant de toutes les sensations agréables , qui s'environne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui , est-il à votre avis , de la même espèce que le Lapon qui boit en place de vin de Tokay l'huile puante qu'il exprime de la graisse des poissons ? Et cette belle femme parée , traînée dans un char transparent qu'emportent six nobles courfiers , habite-t-elle la même terre que la Samoiedes aux mamelles noires & pendantes , errante sur la mer Glaciale , ou respirant l'air humide & étouffé d'une tanière ?

Après cela verrez-vous sans étonnement sur le même globe, le maître-d'hôtel apportant le *menu* à *Monseigneur*? Celui-ci le jette avec dédain : toujours les mêmes plats ! Mais vous n'avez point d'imagination ; voilà des répétitions qui me donnent des nausées. -- Mais on variera les fauces , monseigneur. -- Tout cela est détestable , vous dis-je , je ne puis plus manger. -- Eh bien , monseigneur , je vous préparerai un sanglier à la crapaudine. -- Quand? -- Demain : il aura bu soixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger ensuite une tortue de la Jamaïque. -- A la bonne heure ! Et quand ? Où est-elle ? -- A Londres. -- Qu'on prenne la poste ; qu'on aille la chercher .

On prend la poste & l'on apporte la tortue. Grand conseil pour savoir comment on l'apprêtera : on prodigue autant de paroles qu'il en faudroit pour former une Encyclopédie. Enfin , la tortue est servie ; c'est un plat qui revient à un millier d'écus : sept ou huit gourmands s'en gorgent ; & tandis qu'ils

boivent le vin de la Romanée, ils examinent ce qu'il faut à un payfan pour vivre. Ils décident que trois sols par jour lui suffisent; on accorde dix-sept sols aux bourgeois des villes. Monseigneur & ses adhérens ont décidé qu'au-delà c'est un vrai superflu.

Qui pourroit nombrer tous les mots de la nouvelle cuisine : c'est un idiôme absolument neuf. Les Languedociens sont les meilleurs cuisiniers; on leur donne le quadruple des appointemens d'un précepteur.

On ne mange pas le quart de ce qui est servi; & ce n'est pas sans raison que les domestiques sont gros & gras; ils sont bien meilleure chère que l'ordre de la bourgeoisie; ils le savent; ils en sont fiers. Le domestique d'un seigneur rencontrant un de ses camarades qui venoit d'écrire une lettre, & qui avoit encore sur sa veste un peu de poudre à mettre sur le papier, lui dit d'un ton avantageux: *secoue donc cette poudre; on te prendroit pour un commis.*

Un sanglier à la crapaudine! s'écrie-t-on.

Oui, je l'ai vu ~~de vintisyeuk don le~~ gril ; celui de Saint-Laurent n'étoit pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un brasier ardent ; on le larde de foie gras ; on le flambe avec des graisses fines ; on l'inonde avec des vins les plus favoroux ; il est servi tout entier avec sa hure devant *monseigneur*, qui souffit à l'énorme service.

On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes ; & l'on disserte savamment sur la partie la plus fine & la plus délicate.

Les rois de France ont rendu des ordonnances sur le *potage*, la *régalade* ; ils vouloient réprimer le luxe des repas.

Dans le dernier siècle on servoit des masses considérables de viande, & on les servoit en pyramide. Ces petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, n'étoient pas encore connus. On ne fait manger délicatement que depuis un demi-siècle. La délicieuse cuisine du regne de Louis XV, fut inconnue même à Louis XIV ; il n'a jamais tâté de la *garbure*.

Un entremet étoit autrefois un spectacle

entre les services qui composent le repas ou le festin. Qui s'en douteroit aujourd'hui ?

Si l'on pouvoit détailler au juste de quelle maniere se nourrissoient le paysan, le simple citoyen, le noble campagnard, le grand seigneur, le clergé & les moines ; on verroit peut-être par la table quel étoit alors le degré de l'aïssance particulière ; & cela seroit bon à savoir.

On a trouvé depuis peu qu'il étoit ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conséquence on met tout en *bouillies* & en *consommés*. Une duchesse vous avale un aloyau réduit en gelée, & ne veut point travailler comme une harangère après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui descendent promptement dans son estomac sans l'effort ni la gêne de la mastication. La viande de boucherie n'étoit déjà bonne que pour le peuple ; la volaille commence à devenir roturière ; il faut des plats qui n'aient ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange ; & si l'œil n'est pas surpris d'abord, l'appétit n'est plus suffisamment

famment excité. Nos cuisiniers s'occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils apprêtent.

Dans la semaine sainte, il y a un repas chez le roi, où l'on imite avec des légumes tous les poissons que l'océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poissons que l'on imite.

J'ai goûté des mets accommodés de tant de manières & préparés avec tant d'art, que je ne pouvois plus imaginer ce que ce pouvoit être.

Et tandis qu'on fait si bonne chère, tous les gourmands oublient ce vieux proverbe : *le ventre est le plus grand de tous nos ennemis.*

Peu s'en faut aujourd'hui qu'un cuisinier ne prenne le titre d'*artiste en cuisine*. On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faisoit à Rome; mais on les choie, on les ménage, on les appaise quand ils sont fâchés; & tous les autres domestiques leur sont ordinairement sacrifiés.

Les recherches de cet art sont telles, que

Trimalcion apprendroit de nos cuisiniers modernes ; & que Marc-Antoine qui , pour un repas donné à la reine Cléopatre , accorda une ville pour récompense à son cuisinier , ne fauroit quelles largeffes lui faire.

Le roi de Prusse a adressé une épître en vers à Noël , son maître-d'hôtel , en action de graces d'un excellent ragoût à *la sardana-pale*. Qu'est-ce qu'un ragoût à la sardana-pale ? Je ne le connois pas.

Le petit bourgeois qui n'a qu'une servante , dont le chef-d'œuvre est une fricassée de poulets , quand il a goûté d'une sauce piquante , ne manque pas de raconter la vieille histoire du cuisinier , qui fit manger sa vieille culotte à son maître , tant il avoit su apprêter le vieux cuir après l'avoir fait bouillir & macérer dans les coulis les plus appétissans. Il fait sa cour à un maître-d'hôtel , afin que celui-ci le régale le dimanche ; c'est pour lui une connoissance chere & précieuse , qu'il cultive avec le plus grand soin. Il tâche de l'avoir pour parrein de son fils , afin de pouvoir l'appeller

mon compere. De bons goûters doivent en résulter.

Des sensations que nous pouvons éprouver, la plus grossiere, à mon gré, est celle que nous procure notre palais. Les plaisirs des gourmands sont assurément les moins délectables de tous. Eh, qu'il faut plaindre le malheureux qui met là sa suprême volupté ! Cependant voyons encore la richesse & la magnificence de la nature envers ceux qui nous paroissent disgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Desfyveteaux, (car je ne veux pas nommer le gros gourmand que j'ai sous les yeux ;) voyez cet ami joufflu de la table, qui goûte un mets ou une liqueur étrangere. Il considere l'objet & sa couleur ; il le flaire ; il l'approche à plusieurs reprises de l'organe du goût ; il le retire, il ne se livre qu'avec attention à la volupté sensuelle. Voyez comme il prend une larme de la liqueur, comme il l'interroge sur le bout de sa langue, comme il la dépose sur le bord des levres ; toutes les houppes nerveuses étudient profondément la

sensation. La langue & toutes les parties de
 la bouche , tour-à-tour & par une gradation
 imperceptible , s'avancent pour juger. Après
 une infinité de *récolemens* , il se détermine
 enfin à avaler la précieuse liqueur. Mais le
 gourmet suspend le dernier coup, la rappelle
 & fait de nouvelles recherches, comme s'il
 n'avoit pas encore assez analysé tout ce qu'elle
 a de délicieux ; il promene encore voluptueu-
 sement la dernière goutte. Cette liqueur pa-
 roît une à un palais ordinaire ; mais le gour-
 met a su découvrir en elle une variété pro-
 digieuse ; & quand il a bu, son estomac goûte
 encore.

S'enlever adroitement un cuisinier, est
 donc un tour affreux que l'on ne pardonne
 point, & qui dans le monde fait passer pour
méchant quiconque a recours à cet indigne
 artifice.



CHAPITRE CCCLXXXIV.

Marmite perpétuelle.

ALLEZ la voir sur le quai de la volaille ; pendue à une large crémaillere : là nagent des chapons au gros sel qui cuisent tous ensemble, & qui se communiquent réciproquement leurs sucs restaurans. A toute heure du jour vous pouvez pêcher un de ces chapons ; un excellent jus l'accompagne, & vous le mangerez chez vous tout chaud ou à quatre pas de là, en l'arrofant de vin de Bourgogne.

On regrette la *marmite perpétuelle* quand on se trouve dans un ingrat pays, où l'on ne fait point élever la volaille ; où l'art de la nourrir & de l'engraïsser n'a jamais été connu ni même soupçonné ; alors on songe aux chapons ainsi qu'aux huîtres & aux harengs. Vous n'en voyez que de pétrifiés, & cette consolation n'est bonne que pour le naturaliste qui vous dlit froidement : ici l'on

mangeoit des huîtres & des harengs frais, il y a bien douze à quinze mille années.

Chapons gras & huîtres fraîches ne vous manqueront jamais à Paris ; vous pourrez commencer votre repas à l'heure que vous voudrez ; & ailleurs on ne trouve point pour son argent ni huîtres ni chapons au gros sel.

CHAPITRE CCCLXXXV.

Porte-Dieu.

ADMIREZ la richesse & la dignité de notre langue ! Nous disons , *porte-faix* , *porte-feuille* , *porte-crayon* , *porte-baguette* , *porte-étrier* , *porte-vent* , *porte-verge* , *porte-manteau* , *porte-mouchette* , puis enfin *porte-dieu*. *Porte-dieu* ! Dieu des cieux , quel mot dans notre langue !

C'est un pauvre prêtre , un habitué de paroisse , qui veille le jour & une partie de la nuit , pour répondre à ceux qui le sommeront d'aller prendre au tabernacle le pain

eucharistique que l'on porte aux malades.

Un dais usé, sale, mais portatif, que les deux premiers galopins soulevent ; une lanterne ou un flambeau de poix-réfine, un porte-fonnette, un bedeau en gannache & tout clopinant, voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire est habillé de quatre petits morceaux d'étoffe ; la fonnette avertit le peuple de se mettre à genoux ; les fiacres & les équipages s'arrêtent, mais les maîtres ne descendent pas de voiture ; on baisse les glaces & l'on s'incline légèrement à la portiere. Quand les cochers sont sourds, le porte-fonnette redouble le son de sa petite cloche. (1) L'hérétique, ou celui qui craint de se croquer, en est quitte pour un quart de génuflexion. Tout le monde a droit de suivre le viatique dans

(1) Il n'y a qu'un exemple, au milieu de tant d'embarras, d'un *porte-dieu* & d'un *porte-fonnette* renversés avec le dais ; mais ce fut un accident.

la maison où il est entré, & jusques dans la chambre du malade. On a soin de voiler les miroirs, afin que le S. Sacrement ne soit pas *multiplié* dans les glaces. Alors le prêtre fait d'une console un autel; il asperge d'eau benite la chambre, en exorcisant les esprits malins; puis il commence une exhortation bannale à un mourant qu'il n'a jamais vu, qu'il ne connoît pas. La même exhortation s'applique aux jeunes, aux vieux, aux adultes, aux femmes, aux filles, à toutes les conditions & à tous les états. Tandis que le prêtre administre le malade, le porte-sonnette leve adroitement le chandelier & faisit la piece d'argent qu'on y dépose ordinairement, & qu'il partagera avec le *porte-dieu*. Le prêtre, bénit l'assemblée & s'en retourne comme il est venu.

Quelquefois le trajet est long; une pluie abondante survient; alors le *bon Dieu* monte en fiacre; le porte-sonnette se met devant & sonne à la portiere. Le bedeau, son flambeau à demi-éteint, devient laquais; le co-

cher , par respect , met son chapeau sous le bras , fouette de l'autre & reçoit l'eau des gouttieres sur la tête nue.

A la porte de l'église on paie le fiacre ; & le prêtre , en place du *pour-boire* , lui donne la bénédiction. Il est sanctifié lui & sa voiture , & de tout le jour il n'osera jurer après ses chevaux.

Quand le guet rencontre le *bon Dieu* le soir , il l'accompagne la baïonnette au bout du fusil jusqu'au temple qu'il habite , & pour récompense il est béni sur les marches de l'autel.

Louis XV revenant du palais de la justice , où il venoit d'exercer un acte d'autorité envers le parlement de Paris , rencontra au bas du Pont-Neuf le viatique de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout son cortège royal s'arrêta ; il descendit précipitamment de son carrosse , se mit à genoux dans les boues , & le prêtre sortant de dessous son dais , jadis rouge , lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux , oublia l'acte

d'autorité qui lui déplaisoit , & se mit à crier :
vive le roi ! Et tout le long du jour il répéta :
il s'est mis à genoux dans les boues !

Le *porte-dieu* à qui cette bonne chance arriva , eut une pension de la cour.

Quand on porte le viatique chez une personne de considération, alors l'appareil change. Tous les domestiques de la maison sont armés de flambeaux ; le dais orné & propre sort de l'armoire ; le porte-sonnette a un surplis blanc , deux clercs supportent le dais , le Suisse de la paroisse précède le cortège , & le curé mettant sa magnifique étole , vient administrer lui-même le malade.

Cette faveur singulière est rare , & ne s'accorde qu'aux hommes en place , ou fameux par leur opulence.

Je crois que le *porte-manteau* du roi de France s'estime beaucoup plus que le premier *porte-dieu* de Saint - Eustache.

Selon l'évangile de S. Matthieu , *Satan* fut *porte-dieu* ou *emporte-dieu*.

CHAPITRE CCCLXXXVI.

Quinzaine de Pâques.

C'EST dans la petite bourgeoisie un tracas extraordinaire ; cette époque est toujours embarrassante pour les boutiquiers. Il s'agit d'aller à confesse & de faire ses pâques. Remontrances du pere aux enfans , au garçon de boutique , à la servante. Comme une confession pese aux incrédules en herbe ! Comme ils se sentent gênés , ne sachant quel parti prendre !

Entrez dans les églises & dans les couvens ; quelle besogne ! Les prêtres & les moines sont tous en l'air. Prédications , exhortations , retraites , conférences. Au logis on fait apprendre par cœur aux pauvres enfans la passion du Sauveur ; elle est bien longue ; ils pleurent ; on les met en pénitence ; ils pleurent plus fort , ils jeûrent au pain & à l'eau. Les spectacles sont fermés , les mauvais lieux ne le

font pas ; la police a plus à faire que jamais. Les concerts qui remplacent la comédie , les assemblées de charité , l'office des ténèbres qu'on égaie par de la musique , les belles voix que l'on affiche , les promenades de Longchamp , le départ des gens comme il faut pour la campagne , tout rend cette semaine excessivement bruyante. Les valets & les servantes interrompent leur service , assiègent les confessionnaux. On court entendre le matin & le soir la passion ; les temples ne sont plus assez vastes ; la nappe des communians borde le balustre des autels ; le ciboire se promène toute la matinée ; il faut que le vendeur d'*hosties* en jette dans le moule une plus grande quantité ; les *confiteor* frappent incessamment à la porte du tabernacle.

Après une apparence d'amendement, la quinzaine finie, les églises redeviennent désertes ; le peuple reprend son train accoutumé ; il ne songera à la confession que l'année suivante. Aux plats de légumes , déjà la viande a succédé ; quand le plat de légumes reparoîtra sur

la table , les devoirs de sa religion lui revien-
dront en mémoire.

Le petit peuple dit toujours qu'il va voir
son homme à deux chemises ; & ce pour dire
son confesseur.

CHAPITRE CCCLXXXVII.

Prônes.

ON y récite encore les anciennes prieres
ecclésiastiques , qui se font pour chasser le
diable. Le prêtre exorcise les forciers , les ma-
giciens , les devins , & ramene la pratique des
siecles les plus ignorans & les plus barbares.

Ceux qui gémissent encore sur ces exor-
cismes , qui ne contribuent pas à donner au
peuple des idées saines , peuvent pardonner
à cet abus , en songeant qu'en Espagne la su-
perstition , si difficile à déraciner , s'y ma-
nifeste d'une bien autre maniere.

Mes lecteurs apprendront , avec quelque
étonnement je pense , que le 7 novembre

1781 (il n'y a point ici faute de date , j'en avertis) on brûla à Seville une femme accusée d'avoir eu commerce avec le diable. Saint Cyprien & saint Augustin ont cependant dit positivement que la chose étoit impossible. Cette malheureuse étoit jeune & jolie. Par un raffinement de cruauté , les inquisiteurs lui firent couper le nez deux heures avant l'exécution , afin que les grâces touchantes de sa figure ne pussent plus intéresser à son sort. Je tiens le fait d'un témoin oculaire. Oui , cette horrible scène n'est pas plus ancienne que le 7 novembre de l'année dernière. Lecteurs , pesez l'époque.

L'ancien axiôme , *tout vice est issu d'ânerie* ; mérite bien d'être renouvelé. On voit ce triste résultat à chaque page de l'histoire des hommes.

Pauvre esprit humain , que tu as besoin de lumières ! Tu es près à chaque instant de tomber dans les plus viles superstitions. Tu as adopté la forcellerie , la magie , l'astrologie judiciaire ; & tes erreurs politiques , non

moins monstrueuses, ont fait gémir de pitié
 sur ton aveuglement.

C H A P I T R E C C C L X X V I I I .

Œuf de poule.

UN E poule pond un œuf le 15 mars. Le lendemain le parlement s'assemble & rend gravement un arrêt qui permet aux Parisiens de manger cet œuf. L'archevêque qui soutient que ce point de discipline ecclésiastique ne doit point regarder des juges séculiers, des profanes, publie de son côté un mandement où, après avoir bien tonné contre l'incrédulité du siècle, il gémit sur la nécessité où il se trouve d'accorder aux tîedes fideles la permission de manger cet œuf, défendu constamment dans les beaux jours de l'église. Ce mandement est rempli de longues exclamations contre la perversité des mœurs régnantes ; mais jamais il n'y est question de l'opulence de l'église gallicane, des abbayes

en commande, des honneurs & des richesses
 qui accompagnent la fainéantise du clergé,
 & la grêle tombe sur les pauvres philosophes
 qui n'ont ni revenus ni maîtresses, mais
 qui auroient l'effronterie de manger l'*œuf*,
 & sans remords, malgré l'éloquence du man-
 dement. C'est la philosophie qui fait tout le
 mal de ce bas-monde ; elle est bien cou-
 pable ; car elle a fait remarquer (lorsqu'on
 n'y songeoit pas encore) l'ambition, le
 despotisme & la politique des prêtres & des
 évêques. Après que le bon prélat a fait affi-
 cher son *mandement* dans tous les carrefours,
 & que quelques journalistes à ses ordres l'ont
 loué outre mesure, la *truite*, le *brochet*, l'*an-*
guille, & jusqu'à la *poule-d'eau*, paroissent
 en abondance sur toutes les tables dévotes &
 scrupuleuses. Le *brochet* pour y figurer n'a
 pas besoin de permission comme l'*œuf*, &
 l'on peut en conscience dépeupler l'Océan &
 la Méditerranée, pourvu qu'on s'humilie sur
 soi-même, en déplorant le *relâchement affreux*
 qui porte un *mondain* à avaler un œuf frais.

Voilà

Voilà une des principales fonctions du prélat de la capitale. Tous les ans à la même époque, il signale son zèle apostolique contre les œufs : les poules continuent à pondre malgré le mandement de monseigneur ; le prélat lui-même ne fait pas que cette défense est un rite emprunté des prêtres Egyptiens ; que comme chymiste (& non comme archevêque) il pourroit avoir raison de défendre cet œuf dans l'équinoxe du printems, parce qu'alors toute la nature en travail, subit une fermentation qui rend l'œuf dangereux. S'il s'expliquoit en naturaliste on pourroit l'entendre ; mais il ne fait que répéter une ordonnance des prêtres de Memphis dont il ne connoît ni le sens ni le but. La croix qu'il porte est encore un emblème qu'il ne fait pas mieux expliquer.

L'usage du beurre est aussi toléré par le même écrit ; mais la saine physique le permet dans tous les tems ; & le beurre ne fut jamais défendu sur les bords du Nil par les hommes les plus versés dans les connois-

fances des opérations les plus mystérieuses de la nature.

Cependant tous les membres du clergé & ceux du parlement qui, se piquant de régularité, mangeront des œufs & du poisson pendant tout le mois d'avril, tomberont malades pour en avoir mangé ; & le clergé & le parlement, tout en rendant ces belles ordonnances qui permettent ou prohibent, ignoreront à jamais l'esprit de la loi qui défendoit autrefois l'usage des œufs, de la viande, & même de la *chair de poisson* dans les premiers jours du printemps, dans cette saison si riante, mais qui fait subir à tous les corps une agitation intérieure, produit d'un ferment dont *nosseigneurs* n'ont pas la moindre idée.

Si le mandement anti-ovipare de l'archevêque de Paris (qui mange en paix cinq cents mille livres de rente) a un côté ridicule & comique, je ne le lis jamais qu'en me rappelant la sagesse profonde des anciens législateurs qui avoient concentré dans le *sacerdoce*

le dépôt des secrets les plus utiles à l'univers ; mais le sacrificateur qui ne savait plus lire la langue hiéroglyphique , a perdu le fil de la doctrine populaire , & nageant dans le vague , il frappe au hasard *l'œuf de la poule*.

C H A P I T R E C C C L X X X I X .

Le Livre de bois.

L*E livre de bois* est un meuble d'église qui , dans les paroisses , est mis en dépôt dans la sacristie. Il en sort à la Fête-Dieu , pour la procession solennelle de ce jour. Il est entre les mains du maître-de-cérémonies ; il lui tient lieu de langue , quand il commande l'exercice aux Thuriféraires. Pour les ranger de front ou sur deux lignes , il frappe à deux , trois & quatre tems. A ce signal les encensoirs jaillissent & s'élancent dans un jet égal & rapide. Il frappe encore , & les évolutions sacerdotales se combinent d'une manière toute nouvelle. Ce *livre* est une espèce de cla-

quette qui figure une *imitation de Jésus-Christ*, reliée en marroquin & dorée. Le maître de cette sacrée claquette parcourt ainsi les rangs des porte-chapes & porte-chasubles, & disperse ou réunit les membres chantans du clergé. Tantôt il les aligne, tantôt il les range en bataillon carré. Souvent il est tout en eau ; & comme il ne parle que par son *livre de bois*, il lui communique, quand on ne l'entend pas, ses mouvemens de dépit, d'impatience & de colere. Il en impose aussi aux censeurs qui font du bruit, en faisant résonner *le livre* sur un ton précipité. Il rallie ainsi les troupes éparfes & inattentives, & remet l'ordre dans la phalange sacrée.

Rien de plus curieux que de le voir devant tout un peuple parler ainsi des mains. Comme la joie brille sur son visage, quand on a répondu parfaitement aux signes de son *livre de bois* ! Il tressaille, il triomphe. Les enfans de chœur, qui jettent des roses, ne perdent pas de vue le moindre de ses mouvemens ; ils s'y conforment avec docilité.

(101)

Jamais général n'eût plus de satisfaction à la tête d'une armée obéissante & mobile. Ce maître-de-cérémonies ne donneroit pas ce jour-là sa claquette pour le bâton de maréchal de France.

CHAPITRE CCCXC.

La rue du Pied-de-Bœuf.

AUX belles rues Saint-Honoré, Saint-Antoine, Saint-Louis-au-Marais, opposez la rue du *Pied-de-Bœuf*, située tout au cœur de la ville; c'est bien l'endroit le plus puant qui existe dans le monde entier. Là est une juridiction qu'on nomme le *Grand-Châtelet*; puis des voûtes sombres & l'embarras d'un sale marché; ensuite un lieu où l'on dépose tous les cadavres pourris, trouvés dans la rivière, ou assassinés aux environs de la ville. Joignez-y une prison, une boucherie, une tuerie; tout cela ne compose qu'un même bloc empesté, emboué & placé à la descente du

Pont-~~au-Chalige~~. De ce pont si surchargé de vilaines maisons , voulez-vous aller à la rue Saint-Denis? Les voitures sont obligées de faire un détour par une rue étroite , où se trouve un égout puant , & presque vis-à-vis de cet égout est la rue *Pied-de-Bœuf* , qui aboutit à des ruelles étroites , fétides , baignées de sang de bestiaux , moitié corrompu , moitié coulant dans la rivière. Une exhalaison pestilentielle n'abandonne jamais cet endroit , & dans le débouché qui donne près la châte du *Pont-Notre-Dame* , dans la rue de la *Planche-Mibray* , on est obligé de retenir sa respiration & de passer vite , tant l'odeur de ces ruelles vous suffoque en passant.

Qui croiroit que les victimes de la volupté grossière vont se loger là , au-dessus des victimes qu'on égorge ; & que dans un lieu si puant , si abominable , elles se prostituent au bruit des hurlemens , des bêlemens lamentables des troupeaux égorgés , des coups d'affoimoirs & à la fumée de leur sang ! Ces créatures sont à la fenêtre tout le jour ; le jaune

de leur figure est couvert par un placard énorme de rouge. Et qui va trouver ces monstres femelles ? Les garçons bouchers.

CHAPITRE CCCXCI.

Entrée de la Foire de Saint-Germain.

NÉGLIGENCE infigne & impardonnable ; pour ce qui regarde la commodité & même le salut du public. Très-dangereuse porte du côté de la rue *Tournon*. La foule y est dans un péril inévitable par la descente rapide des voitures qui enfilent cette gorge étroite , où il n'y a ni recoin ni allée pour se sauver des roues qui effleurent la muraille.

Dira-t-on qu'il étoit difficile & dispendieux d'élargir cette entrée ? Non : le feu a consumé la foire ; on en a rebâti bien vite une autre ; mais le feu n'ayant pas consumé cette détestable entrée , on n'a pas daigné y donner des soins , & on a laissé subsister l'endroit le plus périlleux de tout Paris. Froissemens ,

contusions , perte de membres , voilà ce qu'il en coûte pour aller voir *Jerôme pointu*.

On va enfin élargir ce passage ; on n'y verra plus la compression des équipages & du peuple. Cela vient un peu tard ; mais il faut encore donner des éloges à la bonté tardive des administrateurs.

CHAPITRE CCCXCII.

Rue Quincampoix.

CETTE rue sera à jamais célèbre par le jeu effroyable que Laws fit jouer à toute la France sous les auspices du régent. L'or & l'argent n'avoient plus de valeur. On se portoit en foule dans cette rue étroite pour convertir en papier les especes monnoyées ; il falloit expulser le soir les porteurs de sacs & les demandeurs de feuilles de papier. On avoit dans sa poche des millions ; tel croyoit en posséder douze , vingt , trente. Le bossu qui prêtoit sa bosse aux agioteurs en forme

de pupitre , s'enrichissoit en peu de jours ; le laquais achetoit l'équipage de son maître ; le démon de la cupidité faisoit sortir le philosophe de sa retraite , & on le voyoit se mêler à la foule des joueurs , & négocier un papier idéal.

Un jeune seigneur Flamand affaffinoit dans une auberge le porteur d'un riche portefeuille , & montoit sur l'échafaud pour y être rompu vif.

On n'entendoit plus parler que de millions & de milliars ; & quand le rêve fut fini , il ne resta de toutes ces richesses imaginaires que des feuilles de papier , & l'auteur même de ce systême alla mourir de misere à Venise , après avoir possédé le mobilier d'un monarque & quatorze terres titrées.

Quelques particuliers qui n'avoient rien s'enrichirent ; mais l'on vit périr beaucoup de fortunes honnêtes dans la classe la plus laborieuse. Leurs possesseurs furent réduits au désespoir , & leurs enfans à la mendicité.

Ce mouvement prodigieux qui avoit donné

à toute la nation les convulsions du délire, auroit pu servir l'état, s'il eût été plus modéré. Il a montré du moins les ressources étonnantes d'une circulation rapide, propre à le revivifier. La machine, quoique brisée par un violent effort, offroit l'empreinte d'un génie neuf & hardi. Le moraliste ne fut pas fâché de ce prompt échange de biens; car ils doivent tour-à-tour arroser différentes familles.

A cette époque tomberent une foule d'idées rétrécies; tout fut assujetti à un calcul nouveau.

Le régent qui avoit du génie, témoin des bons effets du système, ne pouvoit se résoudre à l'abandonner; il pleura sur ses débris.

On a fait monter à six milliards la masse de cette richesse idéale; mais si ce fût le comble de la stupidité de croire à cette fortune prodigieuse, ce seroit une sottise non moins grande, que de ne pas appercevoir tout le jeu que cette machine bien montée auroit

pu imprimer au commerce & à l'industrie
de la nation.

CHAPITRE CCCXCIII.

Plaisirs du Roi.

ON appelle *plaisirs du roi* tout le terrain réservé pour les chasses de Sa Majesté. Ce terrain comprend tous les environs de Paris, & le fusil est une arme aussi étrangere aux habitans de cette ville qu'à ceux de Pékin. Aussi voyez-vous dans toutes les plaines, les perdrix familiarisées avec l'homme, becqueter le grain tranquillement, & ne point s'écarter lorsqu'il passe. Les lievres y sont moins fugitifs qu'ailleurs; on diroit qu'ils savent que les Parisiens doivent les respecter; ils s'asseient sur leur derriere & vous regardent passer.

Le roi est quelquefois deux ou trois années avant que d'honorer de sa présence telle plaine couverte de gibier. Il paroît; c'est

une destruction de quinze à dix-huit cents piéces : mais les perdrix & les lievres qui ont échappé à ce jour fatal, vivent après en sûreté, & plusieurs meurent de vieillesse.

Les gardes - chasses exercent leur emploi avec beaucoup de sévérité ; la plus petite contravention en ce genre est rigoureusement punie. Un bourgeois n'ose acheter un lievre qui auroit été tué dans la plaine , dans la crainte de passer pour complice de sa mort. Si la perdrix blessée vient expirer dans votre jardin , il faut la restituer. Les gardes-chasse font une guerre cruelle aux chiens, aux bichons même , & les fusillent à côté de leurs belles maîtresses , malgré leurs larmes & leurs supplications. Aussi quand on se promene un peu loin prend - on soin d'enfermer au logis le petit chien , dans la crainte qu'il ne tombe sous le plomb vengeur des plaisirs de Sa Majesté.

Par la même raison il est des sentiers que vous ne pouvez traverser. A chaque pas vous rencontrez les incontestables loix de la chasse

qui n'appartient plus qu'aux princes ; ceux-ci imitent sur leurs terres les réglemens qui sont en vigueur autour de la capitale : il faut faire trente lieues pour se dérober à cet amas de prohibitions arbitraires.

Je ne parle pas ici des incurfions que font ensuite les financiers , les seigneurs , les évêques dans leurs terres de province : ces chasses font refluer tout le gibier vers Paris ; & le lievre qui arpenoit les vastes plaines de la Picardie ou de la Beauce , est servi dans le plat d'argent oblong , qui décore une table du fauxbourg Saint - Honoré.

On y mange enfin une multitude de perdrix qui ont été tuées de la main du roi ou de celle des princes ; ce n'est donc pas un plomb vulgaire que le bourgeois rencontre sous sa dent. Les princes ont chassé pour la fourniture de sa table.



C H A P I T R E CCCXCIV.

La funeste Patache.

PARIS est entouré de barrières de bois & d'une armée de commis qui le bloquent, pour percevoir des droits innombrables sur les alimens nécessaires à la vie. On a mis quelque augmentation sur ces droits pour soutenir le luxe de l'opéra ; & le pauvre qui n'y va jamais, paie pour ceux qui y vont. Il paie encore, depuis plus de douze ans, pour une *gare* qu'on n'acheve point.

La *patache* est sur la rivière un bureau flottant, qui fait payer les bateaux portant marchandises; elle barre pour ainsi dire un bras de la Seine. Le 2 février 1782, cette *patache* fut tout-à-coup enlevée & arrachée par une débacle inattendue, qui entraîna le bureau avec tous ses commis qui, montés sur le tillac, crioient miséricorde.

Ce bâtiment assez lourd & assez large,

fuyait le courant avec les glaçons, & brisa sur son passage tous les bateaux qui, faute de gare, se trouverent à la merci des dangers de la débacle. Une grande quantité de bateaux, chargés de vivres & de marchandises, furent mis en piéces. Tous les débris s'enfournerent au Pont-Notre-Dame; on ordonna de déménager sur l'heure. Heureusement la gelée arrêta dans la nuit la fuite de la débacle: sans cette gelée qui condensa la riviere, son cours alloit entraîner ces immenses débris, & tous les ponts étoient à bas.

Tous les ans ces dangers se renouvellent; on a beau porter sur les ponts les poids les plus lourds pour les rendre plus solides par cette charge précipitée, ils subiront un jour la catastrophe dont ils sont menacés. C'est alors qu'on regrettera de n'avoir pas abattu ces hideuses maisons qui les défigurent & qui exposent la vie des citoyens! Quand toutes les cheminées avec les entresols seront dans la riviere, il faudra bien d'autres travaux pour décombrer le lit de la Seine,

CHAPITRE CCCXCV.

Quine.

LA preuve la plus sûre qu'il n'y a plus ni devin, ni magicien, ni diseuse de bonne-aventure, c'est que le quine de la loterie royale n'a pas encore été deviné. Or, trois millions pour un écu, cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philosophale?

La veille & le jour du tirage de cette loterie on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteurs, qui éveillent la cupidité du pauvre & du riche par leurs promesses emphatiques. Le porte-faix s'arrête; il hésite; il porte enfin la main à son gouffet & en tire le prix de ses sueurs.

Le laquais & la servante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur grosse mise & de leur espoir, regardent par la maison s'il n'y auroit pas quelque chose à soustraire,

soustraire, pour convertir ce larcin en une grosse fortune. Les vols domestiques deviennent plus nombreux, & les maîtres qui s'en apperçoivent ne sont plus attachés à leurs domestiques; ils les considerent comme des ennemis.

Ces crieurs dans les rues provoquent le public crédule, à peu près comme les filles le soir provoquent le jeune homme inexpérimenté & qui a des sens. (1)

C'est l'instant après le tirage qu'il faut voir toutes les mines alongées à l'aspect des numéros sortis & qui ont trompé leur attente. L'homme du peuple reste immobile, & les bras croisés, il songe à sa perte & dit: *j'avois envie de mettre sur celui-là.* L'homme

(1) De belles dames qui convoitoient le quine de cette loterie, allerent trouver un fou aux Petites-maisons, dans l'espérance qu'il nommeroit les numéros gagnans. Celui-ci, d'un ton grave & d'un air prophétique, leur en fait choisir quatre, les fait tracer sur le papier, les avale & dit: *attendez, mesdames, vous les verrez sortir.*

en carrosse, passe la tête par la portiere pour lire aussi son fort, & tout riche qu'il est, on voit qu'il se renforce avec humeur. Toutefois il jure entre ses dents de doubler & de tripler la mise jusqu'à ce que son numéro forte. Il rentre chez lui en grondant, & refuse le moindre secours à l'indigence qui vient l'implorer, parce qu'il faut qu'il place encore de l'argent à la loterie.

Il y a tel numéro qui pour le nourrir a plus coûté qu'il n'en auroit fallu pour la subsistance de cent familles pressées par le besoin.

Pauvre ! renonce à cette espérance illusoire. Laisse le riche courir ces chances hasardeuses ; lui seul à la longue y peut rencontrer quelque avantage.

Pauvre ! ton lot est dans ton travail, dans ton courage, dans ton économie. Et toi, riche, que te manque-t-il ? Le mérite des bonnes œuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage, & voilà le *quine heureux* qui fera entrer dans ton ame l'abondance des vraies satisfactions.

CHAPITRE CCCXCVI.

Sonneries.

AH ! plaignez , plaignez les voisins des églises à sonneries. Quel tintamare ! Il n'est plus permis d'être indisposé. Plus de sommeil pour les malades ; plus de méditation pour l'homme de cabinet. Comment peut-on demeurer à côté de *Saint-Germain-le-Vieux* ? Je le demande à qui a entendu ce misérable & dur carrillon.

Presque toutes ces cloches que l'on met en branle pour un convoi , pour une messe , pour un mauvais sermon , ont un son aigre & mordant. C'est alors qu'il faut du coton dans les oreilles ; & quelle tête assez forte pourroit lire ou écrire à côté de cette discordance ! Les enfans du bedeau s'amuseut à sonner les cloches ; l'église est vuide , les femmes en couche périssent faute de repos , & rien n'arrête le jeu de ces fils de sacristain.

Passé encore pour les *bourdons de Notre-Dame*, qui, élevés dans les airs, ont un son mâle & majestueux qui remplit l'oreille & ne la fatigue point ; mais quand à ces cloches importunes, inciviles, qu'on fait jouer à tout propos, on devroit bien, au nom de l'harmonie ou du moins de l'humanité, faire cesser leur aigre & inutile tapage.

Le roi à Versailles fait taire toutes les cloches tous les jours de l'année, & aucune ne sonne qu'à l'heure de la chasse. Mais un pauvre moribond présenteroit vainement requête à l'archevêque de Paris, pour obtenir une heure paisible de sommeil.

Puisque la cloche d'église est *baptisée*, elle devroit bien être *chrétienne*, & ne pas troubler en ennemie le repos des fideles. Mais n'ai-je point fait ici un calambour à l'imitation du marquis de Bievre ? Qu'on me le pardonne ; la contagion quelquefois nous gagne.



CHAPITRE CCCXCVII.

Destruction du Linge.

IL n'y a pas de ville où l'on use plus de linge qu'à Paris, & où il soit aussi plus mal blanchi. Telle chemise d'un pauvre ouvrier, d'un précepteur & d'un commis, passe tous les quinze jours sous la *brosse* & le *battoir*; & les huit ou dix chemises du pauvre here sont bientôt limées, trouées, déchirées & disparaissent pour les manufactures de papier.

Il faut du papier pour les lettres ministérielles & pour l'impression des opéra-comiques, mais non aux dépens de la chemise du précepteur. Aussi celui qui n'en a qu'une ou deux, ne les livre pas au *battoir* des blanchisseuses; il se fait blanchisseur lui-même, pour conserver sa chemise. Et si vous en doutez, passez le dimanche dans l'été sur le Pont-Neuf, à quatre heures du matin, vous verrez sur le bord de la rivière, au coin d'un

bateau , plusieurs particuliers qui , vêtus à crud d'une redingotte , lavent leur unique chemise ou leur seul mouchoir. Ils étendent ensuite cette chemise au bout d'une méchante canne , & attendent pour l'endosser que le soleil l'ait séchée.

D'autres se tiennent au lit jusqu'à ce que la blanchisseuse soit arrivée. Ils ont déjà la tête bien poudrée ; mais ils n'ont point encore de linge.

Il n'y a pas de lieu sur la terre , je le répète , où l'on use plus le linge à force de le froter. On entend à un quart de lieue le *battoir* rétentissant des blanchisseuses ; elles font aller ensuite la *brosse* à tour de bras ; elles rapent le linge au lieu de le favonner ; & quand il a été cinq à six fois à cette lessive , il n'est plus bon qu'à faire de la charpie.

Les commis de bureaux , les musiciens , les peintres , les graveurs , les poètes achètent du drap , du galon , & même des dentelles ; mais ils n'achètent point de linge. Un *beau monsieur* ne met une chemise blanche

que tous les quinze jours : il coud des manchettes à dentelles sur une chemise sale , faupoudre son col au point qu'on en voit la marque sur son habit de velours. Voilà le Parisien en gros ; il paie le perruquier avant tout ; il lui faut un perruquier tous les jours ; mais la blanchisseuse ne paroît que tous les mois.

La pauvre fille fait de longues remontrances sur les chemises délabrées , qui vont tomber en loques sous les coups de battoir ; le maître des chemises trouées temporise , & en sa présence , revêt à crédit un habit de vingt pistoles ; il ne dépensera pas deux louis chez la lingere ; il remettra toujours cette dépense à l'année prochaine.

Le Parisien qui n'a pas dix mille livres de rente , n'a ordinairement ni draps de lit , ni serviettes , ni chemises ; mais il a une montre à répétition , des glaces , des bas de soie , des dentelles ; & quand il se marie , il faut qu'il fasse l'emplette totale du linge jusqu'aux torchons. Des ménages qui ne sont pas dans l'indigence,

vous ~~donnent bien à dîner;~~ mais la nappe de la table est grossière & rapiécée. Horreur du linge; voilà la devise du Parisien. C'est apparemment parce qu'on le déchire incessamment, & qu'il redoute le *battoir* & la *brosse* des blanchisseuses.

CHAPITRE CCCXCVIII.

Caisse de Poissy.

MONOPOLE qui en enfante plusieurs autres; usure évidente & énorme, que M. Turgot avoit coupée, mais sans en détruire les racines, & qui s'est promptement régénérée lors de son départ.

On mange à Paris des bœufs de Suisse; ils sont meilleurs que dans le pays même. C'est que ces animaux qui sortent de ces abondans pâturages, viennent à pied à Paris; la marche fond un peu leur graisse qui se mêle à leurs chairs; elles en acquièrent un suc particulier; aussi le bœuf est-il excellent dans la capitale.

On a beaucoup écrit pour & contre la *caisse de Poissy* ; on a fort bien démontré qu'il n'y avoit pas de proportion entre la sûreté des avances & l'intérêt qu'on en exigeoit. Il paroît que les intéressés font des gains trop considérables ; mais il faut l'avouer , (car il faut balancer en tout le pour & le contre ,) sans eux peut-être les fournitures ne seroient pas si régulières ni si abondantes ; le prix de la viande hausseroit & baisseroit ; il n'y auroit rien de fixe ; ce qui seroit excessivement dangereux pour Paris.

En politique , le bien sort du mal ; rien ne doit être asservi à des règles trop exactement rigoureuses ; les spéculations du moraliste sont perpétuellement dérangées par la pratique & l'expérience journalières. La caisse de Poissy , malgré l'impôt incessamment renouvelé , fait que le prix de la viande se maintient à un taux qui n'est pas excessif ; elle vaut neuf à dix sols la livre. Quand on songe à la prodigieuse consommation & aux épizooties , on est encore étonné qu'elle soit

régulièrement fournie dans tous les tems à ce prix invariable.

Mais voici un autre impôt bien plus lourd , & que les riches mettent sur les pauvres.

Les bouchers fournissent les grosses maisons de ce qu'il y a de meilleur dans le bœuf ; ils vendent au peuple ce qu'il y a de moindre , & ils y ajoutent encore des os qu'on appelle ironiquement *réjouissances*. D'ailleurs leur balance , quoique romaine , n'est pas toujours scrupuleuse. J'ai vérifié le délit plusieurs fois , & je le dénonce aux magistrats. Puis la pauvre servante d'un petit ménage est assez mal reçue ; son chétif achat rend le boucher impérieux ; il livre ce qu'il veut , il pese comme il l'entend , il rudoie la domestique ; & avant qu'elle ait pris le parti d'aller porter sa plainte chez le commissaire , peu curieux d'écouter les servantes , elle entre chez un autre boucher. Mais si la concurrence allège le joug imposé aux petits ménages , c'est-à-dire , aux trois quarts de Paris , elle ne le détruit pas ; & n'est - ce pas assez de ce

que le Parisien paie sans que le boucher le
vexe encore ?

CHAPITRE CCCXCIX.

Vieilles Enseignes.

CHEZ les marchands de ferrailles du quai de la Mégisserie, sont des magasins de *vieilles enseignes*, propres à décorer l'entrée de tous les cabarets & tabagies des faux-bourgs & de la banlieue de Paris. Là tous les rois de la terre dorment ensemble : Louis XVI & George III se baissent fraternellement ; le roi de Prusse couche avec l'impératrice de Russie ; l'empereur est de niveau avec les électeurs ; là enfin la thiare & le turban se confondent.

Un cabaretier arrive, remue avec le pied toutes ces têtes couronnées, les examine, prend au hasard la figure du roi de Pologne, l'emporte, l'accroche & écrit dessous : *au Grand Vainqueur.*

Un autre gargotier demande une impératrice ; il veut que sa gorge soit boursofflée , & le peintre sortant de la taverne voisine , fait présent d'une gorge rebondie à toutes les princesses de l'Europe.

Le même peintre coëffe d'une couronne de laurier une tête de Louis XV , lui ôte sa perruque & sa bourse , & voilà un César.

Toutes ces figures royales ont d'étranges physionomies , & font éternellement la moue à la populace qui les regarde. Aucun de ces souverains ne sourit au peuple , même en peinture ; ils ont tous l'air hagard ou burlesque , des yeux éraillés , un nez de travers , une bouche énorme ; voilà la beauté que le pinceau accorde à ces fameux potentats , soit morts , soit vivans.

La populace va boire & danser sous les auspices de ces princes qui se font la guerre , parce que (ainsi que le disoit un sage & profond ribotteur) ils ne choquent jamais le verre entr'eux.

Quand je vois toutes ces *vieilles enseignes* pêle-mêle confondues , comme on les

change , comme on les marchande ; quand je songe aux destinées qui promènent de cabarets en cabarets ces grotesques portraits de souverains , au vent qui les balotte , aux épithètes dont le barbouilleur (ennemi né de l'orthographe) les décore , à leur dernier emploi enfin , qui est de guider les pas chancelans des ivrognes , il me prend envie de composer sur ces métamorphoses & sur ces vicissitudes de la royauté , un petit dialogue où ces augustes enseignes converseroient entr'elles à la porte des bouchons.

— Si je ne le fais pas ici , du moins je le propose à quelqu'un de mes confreres. Quel plaisir d'entendre le roi de*** apostropher le roi de*** , & lui dire : *cousin ! si l'histoire nous peint comme nous a peint ce barbouilleur , hem ! — Eh bien , quel mal ? ainsi fait la gazette. — Mais si le vrai peintre survenoit , cousin ! serions-nous alors plus jolis ? — Oh ! la ressemblance exacte , qui la saura ? — Ne peut-on pas la deviner ? — Non , jamais. — Jamais ; vous croyez ? — Oui , je le crois. —*

Oh ! tant mieux , cela me rassure ; il est moins déplaisant d'avoir la pluie sur le corps toute l'année & de faire la grimace aux passans , que de rencontrer une plume..... Eh bien ; mon cher confrere , de grace , continuez donc ce petit dialogue ; qui vous en empêche ?

CHAPITRE CCCG.

Passe-par-tout.

TOUT homme qui loge dans une maison où il y a une allée , se trouve obligé de porter sur soi un passe-par-tout ; il ne faut pas qu'il y manque , sous peine de coucher à la porte ; car il aura beau frapper , son voisin qui ne le connoît pas , qui ne se soucie point de lui , ne se relevera pas pour lui ouvrir.

Que devient donc un homme qui a oublié son *passe-par-tout* ? Il ne veut point aller s'exposer dans un mauvais lieu ; il veut dormir , il a sommeil. Un *fallot* au fait des gens fourvoyés ou attardés le conduit rue *Tire-*

chappe ; là est un hôtel dit *garni* où l'on veille pour loger à toute heure de nuit ceux qui ne peuvent plus rentrer chez eux. Les gens tenant cet hôtel ne vivent que d'un semblable casuel. Trente lits sont occupés chaque nuit par ceux qu'un oubli ou un retard a dépossédé de leur couche accoutumée. Mais, hélas ! comment dormir ? Des myriades de puces, de punaises, ont fondé, depuis le regne de Louis XIII, leur république dans les rideaux & les traversins de ces mal-faisantes couchettes. Au bout d'un quart-d'heure on crie, on appelle, on demande de la lumière, on se relève tout stigmatifé.

Si le sommeil est plus fort que la piquure de ces insectes, la sonnette bruyante qui retentit pour chaque survenant, fait un carillon qui vous éveille en sursaut ; puis les chiens, dont la maison est pleine, martyrisés par la même espèce qui vous dévore, jappent ou fauent alternativement sur tous les meubles de la chambre.

Dormez-vous ? arrive une visite de police.

L'exempt tire effrontément votre couverture & vous regarde au nez. L'honnête homme trompé, qui a cru trouver en ce lieu une retraite de quelques heures, se fauve dès la pointe du jour, emportant avec lui une armée invisible d'insectes rongeurs.

Il se promet bien une autre fois de coucher plutôt dans la rue sur une borne que dans cet épouvantable & fétide hôtel *dit garni*. Ce lieu rapporte cependant chaque nuit un revenu fort honnête à ces ingrats logeurs. Eh ! ne seroit-il pas à propos dans une aussi grande ville, d'avoir un établissement *ad hoc*, & où l'on trouveroit des lits propres & un asyle du moins convenable ? Cette commodité nécessaire manque au public, & ne seroit pas moins importante que les *cabinets d'aisance* nouvellement confiés à des *entrepreneurs*.



CHAPITRE CCCCI.

Perruque à trois marteaux.

CETTE perruque frappe singulièrement tout étranger ; mais elle paroît souverainement bizarre aux yeux d'un Anglois. L'homme qui la porte est en habit noir , avec une veste brodée en or ; puis il a sous le bras un petit morceau de toile noire , lequel figure un chapeau écrasé. S'il pleut , il oppose à la pluie ce chiffon triangulaire & en fait un abri à sa perruque poudrée. Un large ruisseau , enflé par les gouttieres , se présente ; un décrotteur fait sortir d'une longue allée un pont à roulettes ; l'homme en perruque passe sur ce pont chancelant , glisse , trébuche , se relève tout mouillé , se sauve , & le décrotteur court après lui , réclamant encore trois deniers pour le passage.

Ce pont mobile est enlevé chaque fois qu'il passe une voiture. Malheur à celui qui le fran-

chit d'un pas lent ! On l'entraîne lui & le pont ,
& il est fort heureux quand les pieds des che-
vaux n'ont fait que l'arroser des jambes à la
tête. 1

Celui qui passe sur ce pont a l'air de danser
sur la corde , tant il est obligé de se tenir
en équilibre. Il échoue quelquefois sur l'arc-
boutant qui est un pavé irrégulier. S'il est
habile & heureux , il en est quitte pour faire
un grand faut & retomber sur un parasol
voisin , qu'il creve au risque de se crever lui-
même un œil.

On s'arrête malgré soi , on se met aux
fenêtres lorsqu'on apperçoit arriver de loia
des cheveux longs & des frifures éventées.
Comment franchiront-ils la redoutable plan-
che ? C'est presque le pont aigu dont parle
Milton. La lutte de deux parasols inhabiles
à ne pas se croiser comme il faut , survient
quelquefois au milieu de la planche : alors les
deux champions s'embrassent dans leur élan ,
tournent sur le talon & s'envoient récipro-
quement aux deux bouts opposés. Le maître

du pont tend les deux mains pour attraper son *liard*, il crie après celui qui le fraude & veut l'obliger à repasser. Pendant ce tems il perd quatre à cinq péages, & vu la foule, il n'est plus maître de sa planche ; il crée sur-le-champ un commis, mais qui bientôt est obligé comme lui de prendre ce qu'on lui jette.

Vous aurez ce spectacle pendant deux heures entieres au carrefour de la rue Ticquetonne, la premiere fois qu'une averse aura fait enfler le ruisseau qui n'a là ni pente ni cours.

CHAPITRE CCCII.

Coëffure des Enfans.

ENFIN, l'on ne défigure plus la tête des enfans en les faupoudrant à blanc comme on faisoit autrefois. La nature ayant assorti une couleur de cheveux au ton de la peau, on a senti qu'il ne falloit pas la gêter dans le premier âge de la vie. On ne voit plus sur les

têtes enfantines ces rouleaux, ces boucles, ce plâtrage que nos yeux fasciés par l'usage ont trop enduré.

Qu'y avoit-il de plus ridiculement bizarre qu'un enfant de sept ans, tel qu'on l'habilloit il y a trente ans? On le poudroit à blanc, on lui mettoit une bourse, un habit à panier, de grandes manchettes, le chapeau sous le bras & l'épée au côté. Le petit *monfieur* ou *monseigneur* se tenoit déjà bien droit, faisoit une révérence grave & étoit très-maigre. Il n'avoit ni poings, ni bras, ni jambes; mais il favoit s'asseoir & danser le menuet. Un petit monseigneur de cette espece transporté en Angleterre, introduit près du fils d'un lord de son âge, les cheveux blonds & flottans à l'aventure, la chair blanche & ferme, la tête nue, le corps souple & robuste, que paroiffoit-il? que devenoit-il? Le petit monseigneur sembloit tout noir; mais en revanche il étoit tout galonné. Il se tuoit à faire à l'autre de profondes révérences dont l'Anglois rioit; & quand, selon l'usage

françois , le petit monseigneur vouloit lui donner l'accolade , l'autre se retiroit en faisant une gambade. Non , non , disoit-il à son pere , ce n'est pas là un enfant ; on m'attrape ; ce n'est qu'un finge.

On a coëffé les enfans convenablement à leur âge : point de poudre , les cheveux en rond , bien propres & bien taillés. L'enfance a repris le caractere simple de son âge aimable.

C H A P I T R E C C C C I I I .

Etiquette des Deuils.

ON fait à point nommé le tems précis qu'il faut s'affliger pour la perte de pere & mere, grand-pere & grand'mere, mari & femme, frere & sœur. Non-seulement le terme est calculé, mais encore l'expression graduée de la douleur ; toutes les nuances sont prévues & gravées, c'est-à-dire, imprimées. Le deuil a trois tems à peu près égaux. On fait quand

les femmes peuvent ou ne peuvent pas porter les diamans ; quand les hommes peuvent porter l'épée & les boucles d'argent , ou avoir les fouliers & les boucles bronzés. La douleur décroît avec la couleur de l'habit : manchettes de batistes , bas de laine , habit de soie , manchettes brodées , garnies d'effilé , larmes plus ou moins abondantes ! Jusqu'aux carrosses ont des harnois noirs pendant les premiers mois , & puis se blanchissent pendant les six dernières semaines. Le deuil tant des hommes que des chevaux s'éclaircit dans une marche progressive , & qui a ses loix.

Une femme est si affligée de la mort de son mari qu'elle en porte le deuil pendant un an & six semaines. Cette veuve désolée ne peut paroître à la cour qu'au bout des six premiers mois. Elle se prive aussi du plaisir de se regarder au miroir , & les glaces de son appartement gris sont cachées. Mais qu'elle sera belle lorsqu'elle sera sortie des ombres du grand deuil ! Quel ajustement pour elle quand elle portera la coëffure & les manches de

gaze brochée, les agrémens ou tout noirs ou tout blancs à son choix !

Les maris toujours ingrats ne portent le deuil de leur femme que fix mois ; encore quittent - ils les *grandes pleureuses* après les trois premières semaines , & ils peuvent paroître à la cour dès les premiers jours de leur deuil , parce que fans doute le métier de courtifan ne doit jamais s'interrompre.

On porte le deuil de pere & mere fix mois , de grand-pere & grand'mere quatre mois & demi , de frere & sœur deux mois , d'oncle & tante trois semaines , de cousin-germain quinze jours , d'oncle à la mode de Bretagne , onze jours , de cousin issu de germain huit jours.

Confidérez bien cette échelle : avec quel art elle est graduée ! C'est le thermometre de l'affliction. Vous savez d'avance combien dureront les heures de tristesse.

Les regles sont fixes & invariables ; elles n'admettent d'exception que lorsqu'on hérite : Alors le deuil d'un frere , qui n'étoit que de

deux mois, s'alonge jusqu'à six mois; & c'est ainsi que l'on remercie le défunt de sa succession.

Il y a un livre qui vous apprendra quand vous pourrez mettre les pierres noires ou les diamans, prendre les bonnets d'étamine noire ou le fichu de gaze. Il vous dira ensuite de quelle manière on coupe un deuil dont les jours sont impairs. Vous apprendrez dans ce livre utile, que la plus forte moitié se porte en noir, & que si le deuil par exemple est de quinze jours, on prend le noir huit jours & le blanc les sept jours suivans.

On porte à Paris le deuil pour ses parens, pour les monarques, princes & princesses de l'Europe; on n'y porte pas le deuil d'un ami.

Vous voulez vous attrister à la mort d'un souverain; les papiers publics vous disent que le deuil est suspendu, & que vous ne pourrez légitimement revêtir les livrées de douleur que dans trois semaines, attendu un bal couleur de rose qui rejette à cette époque le crêpe, les barbes plattes, la coëffe pen-

dante. Mais le jour indiqué par la feuille hebdomadaire, tout le monde est en noir, & une multitude de gens qui n'ont point d'autres habits sont alors très-satisfaits.

Lorsque toute la cour est en noir, le roi seul est en violet.

Quand un homme distraît ou non averti se trouve en couleur au spectacle un premier jour de deuil, il devient blême, honteux, jetant les yeux sur lui-même; chacun le regarde, & il se fauve pour aller faire une nouvelle toilette. Que lui arriveroit-il donc s'il se présentoit ainsi dans un cercle?

C'est une dépense dans les grosses maisons qu'un deuil; il faut tout teindre en noir, habiller les enfans, les domestiques, draper les voitures. Les femmes de condition surprises mettent leurs diamans en gage jusqu'au *petit deuil*; alors la succession est ouverte, & l'on a honoré le mort avec son argent.

Dès qu'on est héritier on prend le deuil du décédé; il est réputé votre proche parent si-tôt qu'il vous a laissé un legs.

Il est triste de penser que toute l'Europe prendroit un habit noir en l'honneur d'un Tibere , d'un Caligula , dont néanmoins on détesteroit la mémoire si de tels monstres reparoïssent assis sur des trônes. Le deuil tient son rang parmi les extravagances humaines. Les mêmes emblèmes de la douleur publique sont pour le scélérat & pour l'homme de bien.

On fait porter le deuil aux lettres qu'on met à la poste ; la cire noire est employée ; & si par mégarde on a cacheté en rouge , on défait l'enveloppe pour en refaire une autre.

C H A P I T R E C C C C I V .

Lettres aux Ministres.

PLUSIEURS personnes ignorent sans doute , que dans les lettres que l'on écrit aux ministres , il est illicite de mettre sur l'écriture du sable fin ou de la poudre de métal ; il faut employer de la poudre de bois. Beau-

coup de lettres sont restées sans réponse ,
uniquement parce qu'elles étoient imprégnées
d'une poudre métallique.

C H A P I T R E C C C C V .

College des Quatre Nations.

LE plus beau , le plus riche , le plus fré-
quenté des colleges de l'université de Paris ,
& en même tems le plus pauvre en profes-
seurs habiles & en écoliers instruits.

On l'appelle ainsi parce que dans l'origine
il fut destiné à élever gratuitement , au nom-
bre de soixante , (1) les enfans des gentils-
hommes pauvres de quatre provinces protes-
tantes , conquises par les armes de Louis XIV.

On osa compter assez peu sur l'honneur
de ces quatre provinces , pour croire que les

(1) Sous le spécieux prétexte de la dureté des
tems , on réduisit à trente les pensionnaires du
college.

peres indigens brigueroient une place pour leurs fils dans une maison où l'on devoit élever les enfans au fein d'une autre religion que celle de leurs peres.

Cet établissement est dû aux remords un peu tardifs du cardinal Mazarin expirant. Il pensa pouvoir racheter les brigandages de son ministere , en fondant une école publique où l'on enseigneroit à une génération nouvelle à respecter & bénir son nom , si mal famé parmi ses contemporains.

L'intention du fondateur étoit d'en faire un gymnase complet. Il devoit y avoir un manege & des salles d'escrimes ; & c'est en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu & exécuté. Le manege devoit occuper l'une de ces deux ailes que les bourgeois de Paris , & sur-tout les gens à voitures, regardent de mauvais œil , parce qu'elles resserrent & obstruent la voie publique.

On a supprimé les accessoires , & l'on n'a conservé que la bibliotheque , formée en

partie de celle même du cardinal , rassemblée à grands frais & avec beaucoup de soins par le savant *Gabriel Naudé* , bibliothécaire de son éminence.

L'église est d'une architecture recommandable par sa noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux personnages de ce college fussent choisis dans la maison & société de Sorbonne.

Le premier se qualifie de grand-maître du college : *Summus moderator*. C'est ainsi qu'Homere appelloit Jupiter : *Summus moderator Olympi*. Cette circonstance a peut-être donné lieu à ce vers de Voltaire , qui rendit si fameux l'un des grands-maîtres de ce college :

Craignez Dieu , la Sorbonne & le grand Riballier.

Pour l'ordinaire on ne parvient à ce grade suprême qu'après avoir géré l'emploi de procureur de la maison.

C'est une retraite honorifique & où l'on digere en paix.

Il y a un sous-principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, semblable aux chiens de bergers, son emploi est de contenir la gent scholastique dans une grande cour, jusqu'au moment de l'ouverture des classes. Il a droit de moyenne & basse justice.

La chaire de mathématiques est la plus considérée & la mieux remplie. Elle fut moins fouillée de pédans que les autres. Le célèbre astronome *La Caille* la remplit long-tems, avec un zele qui n'eut de bornes que celles de sa vie. Il mourut en sortant de donner leçon.

Les deux plus hautes classes sont celles de logique & de physique, sous la dénomination générique de *philosophie*. Les grimauds plus âgés qui la fréquentent, & qui sont pour la plupart des séminaristes de Saint-Sulpice, se donnent assez ridiculement le nom de *messieurs les philosophes*.

La classe appelée *rhétorica* a deux régens à elle seule, qui tour-à-tour se chargent de faire des poètes & des orateurs. C'est là qu'on

fabrique deux fois par jour , à coups de *gradus ad Parnassum* & de *Boudot* , des harangues & des vers soi-disant latins. Ces deux régens , mais eux seuls , ont droit au rectorat , & peuvent prétendre à se faire *monseigneuriser* au moins pendant trois mois.

On a vu de ces pédans , à qui la tête avoit tourné , se croire capables de l'éducation d'un Dauphin , parce qu'ils avoient revêtu la ceinture violette. Il n'y a point d'orgueil comparable à celui d'un cuistre de college , parvenu avec le tems à cette dignité. Quand il se promene quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu'il préside , il se croit à la tête des sciences humaines. Le premier coup-d'œil qu'on jette sur cet individu violet , gonflé de pédagogie , est de dérision , le second est de pitié.

On a vu aussi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papiers , qui passaient tout le tems de la classe à corriger les épreuves de l'*Année littéraire* , qu'ils composoient à tant la feuille. Ils levoient la fêrule sur les

écrivains les plus célèbres, aussi effrontément que sur les doigts de leurs écoliers.

Les autres régens des classes inférieures font à l'avenant, c'est-à-dire, plus plats & plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu françoise de *professeurs d'humanités*; mais assurément ils ne le font pas d'urbanité.

On peut reprocher à ces régens une cruauté gratuite, & que l'université devoit leur interdire. Ce n'est plus un châtiment, c'est un supplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans, qui se traîne au pied de la chaire en sanglotant, que deux correcteurs saisissent & frappent de verges jusqu'au sang. Souvent le professeur d'*humanités* exige que l'innocent martyr compte lui-même les coups qu'on lui donne. Ce n'est point une exagération: plusieurs enfans de ma connoissance ont été déchirés à la lettre sous les ordres de ces pédans barbares, que les parens devoient punir de leur lâche attentat; & comment concèdent-ils cette portion de leur

leur autorité à un cuisse qui le plus souvent n'est pas fait pour être admis dans leurs maisons ?

C'est à ce college qu'il est arrivé à ce sujet une scene tragique. Un grand écolier de rhétorique qu'on vouloit soumettre à cette peine honteuse, mit en déroute régens & correcteurs. On appella un robuste Auvergnat, malheureux porteur d'eau. L'écolier, armé d'un double canif, le menaça long-tems, & enfin le perça d'un coup mortel. N'auroit-on pas dû faire le procès au vil latiniste ; qui porta ce jeune homme à se rendre coupable d'un homicide à l'entrée de sa carrière ? Eh ! ces pédans oseront toucher à Homere, à Virgile, à Tacite ? Est-ce ainsi qu'Orphée humanisa les sauvages de la Thrace ? Quoi ! frapper du châtiment des esclaves une jeunesse innocente qui se destine à la culture des belles-lettres ! Et l'individu violet qui fait tant de mandemens, ne devrait-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l'instruction de l'université ?

La bibliothèque Mazarine est dans ce collège. Tous les livres philosophiques en sont proscrits. On donne à lire Lucrece tant qu'on veut ; on prête volontiers Rabelais ; mais qui demanderoit l'Emile de Rousseau , ou les œuvres de Boulanger , seroit fort mal reçu par le bibliothécaire , docteur de Sorbonne.

La bibliothèque composée de près de soixante mille volumes , en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n'y a que quelques années qu'on y a fait entrer Racine & Corneille. Mais les amateurs de Jansénius , Quesnel & Molina y trouvent tout ce qui a été imprimé sur ces trois écrivains.

Quand Franklin vint visiter cette bibliothèque , on ne put lui montrer ses œuvres.

Cette bibliothèque a trois mois & demi de vacances , & n'ouvre précisément ses portes qu'au moment où la saison devenue rigoureuse , rend l'étude impraticable dans un bâtiment immense où le feu est interdit. Et voilà comme on est venu à bout de rendre

Illustres la seule bonne œuvre que le cardinal Mazarin ait faite en sa vie.

Souvent quelques écoliers s'échappent de leurs classes, laissent là Tite-Live & Térrence, pour venir lire Montaigne ou Molière. Qu'ils sont tristes quand le terrible inspecteur de la cour les a reconnu ! Il les arrache à tous les livres modernes & les renvoie impitoyablement écouter les sottises de leur régent.

On fait en tout genre de singulieres demandes aux adjoints d'une bibliothèque publique. L'un dit : *donnez-moi un livre qui enseigne à faire de l'or* ; un autre : *prêtez-moi le volume le plus amusant des œuvres de saint Augustin* ; un homme en cheveux blancs demande à emprunter *l'Art d'aimer d'Ovide* ; un soldat pose son sabre & veut qu'on lui prête *l'histoire de toutes les batailles*. Le public fait des titres de livres auxquels les écrivains les plus bizarres n'ont jamais songé.

D'affidus compilateurs sont là, copiant incessamment une multitude d'ouvrages vuides

de sens : on ne fait ce qu'ils cherchent ; on diroit qu'ils ont horreur du papier blanc & qu'ils ne veulent que le noircir.

CHAPITRE CCCCVI.

A la royale.

EXPRESSION vulgaire & fréquemment employée. Bœuf à la *royale*, gâteaux à la *royale*, décrotteur à la *royale*; le rôtiſſeur met ce mot en lettres d'or à la porte de ſa boutique ; le charcutier vend des jambons, des fauciſſons à la *royale*, on ne voit que des fleurs de lys qui couronnent les *pou-lardes*, les *gands*, les *bottes & bottines*, & le vendeur de tiſanne crie à la *royale*.

Dernièrement un charlatan amena à la foire Saint-Germain quelques animaux d'Afrique : il mit ſur toutes ſes affiches *ménagerie royale*.

¶ Ainſi à la *royale* veut dire au figuré *bon, excellent, excellentiſſime*, parce que le petit

peuple ne suppose pas que le médiocre, en quelque genre que ce soit, puisse avoir la témérité d'approcher de la cour.

L'homme en place, du moins pendant les trois premiers mois de son administration, est réputé *excellent*; & pourquoi? parce que le pâtissier du roi est le plus *excellent* des pâtissiers. Et comment imaginer que tout ce qui environne le roi, depuis les idées politiques jusqu'aux tartelettes sucrées, ne soit pas à la royale?

Si un charlatan montre un rat, il dit aux Parisiens assemblés: *le roi l'a voulu voir*. Le Parisien alors trouve que ce rat a quelque chose de remarquable. Enfin à *la royale* me paroît devoir exprimer pour les générations futures le véritable caractère du peuple qui boit l'eau de la Seine.



CHAPITRE CCCCVII.

Poste Royale.

IL faut qu'elle soit plus longue & plus fatigante qu'une poste vulgaire, car vous payez le double ; mais vous ne devez pas regarder à cela quand vous avez l'honneur d'approcher de la capitale où le roi est toujours censé faire sa résidence. *Compiègne*, *Fontainebleau*, deviennent *postes royales* quand Sa Majesté y réside.

Fournir des chevaux aux voyageurs est un *privilege exclusif*. Ce privilege vous fait payer des chevaux que vous n'employez pas ; puis il rend la lieue arbitraire & les postillons exigeans. Si l'on comptoit par *mille*, la mesure seroit inaltérable, & c'est ce que le *privilege exclusif* ne veut pas.

L'intendant des ponts & chaussées vous transporte une route qui lui déplaît à quelques lieues de là ; elle se fait comme par en-

chantement. vous ne manquez pas de routes larges & spacieuses aux environs de la capitale ; vous en avez à choisir ; il faut au moins qu'il vous en coûte pour le terrain enlevé à l'agriculture & pour le pavé que vos roues vont broyer, vous qui n'avez pas été assujetti aux corvées.

Doubler les frais de poste à l'entrée de la capitale, n'est-ce pas vous avertir que vous y dépenserez en tout genre une fois plus que vous ne feriez ailleurs ? L'avis est clair, je crois ; en profitera qui saura l'entendre.

Le gouvernement s'est réservé le droit & le pouvoir d'interrompre à volonté le départ & la course de tous les étrangers & nationaux.

Malgré la facilité que procurent les chevaux de poste, tous ceux qui jouissent d'une certaine fortune voyagent peu ; ils demeureront toujours de préférence au centre de la capitale, & la France leur sera presque inconnue. Ils se logeront à Passy, à Auteuil, ou le long des bords de la Seine & de la Marne.

Un riche a-t-il jamais eu l'idée de se rendre l'hiver dans la Provence, ou sous le beau ciel de Montauban; de parcourir l'été les bois de l'Alsace, de visiter au printems les bords du lac de Geneve?

Les riches ne savent point jouir des inestimables avantages de la chaise de poste. C'est le pauvre qui la voit passer avec envie; c'est le pauvre qui l'emploie le plus souvent. Tous ceux qui voyagent ont malheureusement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de 40000 livres de rente. Il a visité tour-à-tour les belles villes de ce superbe royaume, & tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire.



C H A P I T R E C C C C V I I I .

Combien cela peut-il valoir par an ?

QUESTION perpétuelle que l'on fait sur les charges, sur les emplois, sur les places, sur les rangs de toute espèce. On dira bientôt *combien vaut la royauté ?* (1)

Quand un évêque passe à un archevêché, toute la remarque qu'inspire ce changement, c'est de dire *il gagne à cela deux cents mille livres de rente*. On demande encore *combien*

(1) Mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, combien rapporte-t-elle intrinséquement ? De combien sont les revenus réels du roi de France, considéré d'abord comme homme, ensuite comme roi ? Un jour j'ai beaucoup étonné mon cordonnier en lui assurant que les revenus annuels du roi de France passaient *quatre cents vingt millions*. Sa forme lui tomba des mains, & se relevant, il me dit avec un visage à peindre : *bon Dieu ! & combien paie-t-il ses souliers ?*

valent par an les jetons de l'académie ?

Cette question est moderne ; autrefois elle étoit cachée , timide & honteuse dans le cœur de l'homme. Aujourd'hui elle se fait publiquement , & le commentaire dit intelligiblement : cette dignité ne seroit rien sans l'or qui l'accompagne. *Virtus post nummos.*

CHAPITRE CCCCIX.

Attitude des Parisiennes.

LA foiblesse sied à une femme , elle le fait : elle sent qu'elle intéressera davantage en paroissant un être délicat. Voilà pourquoi nos femmes , quoique bien portantes , apprennent à marcher nonchalamment , à grassoyer , à faire la malade , à se plaindre de leurs nerfs. La nature leur inspire l'art de paroître éloignées du sentiment de la force. Et pourquoi la rougeur plaît-elle ? C'est qu'elle paroît l'aveu tacite de quelqu'imperfection , d'un défaut de force & de courage , & qu'elle

flatte l'amour-propre de celui qui est témoin de cette modestie. Une belle femme est toujours touchante ; mais dans l'infortune & noyée dans les larmes , elle excite un intérêt qui va jusqu'à fléchir l'avare & désarmer le tyran. Pourquoi ? C'est que la foiblesse est à son dernier période , & l'on n'a alors que le parti d'être généreux.

Nos femmes ont voulu du tems de *Tronchin* se donner quelqu'exercice , monter à cheval. Un seul accident a suffi pour les replonger dans leur état favori , l'inaction. Mais c'est au bal qu'elles reprennent des forces presque incroyables ; là elles sont des héroïnes , ainsi qu'aux tables de jeu , où elles veillent tandis que les hommes tombent de lassitude & demandent quartier.



C H A P I T R E C C C C X .

Académie des Sciences

SA N S les sciences l'homme feroit au-dessous de la brute ; sans la minéralogie , l'art de la culture n'existeroit pas. L'homme sur le globe entier ne seroit que ce que sont les peuplades errantes de l'Amérique , qui dévoient la chair humaine , soit rôtie avec de grandes broches de bois , soit bouillie dans des marmites. Ainsi la justice , la gratitude & la miséricorde dépendent d'avoir su trouver le morceau de fer qui compose la charrue , la serpe & la faucille.

La paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes sont intimement liées à la découverte des sciences. Ce n'est que par eux qu'ils deviendront forts , puissans , heureux ; ou les tenebres totales de la barbarie , ou le jour éclatant de la lumière la plus épurée , point de milieu , le mélange douteux seroit la situation la plus funeste.

Dès qu'un peuple est arrivé au point d'avoir goûté les sciences & les arts, il faut qu'il les pousse au plus haut degré de perfection, s'il ne veut pas augmenter ses maux. Éloignés une fois de la simplicité primitive de la nature, (état indigent par lui-même) les hommes réunis en grandes sociétés, ont besoin d'une police profonde, parce que leurs intérêts étant embrouillés, il faut de l'art pour les concilier & les rendre respectivement utiles. La philosophie devient très - nécessaire pour donner à l'édifice social une base solide, & l'orner de tous les agrémens possibles: il faut parer à une foule incroyable de causes destructives; & c'est au génie doué d'une activité bienfaisante à veiller pour saisir d'un coup-d'œil les maux & les remèdes. La législation perfectionnée rend à l'homme sa liberté primitive, & le fait jouir de mille avantages nouveaux. Que de besoins l'homme a à satisfaire! ils effraient au premier coup-d'œil: mais le concours des bras & des lumières, le commerce réciproque des travaux & des ser-

vices au milieu d'une constitution qui paroît compliquée, établissent l'ordre, l'harmonie. Ces besoins si multipliés se trouvent satisfaits comme par enchantement; de maniere que les maux inévitables dont la nature a chargé l'homme, sont même adoucis & quelquefois métamorphosés en plaisirs. Ainsi, grace à sa perfectibilité, l'homme par des gradations insensibles peut parvenir à rendre l'état social plus doux & plus desirable que l'état primitif de la nature même, de quelques couleurs véritables ou romanesques qu'on le pare & qu'on l'environne.

Les sciences ne sont rien lorsqu'elles sont séparées; ce n'est que par leur rapprochement qu'elles se prêtent un appui mutuel & solide. Le spectacle de l'univers passe devant certains yeux inattentifs & vulgaires. Toutes les idées allant au dépôt où se prépare chaque découverte, fermentent dans un mouvement insensible, & les lumieres nationales ne peuvent briller qu'à l'aide du tribut des connoissances particulieres; elles se fondent, se mê-

lent & produisent alors cette clarté qui distingue les empires & les siècles. Il ne faut donc point prendre les bornes de notre entendement & la briéveté de notre vie, pour une conséquence juste de l'impossibilité qu'il y auroit à lier ensemble les arts & les sciences.

L'esprit d'un seul s'épuise & non l'esprit humain, a dit un poëte, & ce vers sensé mérite d'être connu. Il faut parcourir, à ce qu'il paroît d'abord, la surface des sciences, avant d'en approfondir une seule: car jamais on n'en possédera une, même imparfaitement; jamais on ne pourra tirer quelques fruits de ces connoissances, si l'on s'est borné à un seul point. C'est de l'étendue du coup-d'œil que jaillit la force pénétrante de la pensée. La morale est fondée sur la physique; la physique dépend des mathématiques; tout est soumis à la métaphysique, & tout doit se diriger vers la politique, c'est-à-dire, la perfection de la société.

Cependant l'espece entiere ne fait pas ce que fait tel individu à l'œil d'aigle; le tems

seul lui manque. Que ne feroit pas l'homme avec le tems, & jusqu'où n'éleveroit-il pas ses travaux? Pourquoi ne peut-on pas enter un homme sur un autre homme, comme on ente un jeune rejetton sur un arbre déjà vieux? Figurez-vous Bacon, Descartes, Newton, Galilée, ayant quelques milliers d'années à vivre & à penser. Ils travailleroient avec la nature & surprendroient à la longue tous ses secrets. Mais à peine élève-t-on quelque édifice, que la main de l'architecte se glace, & que son plan descend avec lui dans la tombe. Les générations se succèdent, les travaux se recommencent: mais, semblables aux toiles d'araignées, le réseau fragile est percé lorsqu'à peine il s'étend.

L'académie des sciences mérite notre respect & nos hommages, en ce qu'elle réunit les découvertes, empêche la rupture du réseau, s'appuie constamment sur une base solide, & c'est la seule académie en France dont on puisse prononcer le nom chez l'étranger.

Elle a un grand avantage sur les autres sociétés

sociétés connues ; il consiste à regarder les sciences comme étant encore au berceau ; à se rendre très-attentifs à lier les observations, à rejeter les systèmes, pour ne s'attacher qu'aux faits avoués dans la physique expérimentale.

Mais il n'y a qu'un monarque libéral qui puisse donner aux arts & aux sciences cette liaison & cette correspondance intimes & nécessaires. Quels que soient la fortune d'un particulier, ses lumières & ses soins, il ne parviendra jamais à rassembler tous les matériaux, à réunir toutes les expériences, à fondre tant d'esprits différens dans un seul & même but.

L'académie, attendant des jours plus favorables, se préserve de l'esprit de système & n'en admet aucun, parce qu'un système reçu devient une opinion despotique, qui tyrannise tous ceux qui viennent ensuite, & c'est une plaie faite au génie observateur.

Pourquoi les autres sociétés ne se pénètrent-elles pas de l'esprit vraiment philosophique, qui anime & dirige les observations, les tra-

vaux & les prononcés de l'académie des sciences ?

CHAPITRE CCCCXI.

Prôneurs de l'antiquité.

ILS n'ont pas toujours la conscience de leur admiration. Ils sont plutôt chagrins contre leur siècle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon, & on les exalte outre mesure ; mais il faut trouver à redire à ce qui se fait de notre tems. La pédanterie a un enthousiasme ridicule ; c'est quelquefois un ton. Les gens de lettres avancés en âge & non philosophes, sont les hommes qui nourrissent les préjugés les plus bizarres, & qui s'opposent le plus au progrès des arts. D'ailleurs on oppose une masse de vingt siècles à un siècle unique ; des orateurs publics, montés dans la tribune aux harangues, à des avocats plaidans à la barre de la cour pour quelques écus ; des hommes libres

dans une république , aux sujets d'un monarque ; des langues hardies , poétiques , audacieuses , à une langue que l'académie françoise a malheureusement fixée dans sa premiere enfance ; & malgré ces obstacles , ces entraves , ces chaînes de toute espece (je ne parlerai pas du siecle de Louis XIV , où les auteurs étoient encouragés , protégés , pensionnés) , je dirai que la fin seule du regne de Louis XV , dans l'espace de trente années , a produit des écrivains éclairés , sensibles , éloquens , vraiment patriotes , qui ont droit d'être comparés aux anciens : vérité qui ne fera sentie que lorsque les haines , l'esprit de parti & l'orgueil des hommes contemporains seront ensevelis avec eux ; alors la justice & l'impartialité prononceront.

On ne fauroit donc trop combattre la manie de ces hommes aveugles ou jaloux , qui ont pris à tâche dans tous les siecles , de louer prodigieusement les morts ; le tout pour contester aux vivans leurs succès , sans songer que ceux-ci deviendront anciens à leur tour.

Les mêmes talens ne peuvent précisément se reproduire , parce que quand la nature forme une tête , elle lui donne une empreinte particulière , & le cachet alors est à jamais brisé. Mais il y a des équivalens ; & si tel homme ne fait pas ce qu'a fait tel autre , il peut faire quelque chose qui dans un genre différent en approche en bonté. Si l'homme né , pour peser respectivement le mérite des ouvrages existoit , peut-être que dans sa balance il trouveroit une égalité qu'on ne soupçonne pas ; car les noms en imposent toujours plus que les choses.

Nous n'avons plus ; si l'on veut , des Corneille , des Racine , des Boileau , des Nicole , des Bossuet , &c. Mais il y a aujourd'hui des gens de lettres non moins éloquens & plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes , conséquemment plus respectables par l'usage qu'ils font de leurs talens. Ils ont toujours devant les yeux la patrie & l'humanité , & leur offrent toutes leurs pensées ; ils dissipent autant qu'il leur est possible les erreurs plus

funestes encore dans des tems de lumieres que dans des tems absolument barbares. Ce font eux qui ont développé tous ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'espérer une plus grande félicité ; & soit qu'ils écrivent l'histoire , soit qu'ils traitent la morale , ils font servir les événemens passés à la situation actuelle des choses.

CHAPITRE CCCCXII.

Académie royale de Chirurgie.

L O U I S XV accordoit une protection particulière à la chirurgie ; il s'y intéressoit beaucoup , en parloit fréquemment ; il a fini par lui élever un monument public qui frappe l'œil par son architecture , & personne n'a été tenté de lui reprocher cette décoration extérieure.

Cet art a fait des progrès étonnans & qu'on admire avec raison. Il est moins incertain que la médecine. On ne sauroit refuser des applau-

différens à la dextérité & aux succès de tant de mains habiles.

Mais il est nécessaire aux chirurgiens d'être sensibles ; ils ont besoin d'une vertu pratique bien importante , du respect profond que l'on doit à tout être souffrant ; celui qui connoît la douleur peut-il repousser la pitié ? Eh ! qui ne l'a pas connue la douleur ? qui n'est pas exposé cent fois le jour à ses nouvelles atteintes ? Le chirurgien doit donc adoucir des tourmens qu'il peut éprouver lui-même le lendemain. Il doit avoir cette humanité vigilante qu'il réclamerait dans l'accès de la souffrance. Qu'importe un art salutaire s'il a l'aspect du supplice ; si le fer qui doit guérir étincelle dans la main d'un homme qui, par un sang-froid détestable , se rapproche d'un bourreau ! La sensibilité est donc aussi nécessaire que l'adresse. Il faut voiler aux yeux de la victime l'instrument qu'elle redoute ; il faut lui porter des paroles douces & calmantes. Les angoisses & les terreurs de l'ame sont bien plus cruelles que la douleur physi-

que. Ce n'est ~~donc pas assez~~ que la main du chirurgien sache opérer, il faut que son œil sache fortifier, consoler, encourager; il faut que son cœur soit éloquent; & s'il est vraiment sensible, il saura par quel charme on trompe l'infortuné, & comment on diminue pour lui les instans & l'horreur du sacrifice.

O qu'il est respectable l'homme qui réunit le courage & l'humanité, qui joint à une main, à la fois sûre & compatissante, une voix qui fait tempérer la dureté de l'action! Il arrache les racines du mal presque à l'insu de la victime, & c'est au moment du salut qu'il mêle ses larmes aux siennes. Qu'il est différent de ces barbares qui, courbés sur des êtres vivans, croient tenir encore le scalpel insensible de l'anatomie, le promener sur des cadavres, & dont l'indifférence est encore plus horrible que les couteaux tranchans qui déchirent & mutilent!

Mais pour que le chirurgien parvienne à soulager doublement ses semblables, par quelles épreuves longues & multipliées faut-il

qu'il passe. Et qui osera ensuite être ingrat envers des hommes qui, pour apprendre l'art de guérir, ont vaincu tant d'obstacles, quand on aura réfléchi sur tout ce qu'il leur en a coûté pour y parvenir ?

Dompter l'horreur secrète & la contagion qu'exhalent ces objets putrides, dérobés aux tombeaux ; avoir la bouche & les yeux incessamment fixés sur les débris de l'homme ; les interroger avec une patience courageuse ; maîtriser l'aversion des sens, tous révoltés à la fois & placer dans sa mémoire une langue presque infinie, qui n'offre d'abord que des principes arides & ne réveille que des idées tristes ; passer de là dans ces réceptacles des misères humaines, où les vivans sont plus hideux que les morts, où le germe du trépas infecte l'air, où le moindre contact devient dangereux ; braver l'exhalaison de ces corps languissans, & avoir à combattre l'abattement du moribond & sa propre défaillance ; porter la main, & sans frémir, dans des plaies effroyables ; suivre attenti-

vement de ~~voilà l'ouvrage infect~~ de la corruption ; commander à son visage au milieu de ces scènes d'horreurs, & savoir encore méditer quand tout lasse, fatigue, rebute & décourage : voilà les forces presque surnaturelles qui doivent appartenir au chirurgien.

Est-ce l'argent ? seroit-ce même la gloire qui pourroit acquitter de tels travaux ? Non : il n'y a que la conscience, que la satisfaction pure & intime d'avoir servi l'humanité ; récompense peu familière à la multitude, mais qui a un charme doux & profond pour qui fait la goûter. On a vu des hommes qui, toujours empressés, toujours compatissans, toujours infatigables, cherchoient les maux qu'ils pouvoient soulager, comme d'autres cherchent les plaisirs & les fêtes.

Dévoués à leurs semblables, ces hommes rares ne vivoient que pour leur art. Ils s'étudioient chaque jour à rendre leur main plus prompte, plus souple, plus légère ; à ravir un quart de minute à une opération

cruelle à faire disparaître un appareil effrayant. Leur tendre sollicitude s'occupoit de l'instrument le plus ou moins courbé, d'une toile plus ou moins fine, d'une position plus ou moins douloureuse. Ils consultoient avec la plus grande prévoyance ; ils interrogeoient la sensibilité du malheureux, & la pitié sainte qui les dirigeoit, leur inspiroit ces paroles insinuant, qui commandoient l'amour & la confiance. Et où alloient-ils chercher ces malheureuses victimes de la douleur ? Sous les toits entr'ouverts qu'habite l'indigence ; & après s'être armés du fer fatal, on voyoit l'or s'échapper de la même main qui avoit foulagé & guéri.

C'est sous un tel rapport sans doute qu'il est glorieux à l'homme de pouvoir dire : de tels hommes sont mes semblables & mes frères !

On ne veut croire à la vertu que lorsqu'elle attend & envisage des récompenses. Hommes froids & stériles ! apprenez qu'il en est des récompenses pour ces héros de l'humanité. Leur orgueil, (puisqu'on donne ce nom à la

vertu) leur orgueil si l'on veut, fera satisfait ; ils pourront dire : tel homme languissoit sur un lit de douleur, & nous lui avons dit, *leve toi & marche* ; ce pere de famille alloit laisser une veuve & des orphelins ; nous avons raffermi sa maison ébranlée, nous avons sauvé du désespoir sa femme & ses jeunes enfans. Sans doute ils ressentent ce plaisir délicat & inconnu, dont nous avons parlé ; ce plaisir qui suit l'accomplissement du bien qui étoit en notre pouvoir. Ils en jouissent dans la retraite, dans la solitude ; il fait le repos consolateur de leur vie ; & quand leur tête sera couronnée de cheveux blancs, ils pourront se dire à eux-mêmes : c'est par des bienfaits continus que nous avons marqué notre courte existence parmi nos semblables.

Le chirurgien doit supporter une épreuve plus accablante encore que toutes les fonctions les plus pénibles, celle de l'ingratitude. Dès que l'homme renaît du tombeau & sent la santé circuler de nouveau dans ses veines, il

n'existe plus dans le passé, c'est un rêve qui s'efface. La tombe s'est fermée sous ses pas, il ne croit plus qu'elle ait été ouverte. Échappé au péril, il méconnoît la main qui l'a sauvé du précipice ; il oublie son bienfaiteur, & souvent plus ses soins ont été longs & considérables, plus il s'efforce d'écartier ce poids de reconnoissance, & d'effacer de sa mémoire l'importance du service.

C'est alors que le grand homme a besoin de tout son courage ; & lorsqu'un accident imprévu vient frapper ce même homme, qu'il voit en frissonnant le glaive de la mort étinceler une seconde fois sur sa tête, que rempli de terreur & abhorrant sa destruction, il dompte la honte & ne rougit point d'appeller à son secours ce même libérateur qu'il a payé d'ingratitude, celui-ci toujours tranquille & magnanime, doit voler à son secours, détourner le coup, rendre le calme à ses sens, lui épargner jusqu'au reproche, & emporter, s'il le faut, la gloire de faire dans le même homme un nouvel ingrat.

Belle spéculation, s'écrieront les ennemis de la vertu; victoire chimérique, faite pour les discours & qui s'évanouit dans la réalité. Cependant des exemples nombreux & journaliers, des exemples plus frappans les uns que les autres, illustrent les fastes de la chirurgie. On ajoute foi à tous les forfaits de la vengeance, & l'on rejette comme mensongers les actes de la bienfaisance & de la compassion, parce que ces vertus ne prennent point la trompette pour s'annoncer fastueusement; on les révoque en doute, tandis qu'elles existent, qu'elles nous environnent, qu'elles appartiennent à l'homme dont elles font la grandeur & que plusieurs artistes ont atteint à leur hauteur sublime.

La discorde des rois a ordonné les batailles. C'est le moment terrible qui manifeste la honte de l'humanité. Contemplez les travaux & la gloire de la chirurgie! Quand les foudres de la guerre ont cessé de gronder, que les guerriers n'égorgent plus les guerriers, que les tourbillons de flamme & de

fumée, qui déroboient la vue du carnage, se dissipent à mesure que l'air s'épure & s'éclaircit, on avoit vu les rangs pressés d'une armée brillante, on n'apperçoit plus que des hommes épars, mutilés, étendus çà & là sur une terre ensanglantée. Le tonnerre des combats s'est tû; on entend des cris & des gémissemens; voyez-vous accourir de toutes parts sur ce théâtre des fureurs insensées les consolateurs de l'humanité? Ils s'avancent, ils entrent dans les rangs qui fument encore; ils promènent leurs regards pour distinguer ceux qui respirent; on dégage les mourans de dessous les corps morts; on les enleve; on ne distingue plus l'ennemi du citoyen, tous sont hommes: la générosité active surpasse la rage meurtrière; on les porte avec respect; les enfans d'Esculape sont des dieux tutélaires qui arrachent au démon des combats le reste de ses victimes. L'état devra à leur zèle la conservation de plusieurs de ses braves défenseurs: voyez comme ils se multiplient, comme ils donnent des ordres sûrs, précis,

& fidèlement exécutés ! Ce nouvel héroïsme ne vaut-il pas celui qui dirigeoit les traits de la foudre ? Sous leurs mains bienfaisantes , le sang cesse de couler , le plomb sort des plaies , les os brisés se rejoignent , les cordiaux raniment les forces défaillantes , & la lancette utile prévient la dangereuse effervescence des liquides. Si pour sauver la tige il faut faire tomber les branches , c'est qu'il n'y a alors d'autres guérisons que le fer ; & c'est sous l'œil de la patrie que l'on soumet au tranchant destructeur les bras qu'il est impossible à l'art de conserver.

On a vu de ces actifs , de ces généreux conservateurs qui méritoient sans doute les mêmes lauriers & la même gloire dont les vainqueurs s'étoient couronnés , expirer de fatigue & de lassitude dans les hôpitaux ; d'autres être frappés sur le champ de bataille par les derniers traits d'un tonnerre affoibli & expirant ; ceux - ci refuser les dons de la plus juste reconnoissance , mépriser les présens qui leur étoient offerts , & oublier jus-

qu'au nom & au visage de ceux qu'ils avoient sauvés de la mort au péril de leur vie.

Enfin, si tous les êtres souffrans ont également droit à la pitié, le chirurgien sensible (& son cœur le lui prescrit avant tout) doit des soins particuliers à ce sexe délicat, qui sembleroit devoir être exempt de peines, & à qui la nature a vendu bien cher ses grâces & ses attraits. Sa constitution paroît formée pour donner & recevoir le plaisir, & elle est assujettie à une foule d'infirmités qui attaquent sa délicate organisation. D'ailleurs son imagination est plus prompte à voler au-devant des souffrances, & des ménagemens ingénieux doivent prévenir & guérir en elle cette tendance funeste, qu'un excès de sensibilité lui fait éprouver chaque jour.

Qui ne seroit ému du tableau qu'offre une épouse jeune & timide, & qui pour la première fois va être mère? Elle tremble pour le dépôt inconnu qu'elle porte en son sein; elle tremble pour elle-même. Inquiète, agitée, elle devine jusques dans les embrasse-
mens

mens d'un époux, qu'un double péril l'environne. Les premières douleurs se font sentir, troublent son ame aimante, & qui voudroit être plus courageuse. La joie de donner un fils à son époux combat ses souffrances; mais quelquefois aussi elles sont plus fortes, & le doux sourire naît & meurt parmi les larmes. Avec quelle incertitude naïve elle interroge tous les regards & cherche à les pénétrer! Sa délivrance est-elle prochaine ou éloignée? A-t-elle encore à payer avec usure la volupté de ses chastes amours? Quel tigre ne seroit attendri! Ses gémissemens plaintifs, quoique adoucis par la tendresse, sont encore aigus & déchirans. On reconnoît l'accent d'une ame douce jusques dans les cris que la douleur lui arrache. Momens de terreurs & de troubles, où allez-vous encore la plonger? Qui pourra exprimer le coup-d'œil maternel qu'elle jette sur le chirurgien qui attend le terme indiqué! Il ne peut que l'adoucir, il ne doit pas trop le hâter. Si, dans cette opération sacrée de la nature il est ce qu'il doit être, attentif, zélé,

compaſſant , il ménage cette tendre mere ; il ſoutient , il ranime , il redouble ſon courage ; il l'invite à propos : un effort heureux délivre l'enfant de ſa priſon ; la douleur eſt déjà loin ; il n'y a plus que la joie d'une mere , les baiſers d'un époux & les larmes d'un pere.

On ne doit pas conſidérer la chirurgie comme ſéparée de la médecine. Les principes curatifs ſont les mêmes ; il faut que le chirurgien ſache autant que le médecin ; qu'il ne ſoit pas étranger à la botanique , à la chymie , à l'hiſtoire naturelle ; toutes branches néceſſaires de l'art de guérir , & qui ſe prêtent un jour mutuel ſur les fonctions variées qui entretiennent & rappellent la vie.

CHAPITRE CCCCXIII.

Inſtituteur.

ORANG-ZEB, empereur des Mogols, avoit eu pour précepteur Mullah-Sallé qui, le voyant monter ſur le trône, fortit de ſa retraite & vint importuner ſon diſciple de

demandes & de sollicitations indiscrettes. L'em-
 pereur qui vouloit lui éviter un affront , fei-
 gnoit toujours de l'oublier. Ennuyé enfin
 de ce qu'il ne comprenoit pas ce que cela
 vouloit dire , il lui tint un langage plus ou-
 vert. « Que veux-tu de moi , docteur ? quelle
 » est ton aveugle prétention ? Que je te fasse
 » un des premiers omrahs de ma cour. Ce
 » n'est pas assez d'avoir de l'ambition ; il faut
 » posséder les talens qui en font une vertu.
 » Que fais-tu ? hélas ! ce que tu m'as appris.
 » Et certes jamais enseignemens ne furent
 » plus minces. Tu m'as d'abord fait voir mon
 » pays comme le seul de l'univers qui méritât
 » quelque attention , & tu m'as enseigné à mé-
 » priser les autres rois comme de petits gou-
 » verneurs , qui trembloient au nom de l'In-
 » doustan. Tu abusois ainsi de la crédulité de
 » mon enfance , & tu me dispois à nourrir en
 » moi-même un orgueil aussi dangereux que
 » puéril. Hors quelques pratiques minutieuses ,
 » quelques mots sans idées , quelques faits
 » secs & décharnés d'une prétendue histoire

» de mon pays, tu as étendu un voile sur tout
 » ce qu'il m'importoit de favoir. Que ne con-
 » fois-tu le dépôt de mon éducation à un
 » homme plus habile & plus intelligent que
 » toi ? Ne favois-tu pas que la nature ne doue
 » un enfant d'une heureuse mémoire, que
 » pour qu'on mette à profit ces tems précieux,
 » comme le plus propre à graver dans son
 » cerveau souple & obéissant, les belles
 » connoissances qui doivent y demeurer for-
 » tement imprimées pour la conduite de
 » l'homme pendant le reste de sa vie ? Au
 » lieu de diriger mon esprit avide & qui
 » s'élançoit par instinct vers les grandes cho-
 » ses, tu l'as resserré ; tu l'as presque éteint
 » dans la froide & sèche spéculation de mi-
 » sérables mots & de questions vaines qui ne
 » satisfont en rien, & qui ne peuvent m'être
 » d'aucun usage ni dans mon conseil ni dans
 » le cours de ma vie ; tu as gâté mon natu-
 » rel heureux ; tu as desséché mon imagina-
 » tion, & tu allois faire de moi un sot dan-
 » gereux sans le secours de la Providence qui

» a permis que mes yeux s'ouvrissent. Il est
» vrai que tu ne pouvois me donner ce que
» tu n'avois pas en toi-même , & que mon
» pere t'avoit choisi tout exprès ; mais du
» moins tu pouvois me mettre sur la route ,
» & reconnoissant ton insuffisance , me livrer
» à ces bons livres que j'ai lu depuis , qui
» forment l'esprit au raisonnement , l'ame
» aux choses élevées , & le cœur au sentiment
» de l'humanité. J'aurois appris alors quelque
» chose des devoirs de l'importante & redou-
» table fonction où le ciel m'a appelé. J'au-
» rois pu comprendre ce qu'étoit un prince
» à la tête d'un peuple , & la chaîne qui lie
» le trône à l'état & le souverain au sujet.
» Bien loin de là , tu as mis dans ma tête que
» j'étois un être isolé , fort & puissant , & que
» je ne dépendois que de ma volonté. Ainsi
» tu m'as voulu insinuer la plus grossiere
» des erreurs & le plus dangereux des men-
» sanges. J'allois me briser sur l'écueil , & en
» hâtant ma perte , fatiguer des millions d'é-
» tres sensibles qui , au lieu de me bénir ,

» m'eussent justement détesté. Si dans le
» nombre de tes idées mesquines, viles &
» fausses, une seule eût germé dans ma tête,
» la guerre, la famine & l'étranger dévas-
» teroient actuellement cet empire ; le sang
» couleroit pour favoriser une de ces sottis-
» réveries pour laquelle ta langue disputoit
» avec tant d'opiniâtreté. Dieu a eu pitié de
» moi & de mon peuple ; il m'a envoyé des
» conseillers sages, qui en me révélant ma foi-
» ble, m'ont appris mes véritables forces.
» Je dois à leurs maximes simples, lumineuses
» & amies de l'homme, la délivrance des
» stupides opinions qui alloient faire de moi
» un fou barbare. C'est par miracle que j'ai
» sauvé ma raison du naufrage ; & je frémis
» des maux dont, sans la Providence, j'al-
» lois être l'exécuteur & la victime. Retire-
» toi donc, pauvre imbécille ; va retrouver
» le village qui t'a vu naître ; achèves-y en
» paix cette végétation que l'on honore en toi
» du nom de vie ; ma clémence qui répugne
» à se figurer un méchant, te fait grace ; bois,

(183)

» mange , dors ; mais loin de te confier le
» moindre emploi de mon royaume , je te
» défends , sous peine de la vie , de vouloir
» enseigner quelque chose à l'enfant du der-
» nier sujet de mon empire. »

C H A P I T R E C C C C X I V .

Naissance d'un Prince.

IL étoit six heures du matin ; *Aletophile* ,
(1) logé sur le Port-au-bled , avoit veillé

(1) Il fera peut-être curieux dans vingt-cinq ans d'opposer ce morceau (publié le 23 octobre 1781 , de la lune le 7 , sous le titre : *le Philosophe du Port - au - bled*) aux vers de MM. *Sancy* , *Groubert* , de *Groubenthall* , *Mayeur* , *Mérard de Saint-Just* , *Guerin* , de *Piis* , de *Limoges* , *Chabeauffiere & Patrat* , tous grands poètes , comme on fait , qui se crurent obligés en conscience de chanter l'événement. Ce fut un débordement de rimes. Tous les journaux de l'univers en regorgent.

Le Journal de Paris dédaigna ce morceau en

jusqu'à quatre heures ; une brusque décharge
 d'artillerie le réveille en sursaut ; elle tonne
 sur la Greve ; le canon de la Bastille lui ré-
 pond ; son grabat tremble , la maison trem-
 ble , & son *Tacite* tombe de sa table éclop-
 pée. Il se leve à ce bruit ; des voix confuses
 percent à travers les ais mal-joints de son
 étroit domicile ; il ouvre sa porte , il entend

prose ; ce qui fit dire à l'auteur dans son aver-
 tissement : *c'est un tort irréparable que m'ont fait*
les rédacteurs de cette feuille quotidienne , car ils
m'ont ravi la gloire d'être lu dans les cafés de la
capitale , où se forme & s'étend la renommée de
mes heureux rivaux , qui seront pensionnés peut-être
tandis que je ne serai ni lu ni connu. Qui à ma
place n'auroit pas un peu de mauvaise humeur con-
tre les inflexibles auteurs du Journal de Paris ,
qui ont pris à tâche de rejeter mes productions ,
& de me fermer ainsi la carrière à l'immortalité ? J'en
appelle au public ; car je vois que je ne pourrai
jamais obtenir trois lignes dans cet ingrat Journal
de Paris qu'à l'article enterremens , moi qui
étois si jaloux de figurer entre la hauteur de la
riviere & le prix du foin & de l'avoine.

des femmes sur son pallier... *Un prince est né d'hier!*... Nous aurons des feux d'artifice. -- Non, dit une autre, on mariera six cents filles. -- Descendons, disoit la troisieme, on va répandre du vin dans la place, & faire sauter sur nos têtes des cervelats & des petits pains. -- La plus jeune disoit, on dansera ce soir en place de Greve. -- La cinquieme, est-ce qu'il n'y aura pas une amnistie, pour que je revoie mon frere le déserteur, qui est un si bel homme? -- Est-ce qu'on ne délivrera pas tous les prisonniers pour dettes? disoit la dernière.

L'idée des fusées volantes, de la bombance grossiere, des violons aigres perchés sur des trétaux, des illuminations, le tintamarre des cloches; voilà ce qui occasionoit leur joie désordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commere, les poings sur les hanches, & qui crie: *je l'ai vu, je l'ai vu.* -- Tu l'as vu? -- *Oui.* -- Eh bien? -- *Il pleure l'enfant royal! il pleure!*... Il pleure! (reprit tout bas le philosophe.) & rentrant à ces mots dans sa

chambre , prenant une plume , il écrivit sur sa table vermoulue , & son *Tacite* à ses pieds , qu'il ne releva pas :

Il pleure l'enfant royal ! ... Oui , pleure ! un jour tu feras roi . . . Pleure ! tu hériteras d'une grande puissance & d'un plus grand fardeau. Tu feras le maître d'un vaste empire , & le plus assujetti à de misérables usages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts sur toi & sur tes actions ; & l'on te demandera le *possible* & l'*impossible* : chacun de tes sujets voudra tout obtenir de toi , comme si tu étois un dieu. Tu feras inquiet de tout ce qui se passera dans ton royaume & hors de ton royaume. Tu feras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des pays lointains ; & si l'insouciance te saisissoit dans ce poste élevé , point de plus grand coupable que toi.

Pleure ! celui qui aura le plus de peine à découvrir la vérité , c'est toi ; & il te faudra des efforts surnaturels , pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la

vérité dans le cœur, mais c'est l'aspect de ton trône & de ta puissance la repoussera. La vérité expirera sur les lèvres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Personne ne te la dira ; c'est à toi à la chercher : pleure !

On t'a déjà porté la décoration de la bravoure militaire , lorsque tu prends le tetton de ta nourrice ; & tu as sur tes langes , à côté de ton hochet , cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Passe pour le *cordons bleu* , c'est la livrée du palais ; mais puisque tes mains enfantines , quand ta bouche suce encore le lait , touchent à cet ornement de la valeur , que le soldat achete de son sang , songe que tu dois le commander un jour ; oui : tu feras le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouissances les plus vives & les plus multipliées. On préviendra tes desirs , tu boiras dans la pleine coupe des voluptés : pleure ! Que te restera-t-il dans l'âge avancé ? De tous les plaisirs , le plus grand est de veiller à la féli-

ité des humains ; mais ce plaisir te l'enseignera-t-on ?

Tu auras des trésors pour tes armées , pour tes flottes , pour tes fortifications ; l'emploi de ces trésors sera légitime : mais tu auras des trésors superflus pour ta maison... Pleure ! ici une veuve apporte son denier , là un ouvrier vient avec le salaire de sa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné , & avec l'autre il achete un pain grossier pour sa femme & ses enfans.

Dans la campagne , le pauvre cultivateur vend son lit pour éloigner le collecteur sévère qui ne fait grace de rien , & qui n'ose point en faire. L'hiver viendra , & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela fera partie de tes millions : pleure !

On te dira que ces images sont fausses & outrées , & ce sera le premier mensonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur ; & cette erreur deviendra immense , pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui par finesse ont adopté une louange gros-

fiere. Quand tu feras ce que le fils de ton esclave fait dix fois par jour aussi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes passions, ils diront, *tu fais bien*. Si tu prodigues le sang de tes sujets comme les eaux des fleuves, ils diront, *tu fais bien*. Si tu aggraves le poids des impôts, si tu affermes l'air, ils diront d'une voix intéressée, *tu fais bien*. Si tu te venges cruellement, toi si puissant, ils diront encore, *tu fais bien*. Eh, ne l'ont-ils pas dit, quand Alexandre dans l'ivresse porta le poignard dans le sein de son ami !

Les faiseurs de vers & les panégyristes d'académie vont te saisir au berceau, & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu*, ou du moins un *demi-dieu*. Ils te suffoqueront de leur encens vénal ; mais après viendra l'histoire avec son burin immortel & profond : songes-y !

L'histoire ! Veux-tu ne la point craindre ; ou plutôt la chérir ? Veux-tu contempler sans effroi sa physionomie majestueuse & sévère ?

Sois homme quand tu seras roi ; aspire avant tout au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ses plaisirs, de la vérité, de l'amour , sur-tout de l'amitié plus douce encore ; fors quelquefois de ton cachot d'or, si tes esclaves te le permettent ; franchis le seuil où ils t'enchaînent , & viens goûter quelques-unes de nos jouissances ; mais oseras-tu forcer la barrière où ta propre garde semble circonscrire éternellement tes pas ? Pleure !

Si ma franchise te déplaît un jour , alors je ne serai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes , pour le mal que tu peux leur épargner , pour la grande puissance que tu peux diriger en faveur de la partie souffrante de l'humanité ; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques absolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence qui a organisé l'aile du moucheron , ait abandonné au hasard la constitution des états , je

te crois sous l'œil de la Providence. Je l'implore pour qu'elle te rende juste... Mais, quel mot ai-je prononcé ! Oui, juste. Tu ne dois pas être bon, sois juste. Tu dois savoir punir, pour ne pas être complice des désordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure ! il faudra que tu punisses.

Et moi, sous mes tuiles entr'ouvertes, je remercie l'Être suprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a imposé. Je n'ai à combattre que la pauvreté ; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le mensonge, l'orgueil, ta propre grandeur ! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne soit pas dangereuse à toi-même ni aux autres, songe dans tout ce que tu figneras, (& que de papiers ne te fera-t-on pas figner !) songe à la nécessité que tout ce qui respire soit nourri ; car telle est la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la misère étoit le partage d'une grande portion de ton peuple, ton diadème seroit déshonoré, & ton nom

inglorieux perroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

Le premier qui a dit en politique , *la nécessité est mere de l'industrie* , a créé un adage pour un tyran. L'industrie ne fera jamais la fille de la nécessité. La misere abat , énerve ou défespere , pousse au crime ; & tous ceux qui désolent la société , sont plutôt mus par le besoin extrême , que par la soif des richesses. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits ? Sache multiplier les subsistances , & laisse à chacun son industrie , sans la vendre ni la grever. C'est l'intérêt des riches ; car quand ils s'obstinent à tout concentrer dans leurs mains avides , à les fermer impitoyablement , le pauvre , poussé à bout , finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; si tu fais trembler réellement les petits oppresseurs qui sous ton nom fouleroient la liberté , un cri unanime bénira ton autorité , & la rendra plus puissante & plus sacrée. Mais si , par
 erreur

erreur ou par foiblesse, tu ne régnois que sur des courtisans qui régneroient sous toi... oh, quelle domination plus formidable que le despotisme même! Pleure!

Que l'éternel Moteur des destinées humaines te prête de ses lumières & de sa force. Tu es né dans une heureuse époque: béni le siècle! Le siècle travaille pour toi, le siècle s'éclaire de jour en jour, le siècle te prépare, t'amasse des idées neuves & saines. *Frédéric & Catherine* te montrent la hauteur de leur génie, tu n'auras guère qu'à savoir lire; mais voudras-tu lire? Lis, je t'en conjure; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime, sous un ciel moins heureux que le tien, *Catherine & Frédéric*.

Quel trésor pour ta puissance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire! Elle est connue enfin. Quel que soit ton orgueil, ces lignes ne le blesseront pas. Ce n'est plus un homme qui te parlera, c'est un livre; aurois-tu peur d'un livre?

S'il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité, si... àh, ne tremble point un jour d'ouvrir un livre! Par cette voie tranquille & respectueuse, la vérité, dont le son direct auroit effarouché ton oreille superbe, pénétrera ton ame à loisir; & comme il te sera aisé de jeter là cet écrit moniteur, tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-être; tes regards, par ce moyen simple, descendront jusqu'aux classes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais; car ce sont les racines obscures qui nourrissent le superbe feuillage dont l'arbre se glorifie. Ton opulence sort de ces canaux secrets & vivifiants; & pourquoi ne verrois-tu que la tige?

Lis, quand ce ne seroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuse pas à ce contraste. Qui te parlera sans fard & à chaque instant, quand tu voudras l'écouter? Un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin

de toi , qui ne t'a jamais vu , qui ne t'appro-
chera jamais , qui est dans la tombe , ou près
d'y descendre. Il t'apporte ce que ses yeux ,
son expérience , son entendement ont colligé ;
il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais
& libres avertissemens , dont nulle condition
d'homme n'a si grand besoin que ceux-là qui
soutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même
instant , parce que tu seras nécessairement
environné de ces hommes qui ne veulent
rien dire , ni de vrai , ni de faux ; qui enve-
loppent toutes leurs idées d'un art tellement
compliqué , que l'administrateur doit rester
dans une irrésolution éternelle ; & c'est ce
qu'ils cherchent pour faire pencher adroite-
ment la balance du côté de leur subtil amour-
propre. Il est important néanmoins que l'ad-
ministrateur d'un vaste empire se décide , &
avec fermeté ; car l'indécision est la mort
de l'ordre politique & du bien général ; &
plus un état a de poids , plus les balan-
semens obliques lui font perdre de sa

majesté, de son équilibre & de sa force.

Lis & compare dans un secret examen. N'oublie pas l'histoire des républiques, qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conseillers. L'imprimerie, présent d'une main divine, t'enseignera le métier de roi, l'art de faire marcher la persuasion avant les actes législatifs. Elle te dira des vérités fortes, & te les dira d'une voix douce. Sortis de dessous la presse, les traits les plus marqués n'auront plus de licence; & quand même l'expression citoyenne (qui s'enflamme à notre infu) ne seroit pas toujours modérée, ferois-tu moins puissant pour entendre une fois un langage libre & républicain? Il doit être tel pour mieux t'instruire. Tu le compareras ensuite aux phrases oratoires, où la vérité pusillanime sortant avec crainte du sanctuaire des loix, se prosterne à tes pieds, parce qu'elle se sent gênée en ta présence, & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis; choisis tes amis parmi les livres; des

noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux ? Choisis parmi les projets entrepris pour le bien public, parmi les idées heureuses & nouvelles qui régénèrent les empires. La marche de l'esprit humain est empreinte sur le globe ; les étincelles jaillissent sur des points jadis obscurs ; ton royaume est inondé de lumieres utiles ; elles veulent monter jusqu'à ton trône ; appellerois-tu la nuit ? Il n'est plus tems , tu y perdrois. Sans nos lumieres que pourrois-tu , & sans ton pouvoir que feroient nos pensées les plus sublimes ? Des rêves.

Lis ; commence une glorieuse association : nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels , ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet , t'ont servi avant ta naissance , t'ont aplani la route des grandes & nécessaires opérations. Ne sois point ingrat envers les travaux accumulés des génies bien-faïcteurs , promets au siecle de lire , & le siecle te donnera une législation généreuse & toute formée. Ecrie-toi : venez à moi , amis éclai-

rés de l'humanité ! & sans te voir nous te parlerons , & sans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguste vérité. Elle entrera chez toi , seule , sans escorte , sans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordon ; elle sera invisible & défintéressée , & tu idolâtreras ses charmes purs , dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la science de la politique étoit une science abstraite & particuliere , cultivée & connue seulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes , les plus incroyables , se sont-elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penseurs exclusivement éclairés ? Pourquoi ont-ils déployé constamment des efforts immenses & extraordinaires , pour aboutir à zéro ? C'est que , loin des livres , ces hommes présomptueux ont eu des vues partielles , des préjugés d'enfans , des systèmes mesquins & des commis inspirateurs plus dangereux encore.

On te dira la même chose , on t'abusera.

Les livres, les livres ! voilà les vrais précepteurs ; l'instruction publique, voilà ton conseil ; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout est percé à jour ; on a tout vu, tout pesé, tout calculé. De la correspondance dans toutes les parties, un ressort unique, une force d'unité & du bon sens, voilà ce qui l'emportera avantageusement sur la vieille routine, les ruses, les formules, les chimères diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

Puissent mes yeux te voir dans l'adolescence, lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules, errer dans tes bosquets avec *Plutarque*, *Roussseau* & *Raynal* ! Et puisse le suprême Modérateur des empires veiller sur tes jours, te les accorder doux & actifs, c'est-à-dire, remplis par le travail consolateur qui élève & fortifie l'ame, & donne à la vie une conséquence qui la fait aimer ! Qui fait remplir les heures, a trouvé la route des vertus. Puisses-tu goûter enfin la pure félicité qui sera due à ton zèle

pour la grande prospérité d'un peuple qui mérite le bonheur! . .

Et tandis que le philosophe écrivoit, la populace dans une joie effrénée crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé sous une lourde cadence, se précipitoit autour des roues d'un carrosse, le visage crotté & sanglant, pour ramasser quelques piéces de monnoie; le tocfin sonnoit, les versificateurs rimailloient, les voûtes des temples retentissoient de cantiques salariés; tous les habitans de la ville né voyoient que les fêtes & les distributions, largesses passageres du trône. Pour lui, entre le canon de la Greve & celui de la Bastille, il jetoit un coup-d'œil dans l'avenir, & regardant son *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne ressembleront pas à celles des poètes, & qui les accuseront devant la postérité. (1)

(1) Cet article devoit précéder l'article *Instituteur*.



CHAPITRE CCCCXV.

Latiniste.

AUJOURD'HUI le petit bourgeois (qui ne fait pas lire) veut faire absolument de son fils un *latiniste*. Il dit d'un air capable à tous ses voisins auxquels il communique son sot projet : *oh ! le latin conduit à tout ; mon fils saura le latin.*

C'est un très-grand mal. L'enfant va au college, où il n'apprend rien : sorti du college c'est un fainéant qui dédaigne tout travail manuel, qui se croit plus savant que toute sa famille, & méprise l'état de son pere. On l'entend décider sur tout.

Cependant il faut qu'il vive ; quel état va-t-on lui faire prendre, à quoi est-il propre ? Son pere n'a point de fortune : on le lance dans l'étude poudreuse d'un procureur ou d'un notaire, & puis voilà mon jeune homme qui postule une place de clerc, de commis,

d'homme d'affaires : le plus souvent il ne l'obtient pas. *Oh ! le latin conduit à tout.*

Au bout de douze ans , le pauvre pere est détrompé , il ne fait plus que faire de son fils ; il lui reste à charge à la maison ; le latiniste ne fait plus se servir de ses bras , il est trop tard pour embrasser un métier , puis ce docteur qui fait quatre phrases de Cicéron croiroit déroger. Inutile à lui-même & aux autres , il va par-tout sollicitant de l'emploi. Il ne connoît ni le monde ni les anciens. Il a fait des thèmes & des versions sous la dictée de quelques pédans qui font leur classe machinalement , & qui s'intéressent fort peu à leurs disciples , parce qu'ils sont toujours payés , soit que les écoliers apprennent , soit qu'ils n'apprennent pas.

Le gouvernement devrait interdire au plutôt ces *colleges de plein exercice* , où il n'y a réellement que l'apparence de l'éducation ; elle semble gratuite ; elle pompe les plus précieuses années de la jeunesse. Les petits bourgeois qui n'ont rien à payer précipitent en

foule leurs enfans dans ces classes stériles ; pour les retrouver au bout de dix ans plus fots , plus gauches & plus neufs que s'ils avoient été élevés chez un paysan , qui du moins leur auroit donné l'éducation physique & la connoissance du potager.

N'est-il pas ridicule & déplorable de voir des boutiquiers , des artisans , des domestiques même , vouloir élever leurs enfans ainfi que font les premiers citoyens , se repâitre d'une profession imaginaire pour leurs descendans , & répéter imbécillement d'après le régent de fixieme : *oh ! le latin conduit à tout.*

Les colleges de plein exercice , indiscretement ouverts à tout le monde , ne font que verser sur le pavé de Paris une multitude d'inutiles sujets qui , avec une éducation ébauchée , vont corrompre tous les états où ils se glissent. Ce fléau s'étend & se propage , & menace la société d'un déluge de fainéans & d'oisifs. Je le répète avec entiere & pleine connoissance de cause , il seroit tems de fer-

mer ces ~~colleges~~ ~~si~~ ~~le~~ ~~gouvernement~~ ne veut pas que la prochaine génération des Parisiens ne soit composée que de parleurs , de libertins, de demi-docteurs, & de toute cette race qui va achever de ruiner la fortune paternelle en vaguant toute l'année dans les spectacles , dans les cafés & dans les mauvais lieux. Interrogez cette troupe vagabonde , elle sort des colleges.

Il faudroit qu'il fût enjoint au petit bourgeois de donner un métier à ses enfans , au lieu de les envoyer sur les bancs de ces classes où tout ces vils régens volent au roi son argent , & à la jeunesse le tems le plus propre à apprendre des choses utiles.

Je n'ai point fait , je le déclare , de chapitre plus important que celui-ci ; & tous les gens sensés & instruits en feront le commentaire. Plus d'un pere en le lisant , dira en gémissant : *il a raison, mon fils a perdu son tems & ses mœurs, parce que j'ai voulu qu'il étudiât au college.* La gangrene augmente dans la petite bourgeoisie ; le mal presse , &

il est tems que l'on y porte remede sérieusement.
www.libtool.com.cn

Les études qui regardent les langues anciennes & les belles-lettres, conviennent peut-être à quelques esprits privilégiés, qui dans la suite en tireront quelques fruits ; mais il n'y a aucun avantage pour l'état ni pour les disciples, à enseigner indistinctement à tous ceux qui se présentent l'*Énéide de Virgile* & les *Décades de Tite-Live*.

L'université de Paris, qui au lieu de sortir de la fange de ses honteux préjugés, s'y enfonce chaque jour davantage, n'a-t-elle pas délibéré dernièrement qu'il falloit enseigner pardeffus le marché à un petit écolier de sixieme *la syntaxe grecque*, pour le disposer à la lecture d'Homere ? Un pauvre enfant revient à la maison avec les livres de Tacite & les plaidoyers de Démosthenes, & il les dépose sur le comptoir graisseux de son pere l'*épicier-droguiste*, ou sur le poële du *portier* d'un hôtel.



CHAPITRE CCCCXVI.

Francs - Bourgeois.

E S P E C E de pauvres honteux , toujours endimanchés & complètement vêtus de noir , coëffés d'une grosse perruque très - poudrée. Ils vous accostent dans les églises & aux promenades , & vous content à voix basse leur prétendue misere. Ils ont le don des larmes & l'art de la persuasion. Plusieurs se contentent de soupirer avec un geste suppliant , & ce geste muet & expressif vous touche plus que toutes les paroles. Si vous les refusez , ils n'insistent pas & vous quittent avec un véritable signe de douleur ; vous êtes ému malgré vous ; vous revenez sur leurs pas & leur donnez quelque chose.

Tandis qu'ils jouent leur rôle filentieux , leur femme ou leur maîtresse , mises en demi-dévotes ou en plaideuses , s'introduisent dans les maisons avec des lettres particulieres , qui

commencent par faire l'éloge du cœur compatissant de la maîtresse du logis. A l'aide de quelques circonstances dont elles sont bien instruites, elles demandent quelques secours pour alléger la situation déplorable où elles se trouvent. Le plus souvent elles ne parlent pas pour elles-mêmes, elles parlent en faveur d'une femme en couche, d'un prisonnier, d'une veuve, d'un orphelin. Le fil de leur histoire est tissé de manière que vous écoutez avec intérêt jusqu'au bout, & que vous déliez les cordons de votre bourse.

Un de leurs stratagèmes est de lâcher par la ville un de leur marmot qui paroît perdu & qui crie qu'il a faim; la mere éloignée le suit de l'œil, une bonne ame recueille l'enfant, & le soir arrive la mere éplorée, qui joue, comme la *Dumesnil*, une scene attendrissante. Elle s'accuse, dans son prétendu désespoir & en se frappant la poitrine, d'avoir voulu abandonner son enfant; mais la nature plus forte, lui a ordonné de voler sur ses traces & de le reprendre, dût-il partager encore

sa profonde misere & expirer de besoin
entre ses bras.

La famille attendrie soulage de son mieux la mere & l'enfant. Jusqu'à de faux abbés se mêlent de ce métier , dont les ruses enlevent aux bons pauvres ce que l'humanité leur avoit réservé.

Il est de ces francs-bourgeois qui depuis vingt ans ne subsistent que par le rôle journalier d'indigent ; & ils s'en acquittent de maniere à tromper les yeux les plus clairvoyans.

Il est donc assez difficile de distinguer un véritable pauvre honteux de ces francs-bourgeois , qui sont très-dangereux en ce qu'ils détournent à leur profit les sources de la charité , trop peu abondantes pour qu'elles puissent s'égarer sans causer un dommage considérable à la portion de l'humanité qui souffre réellement.

Il faut donc que l'homme charitable sache encore à Paris à qui il adresse son aumône , afin de ne point répandre sur un comédien

ce qu'il destinoit à l'infortune toujours timide,
cachée & étrangère à toute espece de rôle.

CHAPITRE CCCCXVII.

Le nouvel Enrôlé.

ON a remarqué qu'il s'enrôloit beaucoup de jeunes gens le jour que le roi faisoit sa revue. Le spectacle des évolutions militaires, le tambour qui bat, les casques, les drapeaux séduisent la jeunesse, & l'ouvrier obscur, ennuyé d'un travail sédentaire & journalier, brûle de quitter l'atelier pour aller figurer dans ces bataillons bleus qui passent sous les regards du roi.

Il va figurer son nom dans un cabaret de Neuilli, & le voilà adjoint aux héros qui vont cueillir les lauriers des batailles. L'artisan a vu tant de soldats assemblés dans la plaine, qu'il n'a pu ce jour-là dompter l'envie d'en aller augmenter le nombre.

Si le roi ne faisoit pas la revue tous les

ans avec ce grand appareil , il perdrait à coup sûr beaucoup de soldats.

Quand cet ouvrier s'est donc vendu dix écus vers la plaine des Sablons , & qu'il a fait enfin ce jour-là un bon repas , le recruteur lui dit le lendemain : mon cher ami , j'attendois la *voiture du régiment* , elle ne vient pas , je ne fais pourquoi ; mais il fait beau , marchons à pied , nous gagnerons de l'appétit.

Il ne s'agit en effet que de faire cent trente lieues à pied. A la première journée , le recruteur dit au pauvre fantassin harassé : nous entrerions bien dans cette auberge , mais comment coucher dans des lits où tout le monde a couché ; entrons chez ce bourgeois , il nous donnera de la paille fraîche. Le roi lui a recommandé de nous bien traiter ; s'il ne nous traitoit pas bien , le ministre le sauroit & en informeroit le roi.

On entre dans la maison nue , & l'éloquent recruteur ajoute : mes amis , le roi vous fait servir de la chair crue , parce que chacun suivra son goût ; l'un l'aime rôtie , l'autre bouillie ,

celui-ci plus cuite ; faites rôtir votre viande ;
Voici un pot de vin nouveau ; c'est assez pour
vous rafraîchir ; le vin nouveau d'ailleurs vaut
bien le vieux.

Arrivé au régiment, on lui dit le lendemain :
mon ami, vous avez parcouru hier la ville ,
quand vous vous promeneriez encore de-
main , vous verriez toujours la même chose ,
autant vaut vous amuser autrement ; allez vous
mettre à la muraille. On le fait tenir droit
comme un piquet ; on le redresse ; on lui abat
les épaules & on lui dit : vous en aurez meil-
leure grace devant les dames.

La charlatanerie du recruteur est non seu-
lement autorisée , mais encore récompensée.
Et ce même homme qui pour la première
fois touche une épée , quand il aura été plongé
dans *l'esprit de corps* , n'en deviendra pas
moins un brave soldat , capable des actions les
plus héroïques. Qu'est-ce que *l'esprit de corps* ,
qui métamorphose un doreur sur cuivre , un
marmiton de cuisine en zélés défenseurs de
leur patrie , qui à six mois de là leur fera

planter la baïonnette dans la muraille pour ;
 au défaut d'échelle , escalader ainsi une haute
 forteresse ? *L'esprit de corps* ? C'est ce qu'on
 voit , ce qu'on sent , ce qu'il est presque im-
 possible de définir , ce que produit enfin le
 nom du régiment , où personne ne recule
 quand il a bu une fois à *la santé du roi* dans
 un cabaret de Neuilli , le jour d'une revue.

CHAPITRE CCCCXVIII.

Promenades publiques.

LES Parisiens ne se promènent point , ils
 courent , ils se précipitent.

Le plus beau jardin se trouve désert à telle
 heure , à tel jour , parce qu'il est d'usage ce
 jour-là de faire foule ailleurs. On ne voit pas
 la raison de cette préférence exclusive ; mais
 cette convention tacite s'observe exactement.

Dans l'allée choisie où reflue la multitude ,
 on s'y embarrasse , on s'y heurte , on s'y cou-

doie , & les flots n'y font pas moins agitez que ceux des spectacles.

Tantôt la poignée d'une épée s'engage dans les plis d'un falbala dont elle arrache un lambeau. Tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points* & déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets , & l'on n'est occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied presse involontairement la robe.

Là les douairieres ont le tic de faire l'enfant , & les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr & réfléchi ; de sorte qu'à Paris l'aimable adolescence n'est pas plus de mise dans la société que sur le théâtre.

Point de visage féminin qui ne s'étudie à dissimuler sa date. Que de soins secrets pour dérober les rides naissantes ! Mais le grasseyement d'une prononciation débile ne sert pas à déguiser les années.

Les filles entretenues ont pris le parti de se mettre très-décemment ; & si elles conti-

ne voyil. faudra les reconnoître pour ne point se tromper, & pour les distinguer d'une honnête bourgeoise.

On s'apperçoit dans toutes ces promenades, que les femmes ont grand besoin de voir & d'être vues.

L'œil fait à lui seul presque toute la physionomie. Point de visages gracieux, quelques réguliers qu'ils puissent être, sans l'expression du regard. On rencontre de ces fronts polis & colorés qui sont des figures fort infipides, faute de l'œil qui n'exprime pas quelques qualités de l'esprit. L'œil doit être transparent comme le diamant. Une certaine langueur douce le rend bien plus beau que ne fait la vivacité. L'œil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou absolument oblongs, ou failans ont peu d'agrément. Comme c'est l'ame qui fait le regard & que les belles ames sont en petit nombre, les beaux yeux sont assez rares. Il y a le feu de la jeunesse qui, à un certain âge, leur prête du brillant; mais l'on reconnoît que ce sont des yeux passion-

nés, & non des vœux qui aient l'expression du sentiment.

Lorsque les plumes flottoient sur les têtes de nos belles, c'étoit un coup-d'œil fort agréable que de contempler du haut de la terrasse des Tuileries tous ces panaches mobiles & ondoyans, qui brilloient parmi les flots de promeneurs.

Il n'est pas difficile d'y deviner les états. Ici un gros procureur foule pesamment la terre & brise la chaise sur laquelle il s'assied ; un abbé légèrement penché sourit à propos, & sa face joyeuse & chérie annonce qu'il vit dans une molle & profonde indolence à l'appui d'un riche bénéfice. Une douairiere immobile paroît insensible à tout ce qui se passe, autour d'elle. Ici l'on voit des visages étourdis ; là des fronts soucieux. L'un vient pour se reposer, l'autre pour se distraire d'un sombre désespoir.

On s'entasse quelquefois dans la partie la plus désagréable du jardin, & là les groupes tumultueux qui vous piétinent sans miséri-

corde ~~oblige le convalescent~~ & le gouteux à se réfugier dans des allées écartées & folitaires.

Depuis peu , des filles publiques & bien vêtues se rangent en plein jour sur des chaises au coin d'un arbre , & de là raccrochent les passans , non avec le bras , mais avec un regard qui vous fait baisser la vue. Elles attendent vers le midi que quelqu'un leur offre à dîner. Rarement manquent-elles leur coup ; il y a toujours quelques officiers en semestre , quelques libertins désœuvrés qui s'en emparent : elles se rallient entr'elles & se prêtent la main pour embaucher les dupes & les imprudens , & former ce qu'on appelle *parties quarrées*.

Cette impudence si visible qu'éclaire encore l'œil du soleil , au milieu d'un jardin ou l'honnête bourgeoisie est obligée de détourner les regards ; ce mépris non voilé des bienféances est ce qui révolte le plus le partisan de la décence publique.

Il devrait être enjoint à ces créatures d'at-

tendre du moins l'ombre & les ténèbres ;
 comme elles faisoient ci-devant , afin que le
 désordre n'eût point ce front scandaleux qui
 déshonore un jardin royal , & qui force la
 mere de famille à sortir précipitamment de
 telle allée & à n'oser aller s'asseoir sur tel
 banc. La jeune fille à ses côtés , qui tient l'ai-
 guille toute la semaine , n'ose lever les yeux ;
 elle n'apperçoit que la chaussure de l'altiere
 courtisane , & cette chaussure suffit pour lui
 inspirer des envies qu'elle n'avoit pas. Où est
 donc la récompense de la vertu , se dit-elle à
 elle-même ?

CHAPITRE CCCCXIX.

Hauteur des panaches.

IL n'y a pas long-tems que les hautes coëffu-
 res , les plumes , panaches , &c. étoient sur tou-
 tes les têtes de femmes. Et au spectacle , une
 rangée de femmes , placées à l'orchestre , bou-
 choit la vue à tout un parterre ; la même chose

à l'amphithéâtre & dans les loges. C'étoit un vrai désespoir pour les spectateurs : on murmuroit tout haut ; mais les femmes en rioient, & la politesse parisienne se contentoit de gronder , mais n'alloit point au-delà.

Il n'y eut qu'un seul homme, Suisse de nation & fort impatienté, qui, tirant une longue paire de ciseaux, fit mine dans une loge de vouloir couper l'excédent qui l'empêchoit de voir ; alors pour s'y soustraire, la dame fut obligée de se mettre derriere & de laisser passer à sa place l'homme qui y consentit très-bien, Ce n'est donc plus le tems où le parterre crioit *place aux dames*, & où l'on ne pouvoit être sûr d'avoir une place au spectacle tant qu'il pouvoit y arriver une femme, fût-elle douairiere ou borgne.

Autrefois l'on ne pouvoit voir ; aujourd'hui l'on ne fauroit entendre ; le caquet de ces mêmes femmes à panache ne discontinue pas pendant toute la piece. On entend sortir des petites loges des voix bruyantes, des éclats de rire ; c'est un babil qui oblige

celui qui veut entendre d'ailleurs ; on en fait la remarque tout haut ; les causeuses l'entendent très-bien ; elles se taisent & puis recommencent de plus belle trois minutes après. Elles sentent que la colere des hommes se bornera à quelque réflexion maligne & qui tournera même à leur avantage ; car pendant la petite diatribe on les considère , & le grondeur défarmé finit par rire le premier de son accès de mauvaise humeur. Oh ! les femmes à Paris ne redoutent dans aucune circonstance le courroux des hommes.

CHAPITRE CCCCXX.

Déménagemens.

LES déménagemens ordinaires ont quatre termes : vous voyez tous les trois mois , depuis le 8 jusqu'au 20 , des charrettes surchargées de meubles qui circulent pesamment dans tous les quartiers. Ce sont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré, déce-

lant son ancien service, va du fauxbourg Saint-Germain au fauxbourg Saint-Antoine. On le promene ainsi depuis dix années qu'il fuit son maître errant ; & il faut que toute la ville , bon gré mal gré , voie la chaise percée qui voyage. La duchesse qui passe n'en est pas exempte.

Il y a des gens qui déménagent aussi fréquemment que les *filles de joie* , parce que faisant de nouvelles connoissances , ils transportent autant de fois leur mobilier dans le voisinage qui leur convient. L'un fuit un désagrément de location , & tombe dans un autre pire encore qu'il ne soupçonnoit pas. Tel garçon , dans l'espace de quatre années , a déménagé quinze fois , & ne se trouve pas bien encore ; il faut le suivre à la piste ; il a sauté de rue en rue , ainsi que fait l'oiseau sur les branches de l'arbre.

On n'entend que plaintes réciproques entre le principal locataire & les sous-locataires. C'est une sous-division qu'il est difficile quelquefois en justice de débrouiller. Le même

pallier a jusqu'à quatre locataires différens, qui tiennent des baux les uns des autres.

En donnant congé six semaines d'avance, le propriétaire ou le principal locataire a le droit de vous faire vuider le plancher. Le terme le plus dur & le plus désagréable pour ces mutations est celui de Noël.

Déménager le 8 ou le 15 janvier, transporter ses meubles parmi les brouillards, la neige & les glaces, dans l'espace d'un jour très-court, c'est une rude pénitence imposée aux locataires. Malade ou moribond il faut néanmoins décamper avec son lit; le propriétaire auroit le pouvoir de mettre tous vos meubles sur le carreau.

Ne pourroit-on pas interdire ce *terme de Noël*, à cause de la rigueur de la saison, & rendre une ordonnance de police, qui remettrait tous les déménagemens forcés au printemps? Les rues de Paris seroient moins embarrassées dans ce mois d'allées, de venues, de visites, & l'on ne verroit pas les meubles ambulans du petit peuple couverts

de neige & auxquels il faudra plus de six semaines pour perdre leur malfaisante humidité.

Le petit peuple est plus pauvre le 8 janvier que dans toute autre tems de l'année, & c'est à cette époque que les hôpitaux se remplissent.

Un pauvre manœuvre s'est enrichi singulièrement il y a quelques années. Passant par une rue, une vieille femme l'arrête, le fait monter à un quatrième étage, & lui ordonne de sceller dans le mur un pot de grès assez pesant. Dix-huit mois après, passant dans la même rue, il aperçut un de ces écritaux branlans, qui pendent à presque toutes les boutiques : *chambre à louer présentement*. Il entra dans la maison & demanda quelle chambre étoit vacante. Celle du quatrième, lui répondit-on ; une pauvre femme qui l'occupoit *s'est laissée mourir* (1) il y a trois ou quatre jours. On a vendu son lit pour l'enterrer. Le manœuvre dit : cette chambre me

(1) Expression populaire, fort usitée à Paris.

conviendra, & il donna des arrhes, y transporta quelques meubles, & là tout à son aise il détacha de la muraille le pot de grès où la femme avare avoit entassé son or.

Moralistes, juriconsultes, philosophes, la succession étoit-elle légitime? répondez. Je fais bien que vous allez tous dire sur le papier, *non*; & vous ferez tous bien de le dire.

Mais pourquoi n'y a-t-il pas une loi qui dans un cas pareil adjugerait à l'homme intègre une portion de la somme qu'il auroit rendue, pouvant la détourner entièrement à son profit & à l'insu de tout le monde? La loi n'accordant rien, j'ai peur que tous les maçons présens & futurs ne s'emparent du tout,



CHAPITRE CCCCXXI.

Courses de Chevaux.

NOUS les avons copiées des Anglois ; c'est la bête qui remporte le prix : on fait jeûner le jockey qui doit conduire afin qu'il pese moins. Les paris s'ouvrent & il se perd beaucoup d'argent.

C'étoit aussi la manie des Grecs : ce peuple attacha à la vitesse des chevaux un honneur qui rendoit leur maître célèbre. Qu'on eût couronné celui qui conduisoit le char, il avoit montré une certaine fermeté & de l'adresse ; mais le vainqueur parmi nous , n'est-il pas un peu ridicule lorsqu'il se vante d'avoir su acheter une cavale plus légère que celle de son adversaire ?

Euripide autrefois se moqua complètement de ce singulier vainqueur dans une ode même à sa louange. Il lui dit en propres termes : *ô fils de Clinias , la plus belle des victoires*

victoires est celle dont les dieux n'ont favorisé que vous ; on vous a vu remporter les trois premiers prix, être proclamé vainqueur au milieu des applaudissemens, sans avoir pris la moindre peine.

Sans avoir pris la moindre peine ? Qui se feroit attendu à une pareille chute ?

Il est dommage que nous ne soyons pas originaux dans ce ridicule que nous avons adopté ; mais aussi nous avons voulu placer une gloire d'éclat dans le mérite de nos jockeis.

On ne parle donc plus que *du cheval barbe, du petit duc* ; & le goût des chevaux qui courent a succédé à l'esprit de la chevalerie entièrement éteint. On se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués, qui passent comme un trait, tous couverts de sueur au bout de six minutes ; & nous mettons ensuite dans les discussions qui résultent de ces courses, un air de profondeur & une importance qui ont quelque chose de burlesque.

Cette fingerie de nos voisins n'a pas rétabli comme chez eux, ainsi qu'on l'eut d'abord imaginé, la perfection des races ; c'est que l'on n'a permis ces jeux olympiques qu'aux princes & aux grands seigneurs. Ils eussent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés.

On a fait une petite comédie, dont le sujet est une femme qu'on dispute & qu'on gagne à la course, & ce sujet n'a point paru sortir des bornes de la vraisemblance. Un interlocuteur, homme *d'un très-bon ton*, y dit : *veux-tu recourir la comtesse ?* Et comme telle est la manière de ces *hommes qu'on connoît*, cela a paru délicieux, unique.

CHAPITRE CCCCXXII.

Rats.

LA quantité de rats qui font dans Paris, (je ne parle pas de ceux qui logent dans les cervelles) surpasse l'imagination. Cachés

pendant l'hiver le long des quais dans des piles de bois, ils descendent en été au bord de la riviere: là ils font d'une grosseur démesurée. Des peuplades entieres vivent dans ces fouterreins & y forment des excavations remarquables; ils entrent dans les caves quand la riviere hausse, & y rongent tout ce qu'ils trouvent. Aussi dans ces quartiers voisins de l'eau faut-il une armée de chats pour combattre cette armée de rats. Ceux-ci font d'une telle stature qu'ils ne tremblent plus devant le plus fier rominagrobis, & le combat se livre à forces presqu'égales.

Les servantes sont obligées d'accumuler les ratieres, & de redoubler de soins pour dérober la provision de chandelle & les alimens à la dent vorace de ces animaux: ils pullulent au point que plusieurs maisons en sont incommodées, & de maniere à redouter le sort de l'ancienne Egypte.

En vain un grand homme se promène dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poison a gonflés; le

remède est pire que le mal. L'arsenic ou la *mort-aux-rats* indifféremment répandus dans des caves presque banales, occasionne trop d'accidens pour qu'on n'en revienne pas à l'animal hypocrite dont *Montcrif* fut l'*historiographe*. Aussi tandis que le bas des maisons est habité par une espèce rongeante, les toits regorgent de chats & de chates, qui par leurs miaulemens interrompent votre sommeil. Quelquefois dans le jour, au milieu de leurs ébats amoureux, ils tombent dans les cours, & vous recevez sur le dos un matou vaincu que son fort & heureux rival a précipité d'une gouttière.

L'histoire des *chats perdus* est infiniment intéressante. Dans plusieurs maisons on rappelle les déferteurs, & il seroit contre le droit des gens de les retenir par force ou par ruse; il est défendu même de les aimer. On affiche de tous tems les *chiens perdus*; une dévote a donné l'exemple d'afficher *son chat perdu*, lequel avoit au col un ruban couleur de rose, & l'on voyoit au bas

de cette affiche: permis d'imprimer & d'afficher. *Le Noir.*

Quelquefois dans le cimetière des innocens, où cinquante mille têtes de morts sont rangées en amphithéâtre, il apparoît un prodige; c'est une tête de mort qui remue ou qui roule toute seule, & le peuple d'accourir. C'est un rat qui s'est logé dans le crâne, & qui ne peut en sortir aussi facilement qu'il y est entré. Sous ces charniers dont le coup-d'œil est le plus effrayant qui soit dans l'univers, les rats vivent parmi les ossemens humains, les dérangent, les soulèvent & semblent animer ce peuple de morts, qui montre à la génération présente la place qu'elle occupera sur ces gradins, où les débris de l'humanité sont placés, non plus selon les rangs qu'ils occupoient autrefois, mais d'après leur grandeur physique. Ils vont tous former la même terre calcaire. *Oui, terre contre terre*, pourroit dire le plus superbe potentat, en donnant la main à l'homme de la dernière classe. Mais où m'ont conduit les rats?

C H A P I T R E C C C C X X I I I .

Portes des Couvens.

L'ÉVANGILE l'a dit : *Mangez votre pain avec les pauvres.* Les moines étoient autrefois les pauvres ; mais devenus riches , ils font à leur tour des charités. Or voici comme ils mangent leur pain avec les pauvres.

Un tas de gueux s'assemblent le matin à la porte du couvent. Ils sont déguenillés. Le moine ouvre ; il ne les fait pas entrer chez lui , mais il jete dans chaque écuelle un peu de potage , & ces malheureux se chamaillent à qui obtiendra une plus grande portion de cette soupe.

Est-ce là manger son pain avec les pauvres selon l'intention de l'évangile ?

Je voudrois qu'on fit entrer ces malheureux , qu'on les fit manger au réfectoire , qu'on les traita charitablement ; car ce n'est pas manger son pain avec les pauvres , que de leur jeter dans des cibilles de bois de

vieilles croûtes détrempées dans la lavure
des affiettes du couvent.

C H A P I T R E C C C C X X I V .

Surfaire.

T O U T petit marchand vous surfait sa marchandise de près du double : c'est une chose scandaleuse ! Qu'arrive-t-il ? L'acheteur mésoffre. La plus petite vétille est sujette à une longue discussion. Le marchand offrirait sa marchandise à moitié de sa valeur, qu'on lui feroit encore une offre inférieure, parce que les petits marchands ont la réputation de surfaire outre mesure. Comment parvenir, dans le débat, au prix juste ? Celui qui marchandé a toujours peur d'être pris au mot ; il temporise, & souvent il se sauve sans avoir fait l'offre la plus légère.

Ne faudroit-il pas que les marchands s'imposassent entr'eux la loi inviolable, de mettre un prix fixe sur leurs marchandises ? Le

tarif une fois arrêté, la confiance respective renaîtroit.

Passez devant une petite boutique, vous entendrez entre l'acheteur & le vendeur les mots *sur ma conscience, sur mon honneur*; ils sont prodigués pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre; les gestes répondent aux paroles, & l'on se parjure pour quelques fols. Voilà le négoce d'une infinité de misérables détailliers qui usurpent les noms de marchands & même de commerçans.

Les garçons de boutique s'appellent *courtauts*, parce que le maître les envoie précipitamment après l'acheteur qui, ayant offert un prix, s'est en allé. Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra; & quand il ne vient point sur ses pas, il dit à son garçon: *cours—tôt après lui.*



 CHAPITRE CCCCXXV.
Proceſſion des Huiffiers.

CAVALCADE assez plaifante. Le lendemain de la Trinité, les huiffiers à cheval & à verge, & les huiffiers priſeurs montent à cheval, couverts de leurs robes noires. Ils ont mauvaife grace, & tout le peuple rit de voir ces ſuppôts de la juſtice caracoller, garder mal leurs rangs, & au moindre choc faiſir le crin des chevaux. Cette main qui griffonne & faite pour l'écrivoire, conduit mal la bride. Leur ſtile de grimoire eſt empreint ſur leur phyſionomie; ils vont ſaluer les principaux magiſtrats. On dit que les particuliers qui auroient à ſe plaindre de quelque mauvaife manœuvre, pourroient dénoncer le coupable ſubalterne; mais les chefs les puniſſent ſi rarement, que ſur cent plaintes une à peine eſt admife.

Comme il faut que la maſſe du papier tim-

bré se débite, toutes ces mains qui le noircissent seront toujours encouragées à en vider les magasins ; & si on leur fait quelque réprimande, le plus souvent c'est pour la forme, & fix mois après ils recommencent avec plus d'intrépidité que jamais. Sans ces plumes actives, que deviendrait le riche produit de la ferme ?

CHAPITRE CCCCXXVI.

Débiteurs du bon ton.

UN débiteur qui veut être inaccessible est très-commodément à Paris. Il occupe une maison à portier où le créancier est conigné ; jamais monsieur ne fera au logis pour lui. Quand les huissiers viendront pour saisir, ils ne passeront pas la loge du portier.

Les hommes d'un certain rang ont leur homme d'affaires ; c'est à lui que s'adressent toutes les plaintes. Comme il est lui-même intéressé à ne point payer, il est encore plus

insensible & **plus inévitable que son maître.**

Malheur à celui qui ne peut faire révoquer un arrêt de surseance ! Il mourra de faim contre la porte repoussée par le portier , ou bien il sera éconduit par l'homme d'affaires.

Si l'huissier en portant une signification oublie de laisser au portier la piece de douze sols , la signification est mise au feu , pour lui apprendre une autre fois à connoître l'étiquette.

Rien n'est si dupe des gens du bon ton que le marchand & l'ouvrier. Aucune dette n'est sacrée à Paris pour ce qu'on appelle *gens de condition*. S'ils font au bout de quelques années l'effort de donner un à-compte , ils semblent faire une grace.

Telle duchesse doit à des marchands son linge , ses robes , le drap qui couvre ses domestiques ; elle s'en moque , & ce n'est qu'en tremblant que ces marchands viendront réclamer leur dû. On fait en leur présence des rouleaux de louis pour le jeu du soir , & on les congédie assez impoliment.

Un boulanger, à qui un marquis devoit en mouant une forte somme, disoit naïvement en parlant à l'homme d'affaires : *hélas ! ce grand seigneur, quand j'allois lui demander de l'argent, il me faisoit asseoir du moins à côté de lui. A présent on ne paie pas davantage, mais on n'est plus si honnête.*

CHAPITRE CCCXXVII.

Musique des Gardes Françaises.

MUSIQUE militaire que l'on emploie depuis peu dans plusieurs cérémonies publiques. Le colonel permet que ses soldats musiciens exercent leurs talens dans toutes les maisons honnêtes où ils sont desirés.

Dans les beaux jours de l'été la musique des Gardes donne des sérénades sur le boulevard ; le peuple accourt, les équipages se pressent & tout le monde se retire très-satisfait. Cette musique imprime au régiment une distinction qui le fait chérir. Autrefois ce régiment étoit

comme avili par son indiscipline & sa mauvaise conduite ; aujourd'hui il est considéré. Son colonel l'a totalement métamorphosé , & ces mêmes soldats qui commettoient une infinité de désordres sont devenus honnêtes & utiles.

Rien n'est plus propre à attacher le soldat à son métier qu'une musique militaire.

On a trop négligé parmi nous la musique militaire ; nous n'avions pas il y a vingt-cinq ans un seul trompette qui sonnât juste, pas un seul tambour qui battit en mesure , pas une clarinette qui ne fut faussée.

Aussi durant les dernières guerres , les payfans de Bohême , d'Autriche & de Bavière , tous musiciens nés , ne pouvant croire que des troupes réglées eussent des instrumens si faux & si discordans , prirent tous nos vieux corps pour de nouvelles troupes qu'ils méprisèrent ; & l'on ne sauroit calculer à combien de braves gens des instrumens faux & des musiciens ignares ont coûté la vie. Tant il est vrai que dans l'appareil de la

guerre, il ne faut rien négliger de ce qui frappe les sens.

Et si, comme le dit l'abbé Raynal, le roi de Prusse a dû quelques-uns de ses succès à la célérité de ses marches, il en doit aussi plusieurs à sa musique vraiment guerrière.

C H A P I T R E C C C C X X V I I I .

Louvre.

LE Louvre semble condamné à ne jamais être fini ; c'en est fait. La destinée de ce superbe monument sera de rester inachevé, comme pour immortaliser à jamais l'esprit des François, si par hasard l'Europe vouloit revenir un jour de ses premières idées.

Devant cette superbe colonnade, une multitude de petits frippiers étalent en plein air sur la place, des guenilles, des haillons : ce contraste dit encore quelque chose à l'œil observateur ; c'est l'image de tout le reste ; grandeur & misère, côte-à-côte.

Les trois académies (sans compter celle d'architecture) sont logées dans ce Louvre qu'on diroit avoir été battu en ruine, ou avoir échappé à la fureur d'un peuple barbare.

Quelques académiciens & quelques particuliers y ont obtenu un logement ; mais il faut bâtir une espece de maison en charpente dans ces vastes enclos. On trafique de ces logemens qui sont peu commodes, sur-tout par les escaliers qui ne répondent point à la majesté de l'édifice.

Plusieurs peintres de l'académie y ont leurs ateliers, & une multitude de rats leur domicile ; c'est le cortege ordinaire des talens.

Celui qui vient à décéder dans les logemens du Louvre, ne peut faire attacher à sa porte une aune de tenture noire. Il faut qu'il déloge sans cérémonie ; on enleve le corps sans qu'il soit exposé, & il est interdit aux murailles de porter les marques lugubres de la douleur de sa famille.

Du Freny disoit à Louis XIV : Je ne regarde jamais le Louvre sans m'écrier : *superbe*

monument de la puissance de nos plus grands rois, vous seriez achevé, si l'on vous avoit donné à l'un des ordres mendiants pour y tenir son chapitre & loger son général!

C'étoit un si beau plan que ce Louvre! Le château de Versailles l'a fait abandonner; l'état des finances, le laps de tems, & peut-être même la politique empêcheront toujours que ce premier plan ne reçoive sa pleine & entière exécution. Les rois de France, selon toute apparence, n'habiteront plus la capitale; & ce palais qui ne convient qu'à un monarque, n'offrira dans les siècles qui vont suivre qu'une demi-splendeur & des travaux interrompus.

CHAPITRE CCCCXXIX.

Bréviaire.

UN prêtre régulier a toujours son bréviaire en poche ou sous le bras; il le porte à la promenade & même en voyage; il affecte quelquefois

quelquefois de le lire avec attention, & rachete l'ennui que cette lecture lui cause en donnant à cette pratique une sorte d'ostentation.

Depuis que l'on en rit, cette manie de prier devant le monde est diminuée. Eh! n'est-il pas ridicule de voir dans un carrosse public, un prêtre qui marmote du mauvais latin pour mendier des assistans une certaine vénération?

Si cette lecture du bréviaire est faite pour se sanctifier, c'est dans la retraite & seul que le prêtre doit méditer ce qu'il lit, & non prendre le tems de la promenade ou d'une assemblée pour se faire remarquer.

Cette infructueuse momerie n'est plus en usage que chez les prêtres stupides ou hypocrites. Ceux qui se respectent, ne livrent plus au coup-d'œil des railleurs leurs levres mouvantes, leurs signes de croix & leurs coups-d'œil vers les cieus. Qu'un prêtre dise journellement son bréviaire, qu'il se pénètre de ses charmes touchans, rien ne l'en empêche; mais qu'il se tienne à l'écart ou dans sa maison.

Il faut bien quatre ou cinq heures de tems par jour pour dire le bréviaire du diocèse de Paris. Quiconque a un bénéfice ne doit pas y manquer sous peine de pécher. Les évêques & les abbés commandataires le disent en dormant.

Si vous ne dites pas votre bréviaire , il faudra vous en confesser , disoit-on à un prélat.-- Sans doute, & c'est bien mon dessein ; car j'ai plutôt fait de confesser que je ne le dis pas , que de le dire tout entier. A l'exemple du prélat , certaines jeunes Parisiennes (quoi- qu'elles ne disent jamais tout) ont opiné que les plaisirs de toute une année pouvoient fort bien être achetés par un quart d'heure de confession. Elles se confessoient donc dans la quinzaine de Pâques , & jouissent ensuite de leurs amans onze mois & demi. Que dites- vous de ce calcul ?



C H A P I T R E C C C C X X X .

Viande en Carême.

LES boucheries font ouvertes en plein carême , tant à l'usage des protestans & des malades , que de tous ceux enfin qui veulent faire gras. Il est vrai que le bigot en passant y jette des yeux courroucés , & qu'en rentrant chez lui , il crie contre ce scandale ; mais heureusement que l'administration a senti qu'il convenoit de laisser à chaque estomac & à chaque conscience , la liberté du gras ou du maigre. Les curés des paroisses se prêtent eux-mêmes facilement à la dispense. On remplace l'abstinence par une légère aumône , & tout le monde s'en trouve mieux.

Où est le tems où l'on étoit obligé , lorsqu'on vouloit envoyer un bouillon à un malade , de le cacher dans une boëte à perruque ? Dans ma jeunesse , j'ai vu arrêter le dîner du prince de Condé , qu'on lui portoit de son

hôtel au Jeu-de-Paume de la rue Mazarine. Les estraïers de je ne fais quelle juridiction, avoient saisi le potage & les poulardes de Son Altesse Sérénissime. Ces puérités ont pris fin : mais quelques fots gémissent encore sur l'abolition de l'ancienne rigueur qui plaçoit dans les rues des emporteurs de tous les dinés accommodés au gras.

CHAPITRE CCCXXXI.

Attrapes.

UNE des bêtises du peuple de Paris, c'est ce qu'on appelle *attrape* en carnaval. On vous attrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui sortent pour aller aux prieres de quarante heures (1)

(1) Prieres publiques, où l'église expose le Saint-Sacrement, comme pour contrebalancer par des adorations les excès que le gouvernement tolere.

des plaques blanches qui ont la forme de rats ; on leur attache des torchons, on fème des fers brûlans & des pieces d'argent clouées au pavé ; enfin, ce qu'on peut imaginer de plus ignoble divertit infiniment la populace.

Pendant tout le carnaval, elle ne parle que d'ordures, & enfante sur ce chapitre mille grossières équivoques, alors elle rit aux éclats. Un *masque* se promene dans tous les beaux quartiers, sous les fenêtres des dames & des demoiselles, ayant l'air d'être en chemise & sans culottes ; le derriere de cette chemise est chargé de moutarde ; d'autres masques qui suivent, s'empresseent avec des morceaux de boudin d'aller au moutardier ambulante, & le peuple de percer la nue en applaudissant à ces dégoûtantes plaisanteries.

C'est cependant au milieu de cette capitale, centre du goût & des lumieres, que cent mille individus suivent en foule ces farces qui font vomir, & qu'on reproche ensuite à l'auteur du *Misanthrope* (qui fut obligé, comme directeur de troupe, de travailler pour

le peuple, (1) qu'on lui reproche encore la *procession des seringues* dans *Pourceaugnac*. Les comédiens François, ces jours-là, ne manquent point de donner *dom Japhet d'Arménie* (1) & autres *scaronades*, & les spectateurs s'amuseut fort d'un pot-de-chambre vuide sur la scene d'un apothicaire en attitude, & d'un malade dévoyé qui court à la garderobe avec les grimaces du moment.

La canaille rit dans les carrefours, & le beau monde sur les banquettes de velours de l'orchestre & de l'amphithéâtre. Préville, comédien du roi, joue la dégoûtante mascarade, tout aussi bien & avec autant de feu que le poliffon des rues, & leurs gestes licencieux font à peu près les mêmes.

Parmi ces détestables plaisanteries, une m'a paru plus mauvaise encore. On fagote un

(1) Piece de Scaron; d'une bouffonnerie assez indécente. La veuve de ce poëte burlesque a épousé Louis XIV; Louis le Grand, successeur de Scaron! Jamais l'auteur de *l'Enéide travestie* n'eut une idée plus grottesque. Oh, comme il en auroit ri!

enfant postiche ; il a le dos tourné , le corps baissé , il semble vouloir ramasser à terre une pomme tombée de sa main ; vous passez & souffrant de son attitude , vous ramassez la pomme & la présentez à l'enfant. Aussi-tôt la canaille vous hue ; mais n'est-ce point là huer une bonne action ? Cela ne me semble pas indifférent.

Je ne fais ce qui se passoit aux *bacchanales* du peuple Romain ; personne n'a fait le *tableau de Rome* : mais dans aucune ville du monde ancien , on ne retrouvera , je crois , les amusemens vils & grossiers de la populace parisienne. Les vendeurs d'estampes n'affichent alors que des figures de garde-robe , & les colporteurs qui vendent les billets de loterie , vous en offrent d'imprimés (je ne fais si c'est avec approbation) où il y a dessus : *loterie d'étrons , gros lot , 100000 liv. Signé , Gobe-tout*. La populace fait vraiment pitié dans ces trois jours de carnaval ; tous ses divertissemens ont une empreinte de sottise & de vilénie qui rapproche leur goût de celui des pour-

ceaux. Il paroît que ce pauvre peuple ne songe point à recourir désormais à de plus ingénieuses inventions ; peut-être l'entretient-on exprès dans ces ineptes orgies.

Oh Grecs ! Grecs ! si souvent & si mal à propos cités par nos pédans , puisqu'on compare incessamment Paris à Athenes , dites , vos bouquetieres & vos artisans , du tems de Démofthenes & d'Alcibiade , admettoient-ils dans leurs plaisirs ce mélange honteux ? Non : & pourquoi ? Parce qu'il y avoit à Athenes une tribune & des orateurs publics , qui eussent fait rougir les vendeuses de poisson , si..... Mais où vais-je m'embarquer ?

Au nouvel an , on voit aussi des *attrapes* chez les confiseurs de la rue des Lombards : celles-ci n'ont qu'un caractère enfantin. On donne aux boîtes à *bon-bon* toutes fortes de forme ; *artichaud* , *tison-brûlé* , *bout de tabac* , *bottes d'asperges* , & les boîtes dans leur figure variée & bizarre indiquent quelquefois un rapport avec les événemens du jour. Un de ces confiseurs ne s'étoit-il pas avisé , il

y a dix ans, de placer une petite tôte de Louis XV en sucre sur un baril de pastilles ? La police n'eut que le tems de déménager la boutique sucrée.

Puis vous voyez au premier étage le *siege de la Grenade*, décoration de dessert. Bombes, mortiers, canons, fusils, murailles, drapeaux, soldats, général, tout est à croquer ; le même dessinateur préparoit déjà le *siege de Gibraltar*, & comptoit l'exposer à l'admiration des curieux ; mais il faudra qu'il refonde ce rocher imprenable.

C H A P I T R E C C C C X X X I .

Mets hideux.

AU détour de cette rue, dans cette étroite échoppe, qu'apperçois-je sur ces assiettes mutilées ? Quels sont ces restes où la moisissure a déjà déposé sa première empreinte ? Ces restes, rebut des valets, après avoir touché la bouche d'un évêque qui s'est arrêté par

réflexion pour donner la préférence à un autre morceau, ont été dédaignés des marmitons ; ils sont destinés à descendre dans l'estomac des pauvres , aussi maigres que les marmitons sont gras. Ceux-ci les ont ramassés pêle-mêle & les ont vendus à des regratiers qui les exposent à l'air. Hélas ! qui en fera friand ? Voyons : *ventre affamé n'a point d'oreilles* ; mais il a des yeux. Sur le soir , un indigent enveloppé d'une redingotte , descend de son grenier & vient acheter ces restes dégouttans , sur lesquels la valetaille a bavé ; il les cache & les emporte. C'est un honnête homme que des revers ont précipité dans un état obscur ; il est bien moins nourri , moins bien couché , moins heureux enfin qu'un laquais.

L'homme charitable , mais qui craint de mal placer son aumône , devoit se faire l'honorable espion de ces échoppes ; il pourroit veiller à côté de ces plats froids & livides , qui ne peuvent tenter que la famine en personne. A coup sûr , ce sont de vrais infortunés que ceux qui vont là pour y chercher leur

triste nourriture ; à coup sûr , ces acheteurs font dans le besoin , & dans un besoin réel. Ces graillons , dont la vue offense notre délicatesse , perdroient de leur vileté & deviendroient la pierre de touche qui serviroit à distinguer l'homme souffrant de la faim. Donner à propos , est le vrai synonyme de libéralité. Que d'argent dépensé sur le pavé de Paris ! Et parmi tant de riches prodiges , combien distingue-t-on de personnes libérales ? Qu'elles se mettent en embuscade près de ce regrat que la misère silencieuse vient enlever à l'approche des ténèbres , & elles auront bientôt lieu d'être émues & attendries.

A Versailles , le regrat n'a point cet aspect révoltant. Ce qui sort de dessus la table du roi & de celle des princes est en entier , & le bourgeois ne rougit point de s'en nourrir ; puis ce qui a été sur la table des princes , est toujours réputé un morceau sain & délicieux. Le quart de Versailles se nourrit donc des plats servis sur les tables royales , & les cuisiniers de Sa Majesté ont apprêté

les viandes pour des estomacs vulgaires, auxquels ces mets, chef-d'œuvre de leur art, n'étoient pas destinés. Des poissons immenses, auxquels on n'a pas touché, n'ont fait qu'un faut de la table de monseigneur le comte d'Artois sur celle d'un chapelier, & vont régaler sa petite famille. Elle se nourrit de mets succulents, & n'a plus besoin de faire une cuisine particulière.

Ce regrad de Versailles n'est donc point désert en plein jour comme celui de Paris ; au contraire, tel y entre l'épée au côté & fait l'emplette d'un turbot, d'une hure de saumon, morceau fin & rare, qu'il n'auroit pu trouver ailleurs sans dépenser beaucoup d'argent ; il se vante d'avoir été *au regrad de Versailles*. S'il parloit des *assiettes publiques* de la capitale, il soulèveroit le cœur. Et voilà de ces distinctions qu'il est de mon emploi d'apprendre aux étrangers ; car tout a ses nuances & à l'infini ; nuances instructives, & qui peuvent jeter du jour sur les ouvrages des législateurs & des moralistes. Oui, ils

doivent lire ce chapitre avec attention.

Ainsi donc dans la ville qu'habite le roi , tel officier décoré de la croix , avant que d'aller chez le ministre , se munit d'un poulet rôti , qu'il enveloppe proprement dans un mouchoir. S'il est invité à dîner , tant mieux , son poulet lui servira pour son souper. Il y a à ce sujet une anecdote connue & que je ne rapporterai pas ici , parce que le journaliste de Neuchatel ne veut pas absolument que je raconte des anecdotes , quoique lui-même n'en fache aucune de ce genre.

Mais malgré lui , je dirai encore ce qui se passe au bout du Pont-Neuf. C'est une faiseuse de *beignets* qui , plaçant sa poêle à frire sur un rechaud exposé en plein air , & dont en passant vous recevez la fumée au nez , emploie , au lieu de beurre , d'huile ou de fain-doux , un *cambouis* , un *vieux-oing* , qu'elle semble avoir dérobé aux cochers qui graissent les roues des carrosses. Des polissons déguenillés attendent que le beignet gluant & visqueux soit sorti de la poêle & le dévo-

rent encore chaud & brûlant à la face du public. Le passant étonné, s'arrête & dit : *il a le gozier payé*. Au reste, on distingue partout le Parisien en ce qu'il mange sa soupe presque bouillante.

Dois-je aussi parler des *vendeuses de marrons & de châtaignes*, qui, tout à côté, les font rôtir ou bouillir ? Elles glapissent du matin au soir, criant : *tout chauds, tout brûlans*. On dit qu'attendu que les fermiers-généraux nous vendent le sel treize sols la livre, (falsifié encore) elles versent, par économie, dans la chaudière aux marrons un sel qui leur est propre, qui ne vient ni de l'océan ni des mines, & n'est pas encore assujetti à aucun droit.

Vous conduirai-je enfin, lecteur, dans ces gargottes de fauxbourgs, obscures & enfumées, où les maçons tenant sous le bras leur morceau de pain enduit de plâtre, ainsi que leurs personnes, vont le plonger dans un chaudron bannal ; ce qui s'appelle *tremper sa soupe*. Il leur en coûte trois sols pour cette

immersion. Quel chaudron ! quelle soupe !
 Mais j'apperçois que j'offenserois votre délicateffe si j'allois plus loin. Rassurez-vous, délicats sybarites , je ne vous dirai plus rien. Il importera fans doute à d'autres de savoir comment le peuple qui travaille le plus vit & se nourrit.

Passé ensuite devant la porte d'un hôtel ; on sent de loin une odeur agréable qui anime l'appetit. On se nourriroit presque à la fumée épaisse que la cuisine exhale par les barreaux qui donnent sur la rue. Avancez la tête , trente casseroles sont sur des brafiers ; des cuisiniers en vestes blanches les agitent avec grace ; chaque sauce est interrogée dix fois ; toutes sortes de mets vont couvrir une table où s'affeyeront cinq ou six épicuriens qui toucheront à vingt plats d'une dent dédaigneuse , & qui ne songeront seulement pas s'il existe des hommes à qui le nécessaire manque , à raison du haut prix où les riches qui accaparent tout , ont fait monter toutes les denrées.

CHAPITRE CCCCXXXIII.

S'écrire aux Portes.

LE beau monde confacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les rues de la ville & des fauxbourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y *faire écrire*; on paroît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maisons; c'est le jour de la maréchale, de la présidente, de la duchesse; il faut paroître au fallon, saluer, s'asseoir tour-à-tour sur le fauteuil vuide, & l'on croit sérieusement pouvoir cultiver la connoissance de cent soixante à quatre-vingt personnes.

Ces allées & venues dans Paris distinguent un homme du monde; il fait tous les jours dix visites, cinq réelles & cinq en blanc; & lorsqu'il a mené cette vie ambulante & oisive, il dit avoir rempli les plus importans devoirs de la société.

En

En entrant dans ces différens fallons on y entend les mêmes inutilités ; répétitions uniformes , point de franchise ; toutes les opinions sont masquées , & ce n'est jamais au fallon que l'on s'explique. La nouvelle du jour se recommence à chaque visite ; on conte huit fois de suite la même histoire , & la politesse ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun , qui s'est emparé de la conversation , se hasarde à dire.

Le fallon s'ouvre & se ferme soixante fois ; les noms entrent ; les robes & les habits s'examinent ; on garde le silence ; on s'esquive , on remonte en voiture pour aller trouver des personnes tout aussi indifférentes , & écouter dans un nouveau cercle ce qu'on fait déjà & ce qu'on a appris sans intérêt.

Cette vie ambulante & oisive , suite du désœuvrement , annonce le vuide profond du cœur & de l'esprit ; & c'est ainsi que se passe la vie des gens à équipage. Est-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naissance

& de la fortune , pour prodiguer ainsi son existence ? Et ces personnes affecteront encore du dédain pour des sociétés qu'elles ne connoissent pas : & pourquoi ? Parce qu'elles dédaignent réellement les sociétés qu'elles connoissent.

Quand le jour tombe dans le *fallon* , le notaire & le gros commis disent aux valets, *des bougies* ; les maîtres des requêtes & les présidens disent, *des lumieres* ; mais les grands seigneurs & les princes disent, *apportez des chandelles* ; & pourquoi ? c'est que le roi dit toujours, *des chandelles*.

Je ne doute pas que , profitant de cette remarque , quelque gentillâtre ne dise bientôt en province dans son châtel démantelé , *des chandelles*. Et j'aurai occasioné un trait comique ; tant mieux , il fera rire.

Il y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va régulièrement tous les matins savoir comment se porte madame une telle ; mais il est de son devoir de ne jamais rendre compte à sa

maîtresse de sa mission. On s'envoie des salutations, des complimens réciproques, & l'on demeure porte à porte.

D'autres femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce sont des amitiés excessives, des transports ; on ne sauroit vivre l'une sans l'autre ; on déclare son intimité sentimentale à la face de l'univers. Au bout de six mois on devient de la plus belle indifférence, & ces femmes si affolées ne se reconnoissent plus.

Depuis long-tems on ne fait plus les incommodes visites du jour de l'an ; il n'y a plus que les commis de bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs supérieurs qui les attendent ce jour-là, & les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur.

Ceux qui ne reçoivent pas de gages ne font aucune visite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domestiques.

La petite poste se charge aussi des visites. Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté, & souleve le marteau des portes

cocheres ; elles bâillent & se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible ; chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend par-tout le nom de celui dont il est le commettant.

On se rejette le surlendemain dans la société, & on laisse le cordonnier & le tailleur se donner l'accolade vraie ou fausse, qui étoit encore familière au beau monde il y a quarante ans. Voilà comme on a détruit insensiblement ces gênes futiles qui nous tyrannisoient à des époques renaissantes.

CHAPITRE CCCCXXXIV.

Sœurs Grises.

AINSI nommées de la couleur de leur habillement, attachées à différentes paroisses. Elles soignent les pauvres malades, & se répandent par-tout où leurs soins sont nécessaires. Ces sœurs de la charité mettent dans

un jour touchant le triomphe de la religion. L'humanité souffrante, misérable, dénuée, trouve par leur ministère des secours, des remèdes, des consolations. Eh, quelle différence d'une sœur, livrée à ces honorables & utiles fonctions, à celles qui, dans une retraite inaccessible, passent une vie entière à chanter au chœur des cantiques stériles & inintelligibles à elles-mêmes !

L'esprit de zèle & de charité qui les anime, me pénètre de respect & me fait désirer que ce vénérable institut se propage.

Au moment universellement plus désiré & peu éloigné sans doute, que l'on détruira les vierges folles, (qu'on n'appellera alors plus religieuses) on respectera l'établissement des sœurs grises ; & l'exercice pénible & assidu de leurs fonctions, leur méritera constamment la reconnaissance publique.

Si dans les hôpitaux les sœurs qui environnent les lits de souffrance, au milieu de tant de jeunes chirurgiens, pharmaciens, médecins, presqu'emprisonnées dans des sal-

les où les atomes subtils , les corpuscules actifs abondent , & foulevant à chaque minute des corps nus , ont contracté le goût trop vif du plaisir & de la volupté , leurs jouissances ne font-elles pas un foible dédommagement de leurs veilles , de leurs travaux , de leurs soins renaissans & pénibles ? Le rigorisme le plus outré peut-il s'empêcher lui-même de placer la *charité* à la tête des autres vertus ? Ces sœurs hospitalieres n'en font que plus compatissantes lorsqu'elles s'attendrissent. Elles entendoient moins l'accent de la douleur , si leur ame étoit fermée à la voix du plaisir. La charité qu'elles exercent avec un courage infatigable , doit suffisamment expier des foibleffes que le lieu , l'âge , les fonctions , la solitude , l'occasion rendent presque inévitables.

Elles vivent sous les rideaux , tantôt d'un jeune homme pâle qui souffre & qui reprend bientôt ses couleurs , graces à leurs soins ; tantôt près d'un vieillard qui leur rappelle un pere chéri. Elles voient tour-à-tour les scènes touchantes de la maladie , de la convalescence

& de la mort. L'éclair fugitif de la vie semble leur en enseigner l'emploi. Leur sensibilité si fréquemment exercée, s'arrêteroit-elle lorsque la présence des douleurs & des infirmités humaines prête, encore un nouvel attrait à des plaisirs devenus nécessaires pour contre-balancer l'aspect perpétuel des souffrances, & qui seuls sans doute font supporter des devoirs devant lesquels les trois quarts des hommes frémissent & reculent ?

Qui m'expliquera pourquoi toutes les personnes appliquées spécialement à guérir les plaies, à soigner les maladies, & qui vivent avec les êtres souffrants, ont pour les plaisirs des sens, un penchant beaucoup plus vif que celui qui anime les autres hommes ?



CHAPITRE CCCCXXXV.

Financieres.

SI un auteur comique a le dessein de faire une piece intitulée *l'Impertinente*, qu'il aille de ce pas visiter deux ou trois financieres. Les femmes de qualité ont de la noblesse, de l'esprit & du tact. Leurs mots piquans sont assaisonnés d'une certaine grace qui en adoucit la pointe; mais les financieres sont hautaines & dures, par instinct & par réflexion. L'état de leurs maris, quoiqu'elles affectent de le mépriser, a passé dans leurs cœurs; & jamais elles n'auront le tour facile & le langage aisé des femmes de qualité; l'on semble pervertir les caractères.

La financiere qui craint le reproche fait tout ce qu'il faut pour le justifier. Les femmes de robe ont des ridicules petits; la financiere a des tons qui décelent la suprême impertinence, l'impertinence raisonnée.

La comédie de *George-Dandin* n'a point guéri les roturiers de la sottise d'épouser des filles de condition. Telle, soustraite à la misère par un mariage fortuné, a cru honorer un bon financier en lui donnant la main. Elle se distingue de son mari, & le croit uniquement fait pour lui gagner des millions. Dans les grands soupers qu'elle donne à de petits seigneurs, elle rougit presque de le voir à table. Elle ne permet pas à son époux de traiter ses enfans comme s'il étoit leur pere, parce qu'alors ces enfans ne seroient plus de qualité. Tous les défauts qu'elle remarque en eux (elle le dit presque ouvertement) procedent du levain vicieux de leur pere. Tout ce qui n'est pas de qualité la fait tomber en syncope. Elle ne fait comment elle a pu venir habiter l'hôtel magnifique de son époux calculateur. Son nom lui cause le plus grand chagrin, & pour lui faire plaisir, il faut en lui parlant la nommer par son nom de fille. Tous les jours elle soupire sur l'opulente roture de son mari. Elle l'écarte autant qu'il lui est possi-

ble , non pas par antipathie , mais par mépris pour cette ineffaçable roture qui lui revient toujours en mémoire. Il feroit trop au-deffous d'elle de demander de l'argent à fon mari ; elle lui donne des *mandats* qu'il paie comme un banquier.

Qu'a donc produit la comédie de *George-Dandin* ? Rien pour le tems actuel , où la finance ayant pris les connoiffances & les mœurs du fiede , n'a plus trop de difcordance avec le ton de la noblèffe : les dehors rebutans ont difparu , mais le fond eft demeuré le même. Il faudroit donc refaire ce fujet , ne plus offrir un imbécille qu'on fait mettre à genoux devant fa femme , mais un homme foible que les vieux préjugés dominant encore , qui fe profterne en efprit devant les aïeux de fa femme , & qui femble demander grace à fes parens d'ofer coucher avec elle , tant il eft la dupe de ces impofantes expreffions , *condition , famille , maifon , naiffance* , qu'on fait inceffamment réfonner à fes oreilles pour faire couler fon or fur les derniers rejets

d'un arbre généalogique entièrement desséché.

Cette extravagance de vouloir épouser une femme qui n'a que des titres, & qui vaine & fière a l'esprit gâté par ses parens qui lui enseignent à dédaigner l'autorité maritale, est encore assez commune pour être peinte & rajeunie sous des touches nouvelles, analogues au ton, au langage & aux manières du jour. Il paroît que l'idiôme de notre comédie doit subir tous les trente ans une entière métamorphose. Le fond du tableau a beau être vrai, il n'y a que les nuances, & il y en a à l'infini, qui déterminent l'exakte ressemblance. Aucun personnage de Moliere n'a plus parmi nous sa physionomie complete.



CHAPITRE CCCCXXXVI.

Domestiques de louage.

V O U S arrivez à Paris sans domestiques , vous en trouvez un ou plusieurs pour 40 sols par jour. Ils s'emparent volontiers des étrangers qui ne connoissant pas la ville , leur remettent le soin des marchés & des emplettes.

Que font ces domestiques de louage ? Ils vont chez le marchand & lui imposent la loi du partage du bénéfice. Le marchand hausse le prix , & l'étranger achete l'objet au-dessus de sa valeur. Ces domestiques mettent à contribution jusqu'au traiteur ; ils se font payer par le loueur du remise (1) jusqu'à vingt sols par jour ; ce profit est passé en usage.

Ces domestiques par l'habitude où ils sont

(1) Carrosse de louage qui tient le milieu entre le fiacre & la voiture distinguée.

d'avoir affaire aux étrangers, les servent beaucoup mieux que ne feroient d'autres. Ils connoissent toutes les allures des différentes maisons de la capitale ; ils savent où sont placés les ferrails , ce qui les meuble & leurs taux respectifs. S'ils vous volent un peu d'un côté, en revanche ils empêchent de l'autre que vous ne le foyez outre mesure. Il y a parmi cette engéance plus d'un vrai Gil-Blas ; & les valets de l'ancienne comédie ne se retrouvent plus que dans cette classe. Habiles , adroits , intelligens , ils iront au-devant de tous vos desirs ; ils connoissent les banquiers , les escompteurs , les usuriers , les avanceurs ; ils vous offrent chez les marchands un crédit immense. Ils ne manqueront pas sans doute d'espionner vos actions ; c'est un surcroît d'honoraire qu'ils touchent ; mais que ce soit eux ou de mauffades serviteurs , que vous importe.

Les autres domestiques sont des machines en comparaison de ces valets actifs & prompts de la langue , de la main & du pied. Aussi

dédaignent-ils d'entrer dans les maisons ordinaires.

Ils attendent les colonies qui partent des quatre coins de l'Europe , sachant bien que Paris , comme centre , les recevra infailliblement. Ils soupirent ardemment après la paix , tems de leurs triomphes & de leurs conquêtes.

Ils en font. Plusieurs accompagnent les maîtres qu'ils ont servis par hasard , & montrent au nord étonné toute l'ascendance d'un esprit gascon ou d'un génie languedocien , qui après avoir commencé son cours en Dauphiné , est venu l'achever à Paris. Ils ont vu autant d'hommes que de pays.

Tout vu , tout considéré , il vaut mieux encore qu'un étranger se laisse conduire par un domestique de cette espece , que de tomber entre les mains de ces abbés souples , & de ces égreffins subtils , qui sont à la piste des nouveaux débarqués , & qui les conduisent dans des maisons , soi-disant honnêtes , où la maîtresse & les filles du logis complo-

tent vertueusement contre leur bourse, & se moquent ensuite de celui qu'elles ont dépouillé.

CHAPITRE CCCCXXXVII.

Enlevemens.

JE marche tranquillement dans la rue ; un jeune homme assez bien mis me précède. Tout-à-coup quatre estafiers sautent sur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le pressent contre la muraille ; l'instinct naturel m'ordonne d'aller à son secours, un tranquille témoin me dit froidement : *laissez, ce n'est rien, monsieur, c'est un enlevement de police.* On met les menottes au jeune homme & il disparaît.

Je veux entrer dans une petite rue, un homme du guet est en sentinelle. J'apperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'est-ce cela, monsieur ? *Rien, répond-il, c'est une trentaine de filles publiques qu'on*

enleve d'un coup de filet ; & les filles en fontanges de toutes couleurs défilent , conduites par des soldats du guet qui les tiennent galamment par la main , le fusil baissé.

Il est onze heures du soir ou cinq heures du matin ; on frappe à votre porte , votre domestique ouvre , votre chambre se remplit d'une escouade de satellites , l'ordre est précis , la résistance est superflue ; on écarte de vous tout ce qui pourroit vous servir d'armes , & l'exempt qui n'en vantera pas moins sa bravoure prend jusqu'à votre écritoire pour un pistolet.

Le lendemain un voisin qui a entendu du bruit dans la maison demande ce que ce pouvoit être ; rien , *c'est un homme que la police a fait enlever. -- Qu'avoit-il fait ? -- On n'en fait rien ; il a peut-être assassiné ou vendu une brochure suspecte. -- Mais , monsieur , il y a quelque différence entre ces deux délits. -- Cela se peut ; mais il est enlevé.*

On vous a arrêté , mais on ne vous a point montré l'ordre ; on vous a mis dans une voiture

ture fermée , vous ignorez le lieu où l'on va vous conduire , vous irez visiter les murs & les cachots , ou de la Bastille , ou de Charenton , ou de Pierre-en-Cise , ou du Château-du-Ham , ou de Saumur , ou de Lourdes.

D'où part l'arrêt de proscription ? Vous ne pouvez le deviner au juste.

Il n'est pas nécessaire de faire un gros volume contre les lettres de cachet. Quand on a dit , *c'est un acte arbitraire* , on en peut tirer sans peine toutes les conséquences possibles. Mais tous les enlevemens ne sont pas également injustes ; il est une multitude de délits secrets & dangereux qu'il seroit impossible au cours ordinaire des loix de connoître , d'arrêter & de punir. Quand le ministre n'est ni séduit ni trompé , qu'il n'obéit pas à des passions particulières , à une prévention aveugle , à une sévérité déplacée , il a pour but souvent d'éloigner un perturbateur , un citoyen turbulent ; & la police , telle que la machine est montée , ne sauroit marcher aujourd'hui sans cette force prompte , active & réprimante.

Il feroit feulement à defirer qu'il y eût enſuite un tribunal particulier, qui peſât dans une balance exacte les motifs de chaque enlevement, afin qu'on ne confondît pas l'imprudéce & le crime, la plume & le filet, le livre & le libelle.

Les inſpecteurs de police déterminent pour leur part beaucoup d'enlevemens ſubalternes, en ce qu'ils ſont crus ordinairement ſur parole, & que, ne frappant d'ailleurs que la dernière claſſe du peuple, on leur concède facilement les détails de cette autorité.

Quelques-uns obéiſſent à leur humeur, à leurs caprices; mais qui fait ſi la cupidité n'entre pas auſſi dans leurs démarches, & ſ'ils ne favorifent pas ſouvent celui qui paie aux dépens de celui qui ne paie pas? Ainſi la liberté des miſérables & derniers citoyens auroit un tarif, & l'on greveroit de cette étrange impoſition la portion nombreuſe des *proſtituées*, des *joueurs de profeſſion*, des *empyriques*, des *colporteurs*, des *eſcrocs*, des *chevaliers d'induſtrie*, &c. tous gens qui

font le mal & qu'il faut punir ; mais qui en font encore davantage quand ils sont obligés de payer & d'acheter pendant un certain tems le privilege de leurs défordres.

Pourquoi telle malheureuse se vante-t-elle hautement d'avoir la protection de *monsieur l'inspecteur de police* ? Pourquoi marche-t-elle tête levée au-dessus de ses compagnes en les menaçant même de son crédit ? Elle se tairoit si l'expérience ne lui avoit pas appris, ainsi qu'au joueur, à l'*escroc*, que la balance de *monsieur l'inspecteur* a plusieurs poids & mesures, & qu'on faisoit adroitement tomber l'*exemple nécessaire* sur son voisin, quand on avoit su le détourner de dessus sa tête en faisant à *monsieur l'inspecteur* un petit présent ou une petite délation particulière ; car il se contente de cette dernière monnoie quand il ne peut tirer autre chose : & comme c'est la lime qui ronge le fer, de même c'est la canaille qui sert à dévoiler & à réprimer les turpitudes, les excès, les violences sourdes de la canaille.

Nous avons pris aux Anglois leur Waux-

hall, leur Ranelag, leur Wisk, leur punch, leurs chapeaux, leurs courses de chevaux, leurs jockeis, leurs gageures; quand leur prendrons-nous quelque chose de plus important à saisir, comme par exemple la loi *habeas corpus* ?

CHAPITRE CCCXXXVIII.

Trotoirs.

ABSOLUMENT inconnus jusqu'à ce jour dans les rues de la capitale, malgré l'exemple de Londres, l'on vient enfin d'en commencer un des deux cotés de la nouvelle route du théâtre François; mais la faute que l'on a commise, c'est d'y avoir mis mal à propos des bornes qui empêchent les cochers de faire filer les roues de leurs voitures le long du trottoir. Ils les évitent soigneusement, crainte d'accrocher; ce qui fait qu'au lieu du passage aisé de trois voitures, il n'en peut filer que deux.

On a fait la même faute il y a long-tems,

dans l'endroit le plus étranglé du quai de l'Horloge-du-Palais. Deux voitures à cause des bornes y passent à peine ; la borne rétrécit la voie. Quoi de plus visible ? & comment répète-t-on une erreur aussi capitale ?

Les trottoirs de Londres sont très-bas , & tous sont sans bornes. Jamais les cochers ne font monter leurs roues dessus : le petit parapet suffit pour les en empêcher.

L'on a mis des bornes barrées aux deux côtés de la belle rue de Tournon. Des trottoirs de six pouces de haut , & bordés de fer , auroient tout aussi bien callé les roues , & auroient été plus commodes pour les piétons.

La pauvre infanterie demande depuis long-tems cette retraite , pour marcher plus paisiblement dans les rues de cette turbulente ville. Il est possible d'en établir dans plusieurs ; il en est d'assez spacieuses pour cela ; mais c'est en dalle de pierre , & non en pavé , qu'il les faudroit.

Ces trottoirs seroient sur-tout nécessaires aux approches de cette capitale. Dans les

mauvais tems, les chemins à côté de la grande route pavée ne font pas praticables. Si l'on marche sur la chaussée l'on risque d'être écrasé; on est donc réduit à cheminer sur la terre fangeuse & glissante: l'homme qui porte des fardeaux tombe & se blesse.

Il est sur-tout un mur funeste qui regne depuis *la barriere Saint-Denis* jusqu'à *la Chapelle*. Toutes les hottes à denrées arrivent par-là: plusieurs femmes s'y sont cassées bras & jambes, & cela n'arrive que trop fréquemment.

Les religieux de Saint-Lazare devroient bien faire construire à leurs frais, le long de ce mur, un trottoir praticable. Ce présent fait à cette foule de porteurs & de porteuses qui nous amènent les légumes de toute espece, seroit digne de leur bienfaisance, & leur terrain en acquéeroit une nouvelle valeur; car, prenez-y garde, tout bien fait au public est ordinairement récompensé.



CHAPITRE CCCCXXXIX.

Echoppes.

ON vient d'en établir une longue file sur les quais, à raison du profit qu'elles rapportent ; mais elles ne sont pas toutes avantageusement situées. Celles qui sont sur le *quai de la Ferraille* & à la descente du Pont-Neuf, masquent le coup-d'œil. Ces échoppes ont usurpé la place qu'occupaient deux fois la semaine les jardiniers fleuristes ; de sorte que les jours de marché, ils viennent encore déposer devant ces échoppes, leurs pots à fleurs & arbres de toute espece. Ce quai déjà étroit, se trouve donc fort embarrassé, & la confusion devient si grande qu'on n'y marche qu'avec peine. Une fois jeté dans cette route, il faut poursuivre jusqu'au bout, car il n'y a point de rues de dégagement, ni pour les voitures ni pour les hommes à cheval. Les filoux & les voleurs le soir ont

beau jeu. Ils s'écouvent par l'*Arche-Marion* ; & comme le guet ne peut y faire passer ses chevaux , ce quai est dangereux la nuit.

Ces échoppes sont d'une grande incommodité sur le quai le plus passager de Paris ; mais si ces petites boutiques rétrécissent indéceusement la voie publique , elles gonflent en récompense la bourse de ceux qui en retirent les loyers. Or le lucre des fondateurs ne doit-il pas passer avant la sûreté & la commodité publique ?

C'est toujours sur le *quai de la Ferraille* ou de la *Mégisserie* que se promene le recruteur , nourricier des armées royales. N'a guere garçon perruquier , il reparoît sur cette arene en uniforme , la tête haute & couronnée d'une aigrette , ayant une longue épée sur la hanche ; il bat le pavé précédé d'un tambour , vante à chaque homme de taille les avantages du service ; cajole la jeunesse , fait rougir le payfan , le vigneron , le laboureur de leur état , & cherche à les dégoûter de leurs travaux.

Un de ces officiers en uniforme arrêtant un jour un campagnard par les lambeaux de son habit , celui-ci le regarda froidement & lui dit : *allons , c'est assez , n'achevez pas de me déchirer.*

Ces petits détailliers entravés dans leurs échoppes , violent de tout leur pouvoir l'observance du dimanche. Il se fait ce jour-là , entre les défenseurs de la loi & les infracteurs , une guerre de fripperie qui n'est pas étrangère à nos crayons.

Une escouade de guet à pied se promène d'heure en heure pour saisir les quincailleries & les vieilles culottes qui apparoissent en forme d'enseignes ; mais devant l'escouade marche un vigilant précurseur soudoyé par les détailliers & qui avertit de proche en proche de l'arrivée de la garde. L'étalage alors rentre dans la petite boutique ; mais il reparoît soudain quand les fusiliers ont passé.

C'est le jour cependant où l'ouvrier qui a reçu sa paie le samedi soir ou le dimanche matin , achète des boucles , des fouliers , des

chemises, une veste, un marteau ; il n'a que ce jour-là pour faire ses pressantes emplettes.

On essaie les culottes dans les allées, & le marché est interrompu par les filles de la maison qui descendent les escaliers pour aller à la grand'messe, & aussi par la garde soupçonneuse qui pousse les portes à demi-fermées.

Ce quai est une vraie foire curieuse, à l'usage des déguenillés ; on y fait troc d'habillemens. Tel entre dans l'échoppe noir comme un corbeau, & en sort verd comme un perroquet. Parmi ces échanges de fripperies, une multitude de femmes tournant & retournant l'étoffe en tous sens, président à des marchés qu'on ne sauroit appeller tacites ni clandestins. Elles aident d'une main officieuse aux vêtemens trop étroits & même aux boutons indociles qui ne rejoignent pas exactement la boutonniere ; elles sont entendues en fait de culottes de peaux, parlent de goût comme des académiciens, & de la *grace collante* que le chamois doit avoir. Elles ha-

billent de pied en cap le chaland , & pendant l'entretien , elles se ménagent habilement pour le soir un goûter aux Porcherons.

Les soldats du guet marchent complaisamment à pas lents , parce qu'ils ont leurs femmes , leurs enfans , leurs amis , leurs parens dans ces échoppes , & qu'euX-mêmes font le commerce quand ils ne font pas de garde.

O loi antique du sabbat , que d'atteintes ces marchandes empressées à revêtir leur prochain , ne portent-elles pas à tes réglemens ! Mais avant tout , la pudeur publique doit être respectée ; & c'est bien ici le cas de dire : *nécessité n'a point de loi.*

Voilà comme rien n'est perdu à Paris , ainsi que dans le systéme éternel de la nature. L'atome , la chemise usée , la culotte trouée & le soulier déformé ne périssent point encore ; rien ne s'anéantit ; non , rien ; il se trouve toujours des individus qui entrent avec justesse dans ces moules tout prêts. Ces culottes suspendues invitent les passans , & la tentation est égale au besoin.

Archevêques & magistrats, permettez donc à un manœuvre de s'enfermer le saint jour du dimanche dans un moule réparé à neuf. Adam avoit les feuilles du figuier, & son petit fils, pécheur comme lui, supplée à sa nudité le long du quai de la Mégisserie.

CHAPITRE CCCCXL.

Dépouilleuses d'enfans.

JE viens de parler de certaines allées ; en voici d'autres où les femmes dont j'ai à faire le portrait n'y habillent point ceux qui sont nus ou qui attendent un vêtement pour aller à vêpres & de là à la Courtille. Au contraire, ces femmes dépouillent des enfans pour s'emparer de leurs habits.

Plusieurs allées longues, ténébreuses (& où tous ceux qui entrent semblent à l'œil des passans être de la maison) ne favorisent que trop dans l'enceinte tortueuse de Paris & dans une si grande population un vol aussi atroce que bizarre.

Ces femmes ont des dragées & des habits d'enfans tout préparés , mais d'une mince valeur : elles épient ceux qui sont les mieux habillés ; & en un tour de main elles s'emparent du bon drap , de la soie , des boucles d'argent , & y substituent une fouquenille grossiere.

Les enfans amadoués ou se laissent faire , ou pleurent , ou crient : une complice prend le ton & les manieres d'une gouvernante , les gourmandes ; & les passans de dire : *ah, le petit mutin , il faut lui donner le fouet !* Que dit le pere quand il revoit son pauvre enfant sous un accoutrement étranger deux fois trop large & où la vermine est logée ? Ainsi disoit le vieil Isaac : *c'est la voix de Jacob , mais ce n'est point sa robe.*

Ce brigandage ne pouvoit s'exercer que dans une ville immense & populeuse. Les plaintes réitérées de quelques parens ont fait poursuivre un délit , qui sembloit ne devoir pas se trouver dans la liste des crimes. Une sentence du Châtelet a été confirmée par arrêt

du parlement du 8 juin 1779. Elle condamne une raccommodeuse de dentelles à être fouettée & marquée, & renfermée à l'hôpital de la Salpêtrière pendant neuf ans, préalablement mise au carcan avec un écriteau devant & derrière, portant ces mots : *dépouilleuse d'enfans.*

CHAPITRE CCCCXLI.

Directeur.

UN directeur, il y a cinquante ans, formoit encore le personnage le plus important de la société. Diriger les consciences des femmes de qualité, dégrossir une confession, tel étoit son emploi.

Ils sont devenus rares & n'existent plus que chez quelques femmes du second ordre ; les femmes de qualité n'en connoissent guere que le nom. Il faut aller les chercher chez quelques vieilles présidentes ou conseilleres, confinées dans un fauxbourg solitaire.

Là, sous le titre de voisin ou d'ami, vie

le béat exilé de la ville. On lui a confié l'instruction chrétienne de quelques nieces à marier, & que leur peu de fortune oblige à vivre chez la tante.

Sa phyfionomie quoiqu'auftere est fleurie, fa foutanne bien étoffée; il retrouffe avec grace un long manteau; fes fouliers font lices; il a prefque la contenance & la dignité d'un prélat. Les mots de vertu, de probité, de piété, font inceffamment dans fa bouche; il étudie les caracteres, les flatte fans affectation, & prend peu à peu l'afcehdant auquel il afpire. Bientôt il décide de tout dans la maifon, & c'eft à fon tribunal que fe portent les queftions les plus difficultueufes.

Les nieces craignent de le mettre contre elles, & le ménagent; puis il devine tous leurs petits fecrets; il a foin de vanter la difcrétion & il en tire un parti afsez adroit; il ne répond que quand on le confulte; mais il fait fi bien qu'on le confulte toujours. Auffi n'y a-t-il plus rien à repliquer dès qu'il a prononcé.

Il afigne les confeffeurs qu'il faut prendre,

les prédicateurs qu'il faut entendre, les églises qu'on doit fréquenter par préférence, mais il écarte tout ecclésiastique de l'hôtel; lui seul doit régner, & l'on a soin de ne pas lui faire entrevoir le rabat d'un rival.

A table les meilleurs morceaux sont pour lui, les domestiques le servent avec attention; il aime le café, les liqueurs, & il les savoure d'un air réfléchi. Si les propos deviennent un peu libres il paroît ne rien entendre, & sa physionomie qui prend un caractère de gravité, manifeste seule qu'on profère des paroles inconfidérées; il est civil plus que poli, & l'on voit qu'il a pris son parti sur plusieurs objets. Si l'on prononce devant lui le nom de *tartuffe*, on diroit que ce mot lui est étranger.

Il a toujours l'air de marier les nieces; mais il a le mot de la tante, il n'en fait rien: & comme on croit aisément ce qu'on desire, les nieces s'imaginent toujours qu'il s'occupe d'elles; il les tient ainsi en haleine avec une présence d'esprit incomparable.

Cette

Cette espece d'hommes, qui occupoit les premieres maisons, descend de jour en jour & reflue vers la bourgeoisie.

Ils n'ont plus aujourd'hui le ton grondeur qu'ils avoient dans le siecle dernier; leur parole est humble & caressante; ils n'osent éconduire ceux qui leur déplaisent; ils font seulement remarquer leur modération, leur amour de la paix & la victoire remportée sur leur humeur. Rien ne les choque, & mettant de côté le zele trop ardent qui dévoroit leurs devanciers, ils écoutent, sans une surprise trop caractérisée, les réflexions & les propos de la philosophie moderne.

Les curés sont un peu jaloux de ces indépendans qui vont sur leurs brisées; mais comme ils sentent que leurs habitués n'ont pas assez de monde pour vivre parmi les personnes d'un certain rang, ils aiment encore mieux voir chez elles un directeur que de n'y appercevoir aucun ecclésiastique.



CHAPITRE CCCCXLII.

Saccoches.

LONGS sacs de toile forte propres à loger les membres épars de *Seigneur-million*, (1) & dont se servent les porteurs d'argent, qui, hélas ! n'en font pas plus riches.

On les rencontroit tous chargés & suant à grosses gouttes sous le fardeau précieux. Les billets de la *caisse d'escompte* ont diminué tout ce déménagement & remuement perpétuel de sacs pesans & matériels qui alloient de coffre en coffre. A cette marque lourde de la richesse, on a substitué le *porte-feuille*.

(1) Quand un million repose majestueusement étendu sur le carreau de la ferme, dans plusieurs sacs & saccoches de différentes grosseurs, l'avare croit lui voir des bras, des jambes, des cuisses, des doigts; & pénétré de respect & d'amour, peu s'en faut qu'il ne personnifie son idole.

Cette ~~caisse d'escompte~~ est toujours comme une pierre d'attente sur laquelle on examine si le public voudra bâtir de lui-même un édifice de confiance. Il faut en effet que cet édifice devienne l'ouvrage de la nation ; elle a beaucoup de peine à recevoir des idées de *banque* ; elle n'attache aucun sens aux mots *crédit*, *circulation* ; elle craint toujours qu'un second Terrai ne vienne avec sa main de fer tout briser, tout prendre. La défiance presque universelle empêche qu'un établissement utile ne reçoive les dimensions qui le rendroient favorable dans un tems sur-tout où la disette d'especes monnoyées se fait sentir, & où les capitalistes paroissent vouloir thésauriser, pour voir, ainsi qu'ils le disent, *ce que tout cela deviendra*.

Le peuple de Paris ne comprendra jamais ce qu'on appelle *banque*, qu'on ne lui en montre le jeu, non en théorie, mais en pratique. *Paie-t-on à l'hôtel-de-ville ? Oui, quoique un peu lentement.-- Eh bien, nous rapporterons notre argent au trésor royal.* Voilà les

deux extrémités du coup-d'œil dont il embrasse la *circulation & le crédit*.

Dites à ce peuple que la richesse doit résider plutôt dans la tête des citoyens que dans leurs coffres, ainsi que le pouvoir n'agit que parce que chaque tête en son particulier le croit réel, il ne pourra vous entendre; il donnera tout son argent pour des *parchemins-contrats*, mais il n'échangera point une obole contre un *papier fin*, un *papier-monnaie* qu'on roule, & qui s'appellera *billet de banque*. Il faudra donc changer les noms si l'on veut lui être utile malgré son aveugle opposition.



CHAPITRE CCCCXLIII.

Fantaisies.

C'EST ce qui desseche, ruine & consume les grosses fortunes; c'est ce qui rend dur & avare; ce qui empêche d'être compatissant, souvent même d'être juste. Un pavillon bisarre, un jardin ennuyeux, un fallon doré & mauffade, absorbent l'argent qui auroit donné des jouissances réelles.

Telle femme a des fantaisies de robes, de bagues, de dentelles, qui surpassent toutes les autres dépenses. La fantaisie devient passion. A peine satisfaite, la femme capricieuse en appelle encore une autre plus extravagante. On veut jouir pour l'œil d'autrui. Ces miseres détournent l'homme des devoirs & des plaisirs rendus plus doux l'un par l'autre, & qui lui étoient propres.

Tel est le fléau des riches; ils sont presque tous fantasques; & comme les fantasques sont

des projets qui n'ont ni base ni terme, ils éprouvent dans leurs rêves le tourment des Danaïdes; ils ne jouissent point, & ils ont fermé la source de la consolante bienfaisance, pour se livrer à de courtes sensations fausses & illusoires.

C H A P I T R E C C C C X L I V .

L'air de Cour.

LA cour est le centre de la politesse, parce qu'elle y donne le ton des usages & des manières. L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre, dans un petit contrôleur; & à l'instar des grands seigneurs, ils affectent une contenance modeste, puis reparoissent fiers & superbes. Les valets prennent un ton qui par-tout ailleurs seroit l'excès du ridicule.

On marche des épaules à la cour. Le courtisan salue légèrement, interroge sans regarder, glisse sur le parquet avec une légèreté incomparable, parle d'un ton élevé, préside

aux cercles jusqu'à ce qu'il paroisse un nom qui le réduise au ton général.

La politesse de la cour est-elle si renommée , parce qu'elle vient du centre de la puissance , ou parce qu'elle provient d'un goût réellement plus raffiné ?

Le langage y est plus élégant , le maintien plus noble & plus simple , les maximes plus aisées , le ton & la plaisanterie y ont quelque chose de plus fin ; mais le jugement y a peu de justesse , les sentimens du cœur y sont nuls ; c'est une ambition oisive , un orgueil prêt à faire des bassesses , un desir immodéré de la fortune sans travail , une crainte servile de la vérité.

Là on redoute la vertu du prince ; on lui souhaiteroit des vices , on n'espère qu'en ses foibleesses ; & ce vernis séduisant qui masque l'attitude & orne la parole , cache la flatterie & l'effronterie d'un cœur corrompu.

Parmi le nombre des courtisans se mêlent des aventuriers qui se lancent dans la foule , sont par-tout , publient les nouvelles indiffé-

rentes. Voyez leurs courses précipitées ; ils vont, viennent ; que veulent-ils ? que demandent-ils ? On n'en fait rien ; ils mourront sans rien obtenir.

Le courtisan qui vous a salué dans la rue , ne vous reconnoît plus au lever ou à la messe.

Que de gens ont broyé inutilement le pavé de la route de Versailles ! Plus d'un courtisan meurt éthiqué devant l'objet qu'il poursuit & qu'il adore.

Ces courtisans oisifs que l'intérêt dévore ,
Vont en poste à Versailles essayer des mépris ,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.

VOLT.

Le jour que l'on nomme un ministre : c'est le plus grand génie qui ait jamais existé ; rien n'égale sa pénétration , son défintéressement ; l'éloge est outré ; il ne peut l'entendre sans rougir , tout retentit de ses louanges. A quelque tems de là il chancelle ; le dédain , le blâme , l'aigreur attaquent sa personne & ses opérations. On n'a plus rien à attendre de lui , on le déchire avec fureur.

Le ministre le lendemain de sa nomination se trouve , des parens qu'il n'a jamais vus , & des amis qu'il ne connoît pas.

On démêle sur toutes ces phyfionomies de cour , l'inquiétude que tout l'apprêt du vifage ne déguife pas parfaitement ; le ris n'est pas vrai & les careffes font contrefaites. Le courtifan s'exerce en tout tems à nuire à la réputation de ceux qu'il ne connoît pas , pour favoir mieux nuire à la fortune de ceux qu'il connoît. Cela s'appelle *pelotter en attendant partie*.

CHAPITRE CCCCXLV.

Lifeurs de Gazettes.

VOYEZ-LES affis fur un banc aux Tuileries , au Palais-Royal , à l'arsenal , fur le quai des Augustins & ailleurs. Trois fois la femaine ils font affidus à cette lecture , & la curiosité des nouvelles politiques fait tous les âges & tous les états.

Mais tous ces lecteurs ardens & bénévoles

ne savent pas que ces nouvelles sont mutilées, tronquées avant de circuler dans Paris ; qu'un censeur bien payé a sur ces papiers politiques une inquisition illimitée. Ils ne se doutent pas qu'un *bureau*, suprême inspecteur des gazettes, prépare celles qui nourrissent leur crédule simplicité. C'est-là qu'on déchire la page de vérité ; qu'on ordonne de déguiser, de supprimer ; que les événemens sortent tout arrangés par les mains des *rédaçteurs* & des *reviseurs*, qui taillent & habillent les nouvelles selon le système & les idées du jour. Aussi la version du lendemain ne sera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné des *incidens*, aura effacé, puis réabilité la même phrase, sans trop savoir ce qu'il doit permettre ou empêcher. Un courrier fera vingt voyages pour la structure d'une période ; mais à coup sûr on prendra toujours le parti de rayer, car c'est le plus court. Oh, comme l'on craint le tocsin d'une période indocile !

Mille fois trompé, le bourgeois de Paris le fera encore le lendemain. Il est tellement

né pour l'erreur qu'on lui apprête, qu'il ne s'apercevra pas que chaque ordinaire le remet précisément au même point, & que tous ces faits qu'il prend pour certains, deviennent équivoques quelques jours après, parce qu'on a donné des dimensions étranges à un peu de vérité, & que tout le reste a reçu les couleurs ingénieuses du mensonge.

Ne diroit-on pas à chaque *Mercure* nouveau, que l'Angleterre est abymée, qu'elle n'a plus ni flottes, ni commerce, ni banque? On entend dans les cafés des gens qui, la *gazette de France* en main, au plus léger avantage, affirment que le peuple Anglois est aux abois; que dans trois mois il n'en fera plus question. C'est un épicier du coin qui spéculé sur le sucre & le café, qui fait ces belles prophéties; il le dira le soir à sa femme qui hait les Anglois, parce qu'ils sont hérétiques.

Cependant on a passé sous silence, pendant six années consécutives, les opérations de ce peuple énergique, valeureux & fier, qui crée & qui sent ses forces, & dont la situa-

tion politique n'est jamais voilée ; car dans une feuille véridique , le gouvernement annonce avec franchise les revers & les succès de la guerre ; & l'Anglois après avoir dit tout haut sa façon de penser , (1) donne volontairement une partie de sa fortune pour les besoins de la patrie. Et pourquoi ? C'est qu'il a pu avoir un avis & le produire en citoyen à ses concitoyens.

Jamais on ne vit chez aucune nation plus de ressources , plus d'intrépidité , plus de nerf , plus de génie. Ses flottes sorties de ses ports comme par enchantement , tiennent du prodige , & la postérité aura peine à croire ce que l'histoire lui racontera , tant le grand ressort de la liberté est fait pour opérer les choses les plus extraordinaires. Et comment

(1) Au commencement de la guerre contre l'Amérique , un citoyen de Londres , qui ne l'approuvoit pas , publia un pamphlet ayant pour titre : *Shall j go to war against my brethren in America.*

ne pas s'intéresser aux destinées de ce peuple qui offre l'homme sous sa plus noble attitude ? Sa bravoure, ses vertus patriotiques sont dues à son gouvernement. L'Angleterre un bras en écharpe, a combattu la France, l'Espagne, la Hollande, l'immobilité de quelques alliés secrets. Seule elle a contrebalancé trois puissances voisines. Voilà ce que fait un peuple qui a son génie en propre. Le bras est toujours ferme quand notre pensée entière est à nous. Législateurs, étudiez donc enfin cette réaction, & connoissez ce visible rapport.

Lorsqu'un pamphlet véridique vient par hasard à se glisser dans la capitale, le *bureau* frémit, prétend qu'il faut garder un *tacet absolu* sur les événemens qui agitent l'Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, assis aux derniers rangs ; qu'il n'est pas nécessaire que nous ayions une autre feuille que la *gazette de France*, parce que c'est là que sont les idées completes, les faits dans toute leur intégrité ; & que s'il y a par fois quelques omissions, c'est pour ne point trop

chagriner les bons citoyens, les rentiers paisibles, & ne point inquiéter leur sensible patriotisme.

Si vous payez au *bureau*, vous aurez peut-être le privilège de faire venir du dehors des nouvelles politiques ; mais elles seront revues & corrigées. Jamais la vérité nue n'obtiendra son passeport.

Oh ! que ce *Renaudot* qui, dans le siècle passé, pressentit le besoin de l'oïveté, de la vieillesse & de l'esprit d'observation si rare, (mais pourtant caché quelque part dans les murailles de Paris) ouvrit une mine féconde à l'avidité de nos *bureaux modernes* ! Tous les commis ont juré de vivre sur ces gazettes & autres feuilles périodiques, & ils vivront à leur aise, car la curiosité du public qui s' imagine toujours qu'on cessera de l'abuser, est un fond intarissable.

Mais qu'arrive-t-il aussi de tout cet étalage de mensonges ?

Un bon mot dit à propos renverse en un instant tout l'édifice de ces gazettes privilégiées.

giées. *Comment va le siege de Gibraltar ?*
Assez bien, il commence à se lever. Ce mot
 passe de bouche en bouche ; on le répète au
 café, au parterre ; tout le monde rit jusqu'à
 l'épicier, & le public tout-à-coup éclairé fait
 enfin à quoi s'en tenir.

Quel nom méprisable que celui de *gazetier*,
 quand on vend le mensonge à la face de
 l'Europe ; que l'on trahit d'une maniere aussi
 vile les intérêts de la génération présente, &
 qu'on s'abandonne au mépris de la postérité
 qui s'avance & qui va flétrir bientôt le sou-
 doyé & celui qui le soudoie !

Ces détails si bien vendus, dont on est si
 avide aujourd'hui, deviendront dans quinze
 jours d'une indifférence absolue. A la paix,
 toutes ces trompettes confuses se tairont ;
 ces chroniques journalieres tomberont dans
 le plus profond oubli ; l'historien n'y trouvera
 que des dates & cherchera ailleurs des mé-
 moires que la pusillanimité, la passion & l'i-
 gnorance n'auront point altérés.

Que l'historien fera sur-tout embarrassé,

quand il lui faudra peindre l'esprit des citadins au milieu de ces grands mouvemens qui exprimoient le sang des nations, & quel degré d'intérêt prenoit l'habitant des villes à ces chocs épouvantables! Comment tout Paris étoit-il insurgent, sans trop savoir pourquoi? ou du moins sans avoir su tirer la moindre conséquence de sa gratuite opinion?

Les noms des généraux Américains, & les lieux de la guerre, sans cesse estropiés par un peuple ignorant; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos dames; nos élégans confondant les mâts & les cordages d'un vaisseau, comme s'ils l'eussent monté; l'Europe tout-à-coup transplantée en Amérique, & le globe couvert d'un pôle à l'autre de républiques naissantes, trouvant chacune leur *Francklin* avec la devise, *eripuit cælo fulmen sceptrum que tyrannis*; toutes ces créations délirantes faites à un souper libertin par des hommes qu'un exempt subitement entré auroit fait pâlir, oh, quel chapitre grotesque à tracer!

A la nouvelle du désastre que notre escadre éprouva sous les ordres du *comte de Grasse*, le Parisien jeta un cri de douleur & d'indignation ; il ne se fit pas à l'idée de voir entrer le superbe vaisseau *la Ville de Paris* dans les eaux de la Tamise. On eût dit que cette commotion alloit imprimer aux esprits un caractère absolument nouveau ; mais le Parisien, après les plaintes & les clameurs les plus hautes, retomba tout-à-coup dans le silence qui lui est ordonné.

Depuis sept à huit mois seulement, le fretin des *nouvellistes*, à certaines heures, compose des groupes devant les cafés & autres endroits où se lisent les gazettes. Un orateur préposé par la police endoctrine la troupe écoutante ; il est rarement contredit. Osez combattre le harangueur & les leçons dictées qu'il distribue, l'espion averti aura bientôt son oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fusil du guet auroit dispersés autrefois) ont reçu la permission de déraisonner sur le pavé, le pied dans

le ruisseau, au bruit des carrosses qui passent & qui interrompent le zèle & l'éloquence de l'orateur ; car la roue écraseroit tout comme un autre ce Démosthène nouveau.

Ce qui étonne le plus, c'est de voir de pauvres diables tout déguenillés se passionner pour une nouvelle récente, & s'en rassasier comme si c'étoit du pain.

Plusieurs se font aides-de-camp & servent à la correspondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardents à se nourrir de bavardage, & qui oublient l'heure du souper & leur famille, pour se livrer à la singulière manie d'écouter & de dire des sottises en plein air.

La police ne leur conteste pas ce rare plaisir ; & c'en est un bien vif pour l'observateur, que d'examiner ces figures grotesques, & d'entendre les réflexions baroques qui enchérissent encore sur les préventions & les erreurs des gazettes les plus anti-anglicannes.



CHAPITRE CCCXLVI.

Entresols.

LES architectes , dans la construction de leurs hauts & modernes bâtimens qui frappent la vue de tous côtés & dans les rues les plus dédaignées , ont jugé que celui qui occuperoit la boutique ne devoit avoir au-dessus qu'un cachot pour y séjourner.

Tous ces entresols sont une espece de cave basse & voûtée , & le plancher est si peu élevé , que la tête de l'homme de la taille ordinaire y touche presque.

Celui qui est obligé de vivre là-dedans en ménage , risque sa santé par le peu d'air qui y circule , sur - tout pendant la nuit lorsque tout est clos. Comment relever d'une maladie dans un espace aussi étroit ? Comment une femme y peut-elle accoucher & faire ses couches ?

Tandis que l'architecte a affecté de donner

aux premiers étages une hauteur fastueuse , il a écrasé l'entresol. Passé le troisième étage , à mesure qu'il s'est élevé , il a diminué l'air insensiblement , & le septième redevient aussi resserré que l'entresol.

Architectes inhumains ! vous avez péché ; vous avez adopté l'esprit du riche ; vous avez calculé comme eux : tout d'un côté , rien de l'autre ; vous avez pesé l'air dans une balance avare ; vous avez dit avec cruauté : il ne faut pas plus de place pour un lit. Un homme de six pieds pourra à la rigueur se mouvoir & s'étendre dans ce cachot. Vous avez fait des loges , & non des chambres. Barbares ! pourquoi vous êtes-vous ainsi prêtés à l'avidité des propriétaires ? Complices de leur dureté insultante , vous avez avili votre art ; il consistoit à donner à chaque case de la ruche humaine des dimensions à peu près égales. Voyez l'abeille ; construit-elle ici des alvéoles très-larges , là des alvéoles excessivement resserrés ? Non : son ouvrage est régulier ; & pourquoi ne pas imiter dans vos travaux cet

infecte admirable ! Que ne corrigiez - vous les idées basses & mesquines du bâtisseur ?

Architectes ! vous direz tous, *il n'est pas permis de fabriquer ni de vendre des poignards* ; & au bout de votre compas , après une lente réflexion , vous avez voûté à dix pieds des ruisseaux infects les cages insalubres où vous saviez que vos semblables devoient naître , respirer , croître & vivre.

Vous n'êtes pas aussi coupables que le fondeur qui jeta en moule son taureau pour complaire à la tyrannie ; mais vous avez manqué d'entrailles , de prévoyance , de dignité ; & vous méritez qu'on vous condamne à occuper toute votre vie ces entresols , où vous n'avez fait entrer que tant de rayons de lumière , & tant de pouces cubes d'air.

Je déclare quiconque aura tracé ces dessins chiches , & livré ces plans sordides pour l'élévation de ces nouveaux bâtimens , indigne & incapable à jamais de travailler à un temple , à un théâtre , à un hôpital , enfin à tout édifice vaste & majestueux , fait par son utilité ou par

sa grandeur , pour inspirer l'admiration à la génération présente ou future.

CHAPITRE CCCXLVII.

Vendeur de Tisane.

L porte une fontaine de fer-blanc sur son dos ; il a un bonnet garni de plaques & de plumes de héron ; il est ceint d'un tablier blanc ; il se place dans un passage public , toujours debout ; il crie incessamment & interrogativement : *à la fraîche , qui veut boire ?*

Deux gobelets d'argent sont enchaînés à sa ceinture , de peur sans doute que le buveur ne les emporte & ne se cache après dans la foule ; mais la chaîne longue & courbée pend encore jusqu'à terre. Celui qui boit n'est pas sûr d'avaler jusqu'à la dernière goutte. Un passant brusque marche sur la chaîne qu'il n'apperçoit pas , fait danser le gobelet & la liqueur ; tout le groupe environnant est mouillé de l'eau de réglisse qui a échappé aux

levres avides & trompées du nouveau Tantalé.

L'eau de réglisse a été bien battue dans la fontaine éternellement ambulante; aussi mouffe-t-elle d'elle-même; les enfans, les bonnes, les garçons tailleurs, les écoliers s'attroupent en été autour du vendeur de tiffanne; il ne fait qu'ouvrir & fermer le robinet avec une précision adroite, & tous boivent dans le même vase. Le rincer seroit chose longue & superflue; les buveurs pressés de la soif n'en donnent pas le tems; on en fait néanmoins le semblant.

Vous seriez sur une échelle de dix pieds de hauteur, que le gobelet enchaîné pourroit encore monter jusqu'à vos levres. Si vous buvez lentement, ce qui n'est pas permis, le vendeur tire la chaîne à lui, & vous avertit de cette manière que d'autres attendent; *avalez, vous crie-t-il, c'est du vin de Cordieux, vin de Canarie!*

On donnoit autrefois deux coups à boire pour un liard: mais c'étoit dans le bon tems.

Depuis que tout est renchéri, on ne donne plus qu'un coup à boire pour trois deniers; ce qui fait que quelques bourgeoises économes partagent le gobelet en deux; moyen adroit pour alléger l'écot.

Pourquoi boit-on à cette petite fontaine, dira l'étranger, au lieu de boire largement aux fontaines publiques? Il en parle bien à son aise lui! On ne boit pas aux fontaines publiques de Paris; c'est la chose impossible; point de bassin, un robinet très-bas, le plus souvent à sec, en voulant boire on se casse-roit les dents contre le gouleau.

Ces vendeurs de tiffanne arpentent le dimanche les Champs-Elisées & les boulevards, arrosant les bouches qui suffoquent de poussière. Ils vident leurs fontaines jusqu'à douze ou quinze fois de suite, & gagnent par jour jusqu'à sept francs dans les mois de l'été.

L'immobile paquet de réglisse n'abandonne jamais le fond de cette fontaine; tourmenté par un choc perpétuel, il faut qu'il rende tous ses sucs. Ceux qui veulent avoir la vogue y

ajoutent quelques tranches de citron. Ceux-là on les distingue de loin ; ils sont plus fiers que les autres , & la plume de coq plus élevée voltige sur leur tête ; on les invite & ils font la fourde oreille.

Si le vendeur ment en criant à *la fraîche* ; ce n'est pas de sa faute ; il marche le long du mur tant qu'il peut ; mais il y a loin de la rivière aux promenades publiques , & si les rayons du soleil ont fait bouillir l'eau de réglisse , il n'en peut mais. N'a-t-il pas ombragé sa tête d'un panache , comme pour mettre à l'ombre la boisson publique ? Peut-il affoiblir l'œil du jour , commander à la fraîcheur , donner une boisson à la glace pour trois deniers ?

En hiver il criera à *la chaude* , mais le métier ne vaudra plus rien , & le vendeur de tisane appellent en vain le public sans soif , se fera dans son désespoir rapeur de tabac.

Cet abreuveur de populace altérée est quelquefois bel-esprit. Tandis que sa main distribue l'eau moussueuse , sa langue débite

une infinité de rebus populaires qui réjouissent le buveur ; il s'interrompt pour rire d'une bouche large au nez de celui qui le désaltère & qui l'amuse : le tout pour un liard.

Anatomistes, dites-le moi , comment son gozier docile peut-il suffire à crier sans interruption , à chanter sa marchandise , avec des roulades , des passages & des tons qui me surprennent véritablement ? Le larynx de ces hommes-là est bien remarquable , & leur glotte de perroquet doit avoir , si je ne me trompe , une configuration toute particulière. C'est une voix enfin comme il n'y en a pas dans le reste du monde.

Musique , bons mots , réglisse , ils prodiguent tout ; mais aussi faisant certaines pauses , ils disparaissent & vont au cabaret métamorphoser promptement en vin l'eau fade de leurs fontaines ; en cela , ils ressemblent assez aux vendeurs de morale , qui la crient volontiers en tous lieux , mais qui laissent à d'autres le soin de la favoriser.



C H A P I T R E C C C C X L V I I I .

La Curiosité.

V O U S avez vu des fontaines portatives qui voyagent. Eh bien , voici un *opéra sur roulette*, & qu'on porte à dos d'hommes. (1) C'est une cassette où sont adaptés ces verres d'optique qui grossissent les objets. Là vous voyez Constantinople , Pékin , Londres , Madrid , la bataille de Fontenoy , gagnée en personne par Louis XV , un combat sur mer , avec la fumée des canons , où le François est vainqueur ; les images passent successivement & l'explication va toujours son train ; elle ne cadre point exactement avec l'objet qui paroît ; la parole va plus vite que le carton coloré. Mais le directeur est pressé , il faut qu'il donne douze représentations par heure. Tudieu, quel chef-d'œuvre !

(1) Vers heureux de M. Lemierre.

Un rideau couvre les curieux ; il est bombé par le dos sensible des spectateurs. Aux beaux endroits , leur satisfaction perce & le rideau est ému.

L'impatience saisit ceux qui attendent ; ils prennent une moitié de lunette ; le fil de l'admirable histoire est interrompu pour celui qu'on a distrait , & voilà qu'il en commettra toute sa vie une erreur contre la géographie.

Le Parisien a voyagé sans grande dépense & sans accident ; il a vu au fond de la boîte merveilleuse tous les pays qu'il ne verra jamais autrement ; il se sent plus instruit ; il a une idée de l'océan , d'un vaisseau vogant à pleines voiles sur la mer tranquille ou orageuse ; & la jeune fille , curieuse & réservée , que les vaisseaux de haut-bord intéressent moins , a demandé quand passeroit le *ferrail du grand-seigneur* ; il passe , elle s'en retourne avec la confiance qu'il ne ressemble pas tout-à-fait au couvent où l'on retient sa cousine.

C'est ce qu'elle desiroit de savoir ; mais *l'eunuque blanc* l'embarresse encore. Elle l'a

vu près de la sultane favorite, & elle n'en devine pas davantage. Le grossier explicateur a passé là-dessus si rapidement, & c'étoit-là sur-tout ce qu'elle auroit voulu connoître à fond dans la curiosité.

On jouit des miracles de cette curiosité pour six deniers par dos, égalité de places ; il n'y a ni premières loges ni parterre, & jamais il n'y eut dans ce spectacle de désobéissance formelle à la voix du directeur. Pendant l'intervalle des représentations & des scènes, il joue d'un instrument qui représente tout un orchestre. Il n'y a ni musiciens, ni acteurs, ni receveurs de billets à soudoyer, il est tout lui seul ; maître du physique comme du moral, on voit qu'il a composé l'*explication* ou le *commentaire* de la décoration changeante, & il a par-dessus le marché les épaules assez robustes pour emporter son théâtre & le promener dans les différens quartiers où il suppose que le goût regne encore.



CHAPITRE CCCCXLIX.

Sallon de Peinture.

CE fallon est peut-être la piece la plus régulièrement vaste qui existe dans aucun palais de l'Europe. Il n'est ouvert que tous les deux ans. La poésie & la musique n'obtiennent pas un aussi grand nombre d'amateurs ; on y accourt en foule , les flots du peuple , pendant six semaines entieres , ne tarissent point du matin au soir ; il y a des heures où l'on étouffe.

On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte spacieuse , & des miniatures larges comme le pouce , à hauteur d'appui. Le sacré , le profane , le pathétique , le grotesque , tous les sujets historiques & fabuleux y sont traités & pêle-mêle arrangés ; c'est la confusion même. Les spectateurs ne sont pas plus bigarrés que les objets qu'ils contemplent.

Un badaud prend un personnage de la fable pour un saint du paradis; *Typhon* pour *Gargantua*, *Carron* pour *S. Pierre*, un *satyre* pour un *démon*; & comme le dit l'auteur du poëme *des Fastes*, l'*arche de Noé* pour le *coche d'Auxerre*. Eh bien! ce peuple qui n'a aucune connoissance en peinture, va par instinct au tableau le plus frappant, le plus vrai; il ne le manque pas. C'est qu'il est juge de la vérité, du trait naturel, & tous ces tableaux sont faits pour être jugés en dernier ressort par l'œil du public.

Ce qui fatigue & quelquefois révolte, c'est de trouver là une foule de bustes, de portraits d'hommes sans nom, ou le plus souvent exerçant des emplois antipopulaires. Que nous fait la figure de ces financiers, de ces traitans, de ces premiers ou seconds commis, de ces dolentes marquises, de ces inconnues comtesses, de ces présidentes nulles, qui ont les joues enluminées, car il faut peindre les femmes avec leur rouge; il faut de plus les faire rire. De sorte que le fallon a l'air d'une

assemblée de foux, grotesquement habillés, qui se rient aux nez & se moquent les uns des autres. Puis ces visages semblent dire : j'ai payé par orgueil pour être ici sur la toile ou en marbre. Toutes ces physionomies, que rien ne fait sortir du cercle vulgaire, méritent-elles cette distinction ? Elle ne devrait être accordée qu'aux personnes distinguées par leurs vertus, leurs talens ou par des services rendus à la patrie.

Que le pinceau se vende à l'oisive opulence, à la coquetterie minaudière, à la fauteurie hautaine, le portrait peut demeurer dans la salle ou dans le boudoir, mais qu'il ne vienne jamais affronter les regards du public dans un lieu que la nation accourt visiter ! Peut-on voir sur la même ligne le buste d'un guerrier illustre, d'un homme de génie & celui d'un garde-note ?

Pendant l'ouverture du salon, il paroît une multitude de brochures que tracent tour-à-tour l'envieux, l'ignorant & l'amateur. Chacun alors a la manie de se connoître en peinture

ture, & les gens de lettres en général ne s'y connoissent pas, quoiqu'ils affectent aujourd'hui de faire entrer dans leur style beaucoup de termes de cet art. Ce déluge de pamphlets n'empêche pas la foule de se porter aux tableaux critiqués; & l'enfant qui sourit à la peinture parlante, détruit toutes les objections de l'écrivain prévenu ou difficile.

Quand la jalousie s'allume une fois entre les peintres, elle surpasse encore celle des poètes.

Les peintres d'histoire se placent au-dessus des autres peintres, qu'ils appellent peintres de *genre*.

La peinture dans le siècle dernier sembloit n'appartenir qu'à l'église & aux rois; elle ne travailloit que pour les temples & les palais; voilà pourquoi les peintres d'histoire sont encore orgueilleux & veulent tenir le premier rang. Il leur est dû toutefois, quand ils ont marié à la belle exécution le choix d'un sujet noble & intéressant.

Si dans notre malheureuse tragédie il y

a toujours un roi ; si ce roi est toujours un tyran , & s'il s'agit toujours de le poignarder , de lui ôter *la vie & la couronne* ; de même , la peinture , comme la tragédie amoureuse de catastrophes sanglantes , a eu la sombre & longue manie des compositions représentant des martyrs , des supplices , des bûchers , des corps mutilés ou brûlés. Entrez dans une église ; vous ne voyez dans les vouûtes que des mines de bourreaux & des saints patiens que l'on torture à loisir.

Le pinceau long-tems conduit par l'esprit fanatique des moines , ou dévoué à l'adulation la plus caractérisée , est revenu enfin à des compositions douces , agréables & touchantes.

Les sujets sont mieux choisis ; ils appartiennent à la morale , au siecle pastoral ou au patriotisme ; & l'œil n'est plus révolté par ces images de tyrannie & de cruauté , qui teignent de sang les murailles de nos temples , dans l'idée d'honorer ainsi les victimes de la religion : mais si elles jouissent d'un bonheur

ineffable, pourquoi transmettre aux regards la figure atroce de leurs bourreaux, & en épouvanter l'ame timide & compatissante qui vient adorer & prier ?

Les mœurs actuelles nuisent beaucoup aux jeunes peintres. Ils sont devenus moins laborieux que leurs prédécesseurs. La trop grande dissipation dans laquelle ils vivent, absorbe le tems nécessaire pour les grands travaux ; puis le libertinage dégrade aussi quelquefois l'artiste & son génie. Il étoit fait pour s'élever au sublime ; il amollit son pinceau, le dénature, le rabaisse à des scènes communes. Tel qui étoit né pour nous retracer les faits immortels de notre histoire, fera une *bambochade*, où deux petits amours seront groupés près du fémur d'une nymphe.

On voit au fallon que les peintres François ont été fort embarrassés pour peindre nos têtes poudrées & nos joues enluminées : mais quand il faut que leur pinceau rende un *conseiller en robe*, alors c'est bien autre chose. Quoi de plus ridicule en peinture, qu'un

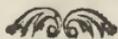
homme affublé d'une étoffe noire, ayant lui-même le visage bafané, une perruque vaste & d'une blancheur éclatante ? Il n'y a rien de si discordant en couleur ; la nature n'a rien fait de semblable. Il ne faut qu'une pareille figure pour tuer un tableau, fût-il parfait d'ailleurs. Je ne connois rien au monde de plus grotesque, de plus bizarre, que ces tableaux de l'*hôtel-de-ville* & de *Sainte-Geneyieve*, où l'on voit de pied en cap les *prévôts des marchands* & les *échevins* avec leurs robes traînantes, leurs perruques ébouriffées, leurs manchettes, &c. L'imagination dans sa bizarrerie ne fau- roit rien créer au-delà de ces encolures. Prenez le costume de tous les peuples de la terre, je vous défie de rencontrer quelque chose de plus risible. Raphaël, le Titien, Rubens au- roient pris ces coëffures moutonnées pour une charge extravagante, une fantaisie inconce- vable.

Que le peintre s'abstienne donc désormais de peindre des perruques poudrées & des robes noires. L'habillement des Hottentots

feroit cent fois moins étranger au pinceau , & ne le repoufferoit pas d'une maniere auffi dure , auffi difcordante.

J'en dirois autant du rouge des femmes ; mais cela faute tellement aux yeux , que j'en connois plus d'une qui par instinct n'ont pu fe confidérer long-tems dans leurs portraits chargés de cette enluminure. Quelque chofe leur difoit qu'elles pourroient être ainfi dans le monde , vu l'ufage , la mobilité des yeux & des traits du vifage ; mais que de plaquer ce *rouge* , ce masque fur la toile , c'étoit vouloir immortalifer tout à la fois le mauvais goût & une tache défigurante.

Le ciel de Paris , dans fa teinte demi-fombre , eft peu favorable à la couleur. Les peintres qui arrivent de Rome avec une touche fraîche & brillante , la perdent infenfiblement ; & l'on diftinguera toujours l'école du Louvre à fon coloris , en général inférieur à celui des autres écoles.



C H A P I T R E CCCCL.

Boueurs.

ILS enlèvent les immondices que le balai domestique pousse dans le coin des bornes ; mais ce balai est mou & insuffisant ; les boueurs écument la ville. Il faut de l'adresse pour passer vite entre leur pelle & leur tombereau. Si vous ne prenez pas bien votre tems , si votre élan manque de justesse , la pelle du boueur se verse dans votre poche. Il faut avoir l'œil presté & le pied sûr ; car les boueurs en souquenilles , ennemis nés des habits propres , n'interrompent jamais leurs fonctions. Ne foyez point distrait en passant à côté d'eux ; ils ne vous voient pas , ils ne songent point à vous , ils flanquent la boue épaisse comme de l'eau bénite ; & s'ils nettoient les rues , ils n'ont point ordre de ne pas faire jaillir sur les passans de larges éclabouffures.

Le tombereau voiture une boue liquide

& noirâtre , dont les ondulations font peur à la vue ; elle s'échappe , & le tombereau entr'ouvert distribue en détail ce qu'il a reçu en gros. La pelle , le balai , l'homme , la voiture , les chevaux , tout est de la même couleur , & l'on diroit qu'ils aspirent à imprimer la même teinte sur tous ceux qui passent. Le danger est sur-tout du côté où le boueur n'est pas ; vous longez avec confiance une roue immobile , une pelletée d'ordures vous descend sur la tête.

La putridité morale accompagne pour ainsi dire l'infection des ruisseaux. Oh , si la pelle du boueur pouvoit mettre dans le même tombereau toutes ces ames de boue qui infestent la société , & les charier hors de la ville , quelle heureuse découverte , & combien elle seroit précieuse à la police !

Les inspecteurs font au moral ce que les boueurs font au physique. Mais ils n'enlèvent pas tout ; il est impossible de vivre dans cette grande ville sans être maculé par la pelle du boueur , ou par la langue de la bassesse ; il

faut recevoir le coup de la méchanceté comme le coup du balai, le laver & le taire.

Paris depuis quelques années m'a paru plus mal-propre qu'il ne l'étoit ci-devant. D'où vient cette négligence? Le bourgeois tenu de balayer sa porte, ne la balaie pas ou la balaie lâchement. La police avoit établi des balayeurs, à charge de faire payer à chaque maison une légère contribution : mais le bourgeois qui redoute la plus petite taxe, parce qu'il fait par expérience qu'elle ne fait que *croître & embellir*, s'est refusé au paiement. On attend sans doute que le bourgeois récalcitrant en ait jusqu'aux oreilles & qu'il crie. Alors il se soumettra de bonne grace à la régie des balayeurs, qui me semblent de toute nécessité. Les servantes & les valets s'acquittent très-mal de cet emploi devant la façade des maisons; & puis le balai ne va point jusqu'au ruisseau du milieu, parce qu'à Paris, plus qu'ailleurs, chacun est pour soi & qu'on s'y inquiète peu de l'intérêt général.

En attendant que ce procès entre la bour-

geoisie & la police soit vuide, le riche qui va en carrosse s'en moque, & la boue ferrugineuse vole sur celui qui ne veut pas payer & sur celui qui paieroit bien volontiers. Les dégraisseurs y gagnent ; mais souvent leur art dispaeroit devant certaines taches indélébiles, tant les souillures, au physique comme au moral, ont dans cette double fange une empreinte corrosive qui brûle & noircit l'étoffe.

CHAPITRE CCCCLI.

Charrettes.

ELLES sont toujours trop chargées & au-delà de ce qu'il est possible à des chevaux de traîner. Si le pavé est glissant & qu'il faille monter un pont ou une rue un peu élevée, c'est un train d'enfer ; rien n'égale la brutalité, la stupidité & la barbarie du charretier. Toujours fouettant & jurant, le pavé étincele sous les nerfs tendus & impuissans

Des malheureux chevaux qui ne peuvent dompter la résistance du fardeau. Les coups de fouets déchirans qui retentissent tandis que les pieds des chevaux frappent & brisent le grès des pavés, font des rues de Paris une arene de tourmens pour le plus utile de tous les animaux.

Il n'y a point d'Anglois qui ne tressaille d'effroi & qui ne soit saisi de douleur, en les voyant traiter si inhumainement. Les charretiers lui paroissent fort au-dessous des chevaux qu'ils accablent de coups. Leur dureté est ce qui retarde leur course; les mieux nourrir, les charger moins, voilà ce qui rendroit leur service plus prompt & plus durable.

Une ordonnance de police, favorable aux chevaux, seroit-elle déplacée ?



C H A P I T R E C C C C L I I .

Turgottines.

VOITURES publiques , ainsi nommées lors du changement que fit M. Turgot dans toutes les messageries du royaume , à l'aide d'un privilege exclusif.

La gêne qu'on y éprouve pourroit un jour faire naître l'idée fausse d'un ministre exacteur. La caisse de ces carrosses est étroite , & les places y deviennent si pressées , que chacun redemande sa jambe ou son bras à son voisin lorsqu'il s'agit de descendre. Le marche-pied trop haut est incommodé & impraticable pour les femmes.

Si malheureusement il se présente un voyageur avec un gros ventre ou de larges épaules , tout le monde est supplicié , il faut gémir ou déserté.

On fait partir les voyageurs à deux heures du matin en hiver , afin de dépenser le tems

Dans des bureaux vers les quatre heures du soir, & ce pour la visite de quantité de ballots qui ne les regardent pas. Il y a des bureaux où l'on vous tient la carrossée en plein minuit à la belle étoile, dans une cour venteuse, durant tout le tems de la décharge immense des marchandises; & quand on se plaint, on vous répond que *telle est la volonté du roi*. Le commis insolent se moque du citoyen, en lui fermant la bouche avec ce grand mot, que d'ailleurs le ministre & le rat-de-cave mettent en France à *toutes sauces*.

On attèle de maigres chevaux de poste, souvent écorchés, à cette machine monstrueuse, chargée de monde & surchargée de coffres & de valises. Il n'y avoit que des foux qui pussent imaginer de faire courir la poste à des voitures si lourdes; mais les inventeurs se sont fort peu embarrassés de faire crever des chevaux & pâtir des hommes; le gain, voilà ce qui a fait rouler la machine dans leur imagination, & puis il a fallu, bon gré mal gré, qu'elle roulât sur les chemins. Mais pour-

quoi s'en étonner ? On a bien vu les grilles de Chanteloup aller en poste.

Ces voitures privilégiées ont de si beaux réglemens, que l'intérêt de la marchandise passe toujours avant l'intérêt du voyageur. Les femmes enceintes, les convalescens, les personnes d'une constitution délicate trouvent les sroupentes si rudes, les places si ferrées, les descentes si dangereuses, qu'elles regardent comme un tourment d'y entrer, & comme un bonheur d'en sortir.

Ainsi, tandis que les mécaniciens s'exercent à Londres à construire des voitures plus légères, quoiqu'avec la même solidité, afin d'épargner la fatigue aux chevaux, nous avons augmenté la grossière pesanteur des nôtres ; & ce n'est plus une voiture, c'est un globe qui se meut.

Son passage devient effrayant ; un bruit tumultueux le précède & l'annonce. S'il descend avec rapidité, il risque de se renverser ; quelquefois l'accident arrive, l'énorme carrosse tombe, & vous avez beau demander

au dire fleur le prix de vos bras & de vos jambes, il vous montre froidement son privilege, & regarde votre personne comme un ballot de plus, dont il ne doit pas supporter les accidens, vu la loi éternelle du choc des corps & celle des frottemens.

Si quelqu'un s'avisoit de vous fournir une voiture commode, bien suspendue, qui vous laissât les heures du sommeil, les administrateurs s'empareroient de la voiture & ruineroient à coup sûr cet homme officieux. Tout voyageur malade ou en santé doit être gêné, foulé, brisé, livré pendant quatre jours à l'infomie, parce qu'une compagnie exclusive aura donné de l'argent au roi; & qui fera rentrer cet argent à la compagnie avec le gros intérêt? C'est toujours toi, pauvre public! paie & de ta bourse & de ton sommeil; paie chaque jour davantage & tais-toi: ainsi le veut le privilege exclusif.



C H A P I T R E C C C L I I I .

Grandes Routes.

R I E N de plus magnifique aux environs de Paris, que ces chaussées à perte de vue & en ligne droite, bordées de chaque côté d'allées d'arbres. Non-seulement elles sont multipliées, mais encore leur largeur est considérable; on voit qu'on n'a pas épargné le terrain. Un philosophe étranger & instruit, qui arriveroit les yeux bandés, pourroit s'écrier: *oui, j'y suis; c'est ici la main d'un monarque; il a dit: que ce terrain soit coupé comme un damier; point de sinuosités; & le terrain docile a obéi, les champs se sont ouverts, les héritages ont été traversés, & pour quelques pertes particulières, il en a résulté un très-grand bien, un bien qui sera durable.*

Mais la chaussée du milieu, c'est-à-dire, le pavé, porte un caractère mesquin, & l'on n'a pas eu l'attention de le faire assez large

pour que deux voitures puissent y passer de front commodément. Il faut toujours qu'une roue porte sur le bord du pavé, qu'elle enfonce & dégrade ; elle retombe sur une terre molle ; la voiture, glissant sur le pavé qui est en dos-d'âne, souffre de la pente & sur-tout de l'enfoncement de la terre argilleuse.

On ne voit sur les routes que de pauvres rouliers, effrayés par le bruit tonnant des *turgottines*, chercher à en éviter le choc en faisant pencher précipitamment leurs voitures, & souvent au risque d'être brisées toutes deux.

Point de péages, il est vrai ; point de barrières établies de distance en distance ; on a fait ces routes comme à plaisir ; on les a recommencées autant de fois que l'on a voulu. Les routes en Angleterre se détournent plutôt que d'écorner la chaumière d'un paysan ; ici le paysan lui-même a été envoyé à la corvée. Vous passez sur le terrain qui fut sa grange, & qu'il a arrosé de ses sueurs, pour
planter

planter les cailloux quarrés qui vous portent ; & vous ne lui donnez en passant ni un regret ni une obole.

Le mal est fait. En politique le bien sort du mal. Réparons le mal en donnant au bien toute l'étendue dont il est susceptible. Que ces grandes routes, après ces vexations, ne servent qu'à un commerce libre, & n'aboutissent plus à ces douanes repoussantes, qui devroient être jetées à l'extrémité du royaume, comme la griffe chez les animaux est éloignée du cœur.

C H A P I T R E C C C C L I V .

Huissiers-Priseurs.

LA charge d'*huissier-priseur* (car tout est charge : qu'est-ce que les rois n'ont pas vendu ?) devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe, plus il y a de nécessaire. Le combat sourd de l'aifance & de la pauvreté occasionne une multitude de

ventes & d'achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout est favorable aux *huissiers-priseurs*, en ce que les revers, les variations de fortune, les changemens de lieu & d'état se terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires.

Les *huissiers-priseurs* gagnent donc à tous les événemens qui agitent la vie humaine. L'immensité des besoins qui tourmentent la moitié de la capitale, l'oblige à troquer incessamment toute marchandise quelconque contre de l'argent, l'argent devient ensuite marchandise comme tout le reste ; & l'*huissier-priseur* le fait encore.

Ainsi que les tems soient prospères ou défavorables, dès que l'on vend ou que l'on achete, l'*huissier-priseur* trouve son compte dans tous les besoins ou les profits du commerce ; & lui & la *bourse* de la communauté prélevent avant tout leur dû. L'objet a beau baisser de prix ; quelque vil qu'il soit, il a une valeur sûre pour la *bourse* de communauté.

Il y a ensuite les petites ruses du métier. Tel *huissier-priseur* est souvent marchand tacite ou bien associé avec des marchands ; & dans les adjudications , il fait conséquemment *couper la broche* à propos , c'est-à-dire , adjudger suivant qu'il lui plaît , d'après ses vues secrètes ou celles de ses commettans cachés.

L'adjudication est un *prononcé* irrévocable ; mais que de clameurs avant le *mot* définitif ! L'*huissier-priseur* est obligé d'avoir un crieur à gages , un *stentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs , *un sol , un sol* , tandis que l'*huissier* de son côté crie , *une fois , deux fois , trois fois*. On diroit que l'objet crié va être adjugé sur-le-champ ; car l'*huissier* dit toujours , *pour la dernière fois , en voulez-vous , n'en voulez-vous pas ? Un sol , un sol* , répète l'assemblée ; & voilà l'objet qui de sol en sol remonte subitement à mille livres au-dessus du premier prix. Un sol a fait pencher la balance ; un sol la fixe invariablement.

L'*huissier* en habit noir , avec sa voix flûtée ,

& le crieur déguenillé, mais gorgé d'eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les vitres, usent leurs poumons à *parler en public*, comme le dit le poëte Rousseau dans sa plaisante épigramme; l'oreille est fatiguée par cette répétition continuelle & affommante. Les *paix-là* du *stentor* enrôlé surmontent à peine le bruit confus de la multitude qui se passe de main en main les objets, les regardant, les dédaignant, selon l'envie ou le besoin.

Quand vous avez assisté à l'une de ces ventes tumultueuses, vous en avez les cris monotones & le bourdonnement dans l'oreille pendant quinze jours.

On adjuge de cette manière, depuis un tableau de Rubens jusqu'à un vieux juste-au-corps percé par les coudes. La valeur intrinsèque des objets apparaît là dans son évidence philosophique; & d'après leur utilité, les chemises, les matelas, les chaïses, les redingottes, &c. trouvent beaucoup plus de partisans que les diamans, les bijoux, les livres, &c.

Dans les ventes après décès, les chaudronniers en cheveux plats ouvrent toujours la séance ; car on commence ordinairement par la batterie de cuisine , le mort n'en ayant plus besoin. Ils se trouvent dans la salle du défunt avec ceux qui viennent pour acheter ses diamans , ses meubles de *Bouffe* , & ses dentelles. Toutes les nippes du mort, depuis sa tabatiere jusqu'à sa seringue, passent sous les regards attentifs du public acheteur. Il apprend quels étoient les goûts particuliers du décédé, & la révélation de ses obscures fantaisies se fait après son enterrement. On ne le connoît bien qu'alors : une réflexion qui échappe compose son oraison funebre ; elle n'est pas étudiée, elle naît de ce qui s'offre à la vue.

Les livres licentieux & les estampes obscenes sont mis à côté par l'*huissier-priseur*, & ne se vendent pas publiquement ; mais les héritiers se les partagent, & vendent sans scrupule le lit, les chemises & les habits de leur pere. On écarte d'abord tout ce qui tenoit à lui, tout ce qui le touchoit ; mais

quant aux objets de ses caprices, ils semblent devoir être conservés, comme plus sacrés.

On trouve de tout dans les inventaires à la levée des scélés ; les différentes manies des hommes paroissent au grand jour, & la confession du défunt se trouve visiblement écrite dans ses armoires.

Le public acheteur fait tout haut ses libres commentaires dans le foyer même que le décédé habitoit, & tout homme peut se dire de son vivant : *ces bronzes, ces tableaux qui m'ont tant coûté & que je dérobe à l'œil du curieux, seront témoins, après mon trépas, du jugement que l'on portera de mes goûts.* Oh, que ne peut-il entendre d'avance ce qu'on en dira ! Il métamorphoseroit ces superfluités. . . Mais que fais-je ? L'*huissier-priseur* entend-il la morale ?

Tout l'homme est donc alors à découvert ; vices cachés, manie, goûts bizarres ; le jugement universel n'en annoncera guere plus un jour. Il se trouve quelquefois des objets si fantasques, si inconnus, qu'il n'y a que l'*huissier*-

sier-priseur, au fait des caprices de l'imagination humaine, qui puisse en deviner l'emploi. Ces objets n'ont point de mots dans notre langue.

Les collections les plus rares & dont s'enorgueillissoit le possesseur, sont dispersées dans un instant; & le fils qui ne veut que de l'argent dont il a chômé, méprisant la passion de son pere, voit partir avec une dédaigneuse indifférence les objets dont l'assemblage lui avoit coûté une vie entière de recherches laborieuses. Les cabinets coûteux se fondent, & il n'en reste aucune trace. Voilà où aboutit la science ou l'engouement.

Les *huissiers-priseurs* sont sujets à gagner des fluxions de poitrine; l'air étouffé d'une salle pleine de chaderonniers, de revendeurs, de vendeuses, &c. leur infecte les poumons.

Plus heureux, dans un ministère de rigueur, lorsqu'en plein air, sur la place *Saint-Michel*, ils vendent les meubles saisis d'un pauvre débiteur, qui regarde en soupirant

le lit où il ne couchera plus. L'inexorable huissier l'adjudge au profit des créanciers du même ton qu'il adjugea la veille les bronzes, les diamans, les vins exquis du traitant, de l'évêque & de la duchesse, morts de trop d'opulence.

Au décès de l'homme de lettres, l'*huissier-priseur* n'a qu'une seule vacation; il n'a pas besoin du secours de son crieur; la foule empressée ne se rassemble pas; l'appartement est désert, ou peu s'en faut; les affiches n'ont annoncé ni dentelles, ni diamans, ni même batterie de cuisine. Des portraits d'anciens philosophes, estampes enfumées, quelques livres latins étalés sur des ais & des manuscrits que la critique respectera; voilà son héritage. Le libraire d'un pas furtif vient & examine; rien chez lui ne tentera le desir des vulgaires mortels: mais si le bureau même de l'auteur est dédaigné, l'amitié le pleurera & la gloire conservera son nom.

Il m'est venu, en assistant à ces ventes, une réflexion qu'un professeur de l'université

auroit dû faire à ma place ; c'est qu'il seroit impossible au plus fameux latiniste des colleges de plein exercice , de traduire dans la langue de *Virgile* , de *Cicéron* , de *Térence* & même de *Plaute* , l'inventaire ou le procès-verbal d'un huissier-priseur. Je ne parle pas du grec ; car qui le fait ?





T A B L E

D E S C H A P I T R E S .

CHAP. CCCLVIII. <i>Petit Préliminaire.</i>	p. 1
CHAP. CCCLIX. <i>Nouveau débarqué.</i>	6
CHAP. CCCLX. <i>Auvergnats.</i>	10
CHAP. CCCLXI. <i>Étameurs.</i>	11
CHAP. CCCLXII. <i>Pâtissiers, Rôtisseurs.</i>	13
CHAP. CCCLXIII. <i>Du fouet du Charretier.</i>	16
CHAP. CCCLXIV. <i>Brouillards.</i>	18
CHAP. CCCLXV. <i>Mesquinerie.</i>	20
CHAP. CCCLXVI. <i>Entrepreneurs.</i>	21
CHAP. CCCLXVII. <i>Abat-jour chez les Marchands de draps.</i>	25
CHAP. CCCLXVIII. <i>Coueurs, Chiens-cou- reurs.</i>	26
CHAP. CCCLXIX. <i>Tueries.</i>	28
CHAP. CCCLXX. <i>Portiers.</i>	30
CHAP. CCCLXXI. <i>Audiences.</i>	34
CHAP. CCCLXXII. <i>Les petits Soupers.</i>	41

CHAP. CCCLXXIII. <i>Devinez.</i>	page 46
CHAP. CCCLXXIV. <i>Monfieur.</i>	50
CHAP. CCCLXXV. <i>Sages-Femmes.</i>	54
CHAP. CCCLXXVI. <i>De Blunet.</i>	60
CHAP. CCCLXXVII. <i>Loueur de livres.</i>	61
CHAP. CCCLXXVIII. <i>Le Catéchifte de Pa-</i> <i>roiffe.</i>	64
CHAP. CCCLXXIX. <i>Cris de Paris.</i>	67
CHAP. CCCLXXX. <i>Mufique ambulante.</i>	68
CHAP. CCCLXXXI. <i>Accoucheurs.</i>	70
CHAP. CCCLXXXII. <i>Dentiftes.</i>	74
CHAP. CCCLXXXIII. <i>-Cuisiniers.</i>	76
CHAP. CCCLXXXIV. <i>Marmite perpétuelle.</i>	85
CHAP. CCCLXXXV. <i>Porte-Dieu.</i>	86
CHAP. CCCLXXXVI. <i>Quinzaine de Pâques.</i>	91
CHAP. CCCLXXXVII. <i>Prônes.</i>	93
CHAP. CCCLXXXVIII. <i>Œuf de Poule.</i>	95
CHAP. CCCLXXXIX. <i>Le Livre de bois.</i>	99
CHAP. CCCXC. <i>La rue du-Pied-de-Bœuf.</i>	

CHAP. CCCXCI. <i>Entrée de la Foire Saint-Germain.</i>	page 103
CHAP. CCCXCII. <i>Rue Quincampoix.</i>	104
CHAP. CCCXCIII. <i>Plaisirs du Roi.</i>	107
CHAP. CCCXCIV. <i>La funeste Patache.</i>	110
CHAP. CCCXCV. <i>Quine.</i>	112
CHAP. CCCXCVI. <i>Sonneries.</i>	115
CHAP. CCCXCVII. <i>Destruction du Linge.</i>	117
CHAP. CCCXCVIII. <i>Caisse de Poissy.</i>	120
CHAP. CCCXCIX. <i>Vieilles Enseignes.</i>	123
CHAP. CCCC. <i>Passé-par-tout.</i>	126
CHAP. CCCCI. <i>Perruque à trois marteaux.</i>	129
CHAP. CCCCII. <i>Coëffure des Enfans.</i>	131
CHAP. CCCCIII. <i>Etiquette des Deuils.</i>	133
CHAP. CCCCIV. <i>Lettres aux Ministres.</i>	138
CHAP. CCCCIV. <i>College des Quatre Nations.</i>	139
CHAP. CCCCVI. <i>A la Royale.</i>	148
CHAP. CCCCVII. <i>Poste Royale.</i>	150
CHAP. CCCCVIII. <i>Combien cela peut-il</i>	

CHAP. CCCCIX. *Attitude des Parisiennes.*

154

CHAP. CCCCX. *Académie des Sciences.* 156

CHAP. CCCCXI. *Prôneurs de l'antiquité.*

162

CHAP. CCCCXII. *Académie Royale de Chirurgie.*

165

CHAP. CCCCXIII. *Instituteur.* 178

CHAP. CCCCXIV. *Naissance d'un Prince.*

183

CHAP. CCCCXV. *Latiniste.* 201

CHAP. CCCCXVI. *Francs-Bourgeois.* 206

CHAP. CCCCXVII. *Le nouvel Enrôlé.* 209

CHAP. CCCCXVIII. *Promenades publiques.*

212

CHAP. CCCCXIX. *Hauteur des Panaches.*

217

CHAP. CCCCXX. *Déménagemens.* 219

CHAP. CCCCXXI. *Courfes de Chevaux.* 224

CHAP. CCCCXXII. *Rats.* 226

CHAP. CCCCXXIII. *Portes des Couyens.*

230

CHAP. CCCCXXIV. <i>Surfaire.</i>	page 231
CHAP. CCCCXXV. <i>Procession des Huif- siers.</i>	233
CHAP. CCCCXXVI. <i>Débiteurs du bon ton.</i>	234
CHAP. CCCCXXVII. <i>Musique des Gardes Françoises.</i>	236
CHAP. CCCCXXVIII. <i>Louvre.</i>	238
CHAP. CCCCXXIX. <i>Bréviaire.</i>	240
CHAP. CCCCXXX. <i>Viande en Carême.</i>	243
CHAP. CCCCXXXI. <i>Attrapes.</i>	244
CHAP. CCCCXXXII. <i>Mets hideux.</i>	249
CHAP. CCCCXXXIII. <i>S'écrire aux Portes.</i>	256
CHAP. CCCCXXXIV. <i>Sœurs Grises.</i>	260
CHAP. CCCCXXXV. <i>Financieres.</i>	264
CHAP. CCCCXXXVI. <i>Domestiques de louage.</i>	268
CHAP. CCCCXXXVII. <i>Enlevemens.</i>	271
CHAP. CCCCXXXVIII. <i>Trotoirs.</i>	276
CHAP. CCCCXXXIX. <i>Echoppes.</i>	279
CHAP. CCCCXL. <i>Dépouilleuses d'enfans.</i>	284

(351)

CHAP. CCCCXLI. <i>Directeur.</i>	page 286
CHAP. CCCCXLII. <i>Sacoches.</i>	290
CHAP. CCCCXLIII. <i>Fantaisies.</i>	293
CHAP. CCCCXLIV. <i>L'air de Cour.</i>	294
CHAP. CCCCXLV. <i>Liseurs de Gazettes.</i>	297
CHAP. CCCCXLVI. <i>Entresols.</i>	307
CHAP. CCCCXLVII. <i>Vendeurs de Tisanne.</i>	310
CHAP. CCCCXLVIII. <i>La Curiosité.</i>	315
CHAP. CCCCXLIX. <i>Sallon de Peinture.</i>	318
CHAP. CCCCL. <i>Boueurs.</i>	326
CHAP. CCCCLI. <i>Charrettes.</i>	329
CHAP. CCCCLII. <i>Turgottines.</i>	331
CHAP. CCCCLIII. <i>Grandes Routes.</i>	335
CHAP. CCCCLIV. <i>Huiffiers-Priseurs.</i>	337

Fin du Tome V.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

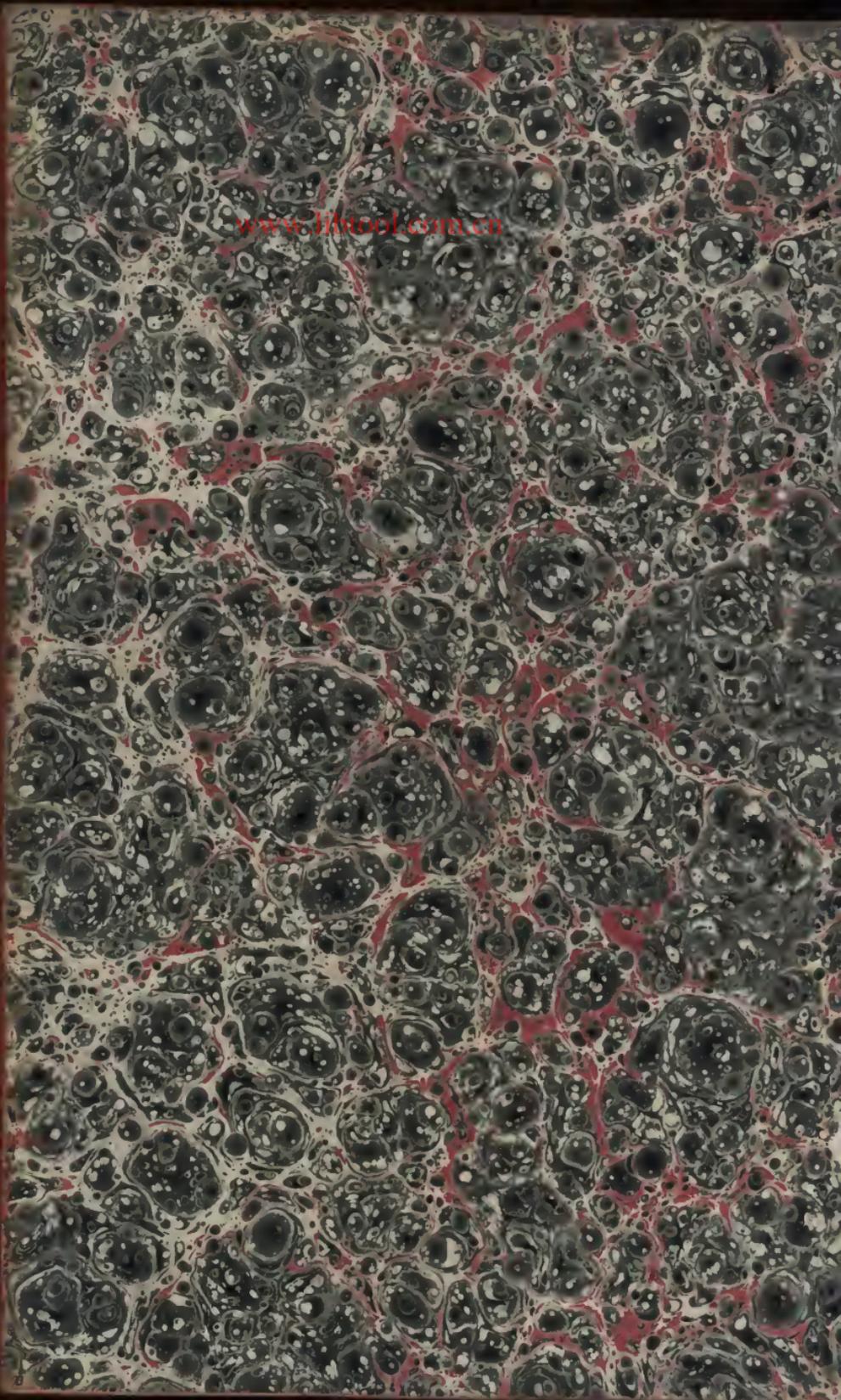
www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.jifanool.com.cn



www.libtool.com.cn

SPECIAL

87-B

13232

V.5

THE GETTY CENTER
LIBRARY

www.libtool.com.cn